BnF Gallica

Les Oeuvres complètes de Jules Renard (1864-1910)... Préface par Henri Bachelin

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Renard, Jules (1864-1910). Les Oeuvres complètes de Jules Renard (1864-1910)... Préface par Henri Bachelin. 1864-1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

N.C.

LES ŒUVRES COMPLÈTES

de

Jules Renard

(1864 - 1910)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
IMPRIMÉS

Comédies

Le Plaisir de Rompre

Le Pain de Ménage Monsieur Vernet

2255

Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS

Œuvres Complètes de Jules Renard

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

8 Yf 2258

22 JANV 1927
DÉPOT LÉGAL
B.N. VOLUMES
Editeurs
A00322

Justification

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur Japon numérotés de 1 à 10

50 exemplaires sur Hollande numérotés de 11 à 60

200 exemplaires sur Arches numérotés de 61 à 260

1500 exemplaires sur Vergé Navarre numérotés de 261 à 1.500

Plus 50 exemplaires de Chapelle, sur vergé Muller lettrés de A à Z de a à z

N° du présent exemplaire :

LES ŒUVRES COMPLÈTES

de

Jules Renard

(1864 - 1910)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

Comédies

Le Plaisir de Rompre

Le Pain de Ménage Monsieur Vernet

Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS

Comédies

Le Plaisir de Rompre

Au jeune Maître en Poésie dramatique

Edmond Rostand

Hommage d'écrivain et souvenir d'ami

24 avril 1897.

PERSONNAGES

Cercle des Escholiers

BLANCHE	Mlle JEANNE GRANIER
MAURICE	M. HENRY MAYER

Théâtre-Français

BLANCHE	Mlle CÉCILE SOREL
MAURICE	M. HENRY MAYER

A Paris. Un petit salon au cinquième. — Ce qu'une femme, qui a beaucoup aimé et ne s'est pas enrichie, peut y mettre d'intimité, de bibelots offerts, de meubles disparates. — Cheminée au fond. — Porte tenture à gauche. — Table à droite. — Pouf au milieu. — Un piano ouvert. — Fleurs bon marché. — Quelques cadres au mur. — Feu de bois. — Une lampe allumée.

BLANCHE, puis MAURICE

Blanche est assise à sa table. Robe d'intérieur. Vieilles dentelles, c'est son seul luxe, tout son héritage. Elle a fouillé ses tiroirs, brûlé des papiers, noué la faveur d'un petit paquet, et pris dans une boîte une lettre ancienne qu'elle relit. Ou plutôt, elle n'en relit que des phrases connues. Celle-ci l'émeut jusqu'à la tristesse. Une autre lui fait hocher la tête. Une autre enfin la force à rire franchement. On sonne. Blanche remet, sans hâte, la lettre dans sa boîte, et la boîte dans le tiroir de la table. Puis elle va ouvrir elle-même.

Maurice entre. — Dès ses premières phrases et ses premiers gestes, on sent qu'il est comme chez lui.

MAURICE. *Il appuie sur les mots.*

Bonjour, chère et belle amie.

BLANCHE, *moins affectée.*

Bonjour, mon ami. (*Maurice veut l'embrasser par habitude, politesse, et pour braver le péril. Elle recule.*) Non.

MAURICE

Oh! en ami.

BLANCHE

Plus maintenant.

MAURICE

Je vous assure que ça ne me troublerait pas.

BLANCHE

Ni moi ; précisément : c'est inutile... Avez-vous terminé vos courses ?

MAURICE. *Il pose son chapeau et sa canne sur un meuble et s'assied à gauche de la cheminée, tend ses mains au feu, le ravive, tâche de ne pas paraître gêné. Blanche s'est assise près de sa table, du côté opposé à celui où elle lisait la lettre.*

Toutes, et je m'assieds éreinté. Que ne peut-on s'endormir garçon et se réveiller marié ? Je suis allé d'abord à la mairie : m'adressant ici, puis là, puis à droite, puis à gauche, puis au fond, j'ai questionné divers messieurs ternes que mon mariage n'a pas l'air d'émouvoir beaucoup... De là, je suis allé chez le tailleur, essayer mon habit. Il me conseille décidément un peu d'ouate ici. J'ai, en effet, une épaule plus basse que l'autre.

BLANCHE

Je n'avais pas remarqué.

MAURICE

Je peux l'avouer, aujourd'hui que ça vous est égal.

BLANCHE

Je ne le dirai à personne.

MAURICE

De là, je suis allé à l'église. Il paraît qu'il va falloir me confesser !

BLANCHE

Sans doute, il faut remettre votre âme à neuf.

MAURICE

Les uns m'affirment que le billet de confession s'achète, et les autres que je puis tomber sur un prêtre grincheux qui me dira, si je pose pour l'homme du monde et l'esprit fort : " Il ne s'agit " pas de ça, mon garçon. Etes-vous chrétien, oui " ou non ? Si vous êtes chrétien, agenouillez-vous " et faites votre examen de conscience. " Je me vois grotesque, frappant les dalles de mes bottines vernies. Agréable quart d'heure!

BLANCHE

Il vous faudra, je le crains, plus d'un quart d'heure. Pauvre ami, votre fiancée vous saura gré d'un tel sacrifice !

MAURICE. *Il se lève et s'adosse à la cheminée.*

Je suis très embêté... Et dites-moi, (*Avec hésitation.*) ma chère amie, vous ne songez pas à vous dérober, vous assisterez sûrement à mon mariage ?

BLANCHE

Vous m'invitez toujours ?

MAURICE

Naturellement. A la cérémonie religieuse.

BLANCHE

J'irai.

MAURICE

Je compte sur vous. (*Froidement.*) On s'amusera, (*Plus gaiement.*) vous surtout. Vous me verrez des-

cendre les marches de l'église, avec la petite en blanc.

BLANCHE

Vous ferez très bien.

MAURICE

Malgré moi, je pense, faut-il le dire? Oh! je peux tout dire à vous... (*Il vient s'asseoir sur le pouf, en face de Blanche.*) Je pense à des histoires de vitriol.

BLANCHE

Ah! vous me sondez! Eh bien! mon ami, quittez vos idées. Elles vous donnent l'air candide. Est-ce assez vilain, un homme qui a peur! Car vous avez peur, et vous vous tiendrez sur la défensive, le coude en bouclier. Les saints riront dans leur niche. Vous mériteriez!... mais je craindrais de brûler ma robe.

MAURICE

Taquine! Vous vous trompez, vous ne m'effrayez pas, et j'ai même l'intention de vous présenter à ma femme, comme une parente.

BLANCHE

Ou comme une institutrice pour les enfants à naître. Plus tard, je les garderais, et vous pourriez voyager.

MAURICE

Déjà aigre-douce! ça débute mal.

BLANCHE

Aussi vous m'agacez avec votre système de compensations. (*Elle se lève et remet à Maurice la carte de la fleuriste et la carte de madame Paulin.*) Moi, je suis allée chez la fleuriste. Elle promet de vous fournir, chaque matin, un bouquet de dix francs.

MAURICE

Dix francs ?

BLANCHE

Oh! j'ai marchandé. Par ces froids, ce n'est pas cher.

MAURICE

Non, si les fleurs sont belles, et si on les porte à domicile.

BLANCHE

On les portera. J'ai prié madame Paulin de vous chercher une bague, un éventail, une bonbonnière et quelques menus bibelots. J'ai dit que vous vouliez être généreux, sans faire de folies, toutefois.

MAURICE

Evidemment. (*Avec une légère inquiétude.*) Et ce sera payable ?

BLANCHE

A votre gré; plus tard, après le mariage.

MAURICE, *rassuré.*

Je vous remercie. (*Il se lève ; tous deux sont séparés par la table.*) Vraiment, vous n'êtes pas une femme comme les autres.

BLANCHE

Aucune femme n'est comme les autres. Quelle femme suis-je donc ?

MAURICE, *prenant la main de Blanche.*

Une femme de tact.

BLANCHE

Puisque tout est convenu, arrêté.

MAURICE

D'accord. Oh! jusqu'à cette dernière visite, nous avons été parfaits. Mais c'est ma dernière visite. Nous ne nous reverrons plus.

BLANCHE

Nous nous reverrons en amis. Vous le disiez tout à l'heure.

MAURICE

Oui, mais plus autrement. Et dans l'escalier, j'avais de vagues transes.

BLANCHE

Pourquoi ?

MAURICE

Parce que...

BLANCHE

Rien ne gronde en moi. Quand je me suis donnée à vous, ne savais-je pas qu'il faudrait me reprendre? Si le décrochage a été pénible...

MAURICE

Nous n'en finissions plus. Nos deux cœurs tenaient bien.

BLANCHE

Ils sont aujourd'hui nettement détachés. J'ai mis dans ce petit paquet, les dernières racines : quelques photographies, votre acte de naissance que j'avais eu la curiosité de voir... comme vous êtes encore jeune!

MAURICE

On ne vieillit pas avec vous.

BLANCHE

... et un livre prêté. Voilà.

MAURICE

A la bonne heure! c'est un plaisir de rompre avec vous.

BLANCHE

Avec vous aussi.

MAURICE

C'est bien, ce que nous faisons là, très bien. C'est tellement rare de se quitter ainsi ! Nous nous sommes aimés autant qu'il est possible, comme on ne s'aime pas deux fois dans la vie, et nous nous sépa-

rons, parce qu'il le faut, sans mauvais procédés, sans la moindre amertume.

BLANCHE

Nous rompons de notre mieux.

MAURICE

Nous donnons l'exemple de la rupture idéale. Ah! Blanche, soyez certaine que si jamais quelqu'un dit du mal de vous, ce ne sera pas moi.

BLANCHE

Pour ma part, je ne vous calomnierai que si cela m'est nécessaire... (*Elle s'assied à droite et Maurice à gauche de la table.*) Me rendez-vous mon portrait ?

MAURICE

Je le garde.

BLANCHE

Il vaudrait mieux me le rendre ou le déchirer que de le jeter au fond d'une malle.

MAURICE

Je tiens à le garder et je dirai : c'est un portrait d'actrice qui était admirable dans une pièce que j'ai vue.

BLANCHE

Et mes lettres ?

MAURICE

Vos deux ou trois lettres froides de cliente à fournisseur...

BLANCHE

Je déteste écrire.

MAURICE

Je les garde aussi. Elles me défendront au besoin.

BLANCHE

Ne vous énervez pas, et causons paisiblement de votre mariage. Avez-vous vu la petite aujourd'hui ?

MAURICE

Cinq minutes à peine. Elle est tellement occupée par son trousseau! Et le grand jour approche !

BLANCHE

Aime-t-elle les belles choses ?

MAURICE

Oui, quand elles sont bien chères.

BLANCHE

Dites-lui que le bleu est la couleur des blondes. J'ai là une gravure de modes très réussie que je vous prêterai. A-t-elle du goût ?

MAURICE

Elle a celui de la mode.

BLANCHE

Vous devez l'intimider.

MAURICE

Je l'espère.

BLANCHE

Quelle est, en votre présence, son attitude, sa tenue, quelles sont ses manières ?

MAURICE

Celles d'une chaise sous sa housse.

BLANCHE

Sérieusement, la trouvez-vous jolie ?

MAURICE

C'est vous qui êtes jolie.

BLANCHE

C'est d'elle que je parle : la trouvez-vous jolie ?

MAURICE

Jolie et fraîche comme le titre : Au Printemps.

BLANCHE

Enfin vous plaît-elle ?... Oh ! ne me ménagez pas !

MAURICE

Elle me déplaît de moins en moins.

BLANCHE

Souvenez-vous que c'est moi qui vous l'ai indiquée.

MAURICE

La piste était bonne.

BLANCHE, *découpant un livre.*

Je m'en félicite. A-t-elle des caprices ? (*Maurice distrait ne répond plus. Blanche lui touche le bras.*) Qu'est-ce que vous regardez ?

MAURICE

Je m'emplis les yeux. Je fais provision de souvenirs. Toutes ces fleurs donnent à votre petit salon un air de fête.

BLANCHE

A-t-elle des caprices, des préférences ?

MAURICE

Elle aime tout ce que j'aime.

BLANCHE

Ce sera commode.

MAURICE

Nous n'aurons pas besoin de faire deux cuisines.

BLANCHE

Vous avez de l'esprit, ce soir.

MAURICE

C'est le bouquet de mon dernier feu d'artifice.

BLANCHE

Et cela ne vous gêne pas de parler ainsi d'une jeune fille qui sera votre femme ?

MAURICE

Est-ce à vous de me le reprocher ? Vous savez bien que je parle sur ce ton, un peu pour vous être agréable.

BLANCHE

Ne nous attendrissons pas.

MAURICE

Je ne m'attendris pas. Nous devisons de nos petites affaires. Et M. Guireau lui-même pourrait écouter.

BLANCHE

Laissez donc M. Guireau tranquille.

Elle se lève, fait quelques pas lentement.

MAURICE

Permettez, chère amie, votre mariage m'intéresse autant que le mien; je ne veux pas avoir l'air plus égoïste que vous, et puisque mon avenir vous préoccupe, c'est le moins que je m'inquiète du vôtre. Nous nous casons mutuellement.

BLANCHE

Oui... mais parlons d'autre chose.

Elle s'assied à gauche de la cheminée.

MAURICE

Du tout! du tout! Je vous renseigne sur ma future femme, j'exige d'être renseigné sur votre futur mari. Sinon, je croirais que vous avez des pensées de derrière la tête. Cette inquisition réciproque est la meilleure preuve de notre bonne foi. Non seulement je n'ai aucune raison d'être jaloux de M. Guireau, mais encore je voudrais le connaître. Je ne l'ai qu'aperçu et il m'a produit une excellente impression. Vient-il vous voir souvent ?

BLANCHE

Une fois par quinzaine, régulièrement.

MAURICE

Bon signe ! c'est un homme périodique et rangé. Comment s'appelle-t-il ?

BLANCHE

Guireau.

MAURICE

Son petit nom ?

BLANCHE

A son âge, on n'a plus de petit nom.

MAURICE

Mais vous, comment l'appelez-vous ?

BLANCHE

Moi, je l'appelle M. Guireau.

MAURICE

Toujours ?

BLANCHE

Oui, toujours. Avez-vous fini de jouer au juge d'instruction ?

MAURICE

Ca m'amuse. Vous pouvez me laisser me divertir un brin.

BLANCHE

A votre aise.

MAURICE

Et que faites-vous ?

BLANCHE

Que voulez-vous qu'on fasse ?

MAURICE

Il ne vous baise que le bout des doigts ?

BLANCHE

A peine. Nous causons. Il parle bien. Il me donne des conseils; il me met en garde contre les mauvaises relations. De plus, c'est un musicien de premier ordre, et, quelquefois, il apporte son violon. (*Maurice cherche des yeux*)... Il le remporte.

MAURICE

Et après, quand la conversation tombe et que la musique se tait ?

BLANCHE

Vous allez trop loin. (*Elle se lève.*) J'ai le droit de ne plus répondre.

MAURICE

Vous préférez que je devine ?

BLANCHE

Deviner quoi ? Vous pensez tout de suite... Il y a autre chose dans la vie, et, dès aujourd'hui, je veux être sérieuse et pratique. Oh! il ne m'en coûtera guère. J'ai aimé ma part, je peux renoncer à l'amour.

MAURICE

Oh! Oh!

BLANCHE

Mais si. D'ailleurs, M. Guireau sait se tenir. C'est un ami paternel, qui m'aime pour moi, non pour lui, et, sachez-le, il m'inspire une durable sympathie dont il se contente.

Elle s'est assise sur le pouf.

MAURICE

C'est un adorateur frugal.

BLANCHE

J'ai de la chance. Les hommes bien élevés se font rares. M. Guireau conserve les manières du siècle dernier. Il me prévient de ses visites deux jours d'avance.

MAURICE

Et il ne vous adresse pas un seul mot plus enflammé que les autres ?

BLANCHE

Cela vous étonne qu'il me respecte ? Sûr de vivre en compagnie d'une femme point désagréable, qui lui montrera gai visage, l'écoutera avec complaisance, tiendra sa maison, recevra ses amis, le soi-

gnera et ne l'ennuiera jamais, M. Guireau ne demande pas que je lui promette davantage.

MAURICE, *soupesant le petit paquet.*

Et s'il apprenait notre passé ?

BLANCHE

Il n'en laisserait rien voir...

MAURICE *se lève.*

Le brave homme! Il fait une fin. Moi aussi, je fais une fin, et vous aussi, vous faites une fin. Trois personnes finissent d'un seul coup. C'est une catastrophe.

BLANCHE

Sans victime.

MAURICE

Encore une question. Mais je la pose pour rire, comme on dit à une fillette : lequel aimes-tu mieux, ton papa ou ta maman ? (*Avec gravité.*) Si je vous priais, renonceriez-vous à M. Guireau ?

BLANCHE

Je trouve qu'au point où nous en sommes cette question n'a aucun sens.

MAURICE *s'assied en face de Blanche.*

Puisque je la pose pour rire, répondez en riant.

BLANCHE

Rappelez-vous qu'un soir, très excité, vous m'offriez de m'épouser, de partir avec moi, de vivre dans une cabane de cantonnier, avec le pain quotidien, d'aller en Algérie où la vie est si bon marché! Que vous ai-je répondu ?

MAURICE, *très lentement.*

Que la misère vous épouvantait, que le pain sec vous répugnait, même s'il était de ménage, que vous aviez horreur des déplacements, que vous manquiez de génie colonisateur et ne saviez rien

faire de vos dix doigts que des caresses : voilà ce que vous m'avez répondu.

BLANCHE

Vous êtes donc fixé depuis longtemps. Est-ce tout ?

MAURICE

C'est tout. (*Blanche se lève et va vers la cheminée.*) A quand le mariage ?

BLANCHE

Lequel ?

MAURICE

Le vôtre.

BLANCHE

Oh ! rien ne nous presse.

MAURICE

A votre place, je retiendrais une date, par prudence.

BLANCHE

C'est remis à l'année prochaine.

MAURICE

Vous faut-il un hiver pour aérer votre cœur ? Vous avez tort. (*Il se lève et va vers la cheminée, en faisant le tour de la table.*) Une fois décidé au mariage, on doit sauter dedans la tête la première, comme moi.

BLANCHE

Ils sont adossés à la cheminée, Blanche à gauche, Maurice à droite.

Le rêve, ce serait peut-être de nous marier tous les deux le même jour.

MAURICE

Pourquoi pas ? Il résulte de mon enquête que j'estime beaucoup M. Guireau.

BLANCHE

De son côté il vous apprécierait.

MAURICE

C'eût été piquant de nous présenter, de nous confronter.

BLANCHE

Je n'en chercherai pas l'occasion, mais je ne l'éviterai pas. M. Guireau connaît la vie.

MAURICE

C'est comme la mère de ma fiancée. Elle aussi connaît la vie. Elle comprend que j'aie eu des maîtresses, que je sois éprouvé au feu, et il lui suffit que je rompe au moins la veille de mon mariage.

BLANCHE

Tant pis si sa fille est jalouse du passé !

MAURICE

La mère lui expliquerait que ça ne peut pas se comparer.

BLANCHE

C'est une femme supérieure.

MAURICE

C'est une femme de bon sens, simple et gaie, très gaie. Elle marierait sa fille tous les jours.

Il va s'asseoir à la place qu'occupait Blanche au lever du rideau.

BLANCHE

Vous l'avez conquise ?

MAURICE

Pleinement.

BLANCHE

Pourvu que ça dure !

MAURICE

Oh! si je ne réponds pas de la fille, je suis sûr de la mère. Quand elle regarde ma photographie, elle dit : " C'est impossible que ce garçon soit un malhon-

nête homme ; ou je ne suis pas physionomiste, ou il rendra Berthe heureuse. ”

BLANCHE

Elle a raison, et je suis persuadée que vous ferez un mari modèle. Vous avez les qualités nécessaires.

MAURICE

Mais, ma chère amie, vous ferez une excellente épouse. Il sera très heureux avec vous.

BLANCHE

Avec vous Berthe sera très heureuse... Pauvre petite!... (*Un long temps. Puis Blanche se rapproche de Maurice. Ils se trouvent assis face à face, séparés par la table.*) Je voudrais vous voir lui faire la cour.

MAURICE

Je ne suis pas trop emprunté.

BLANCHE

Vous vous y prenez bien ?

MAURICE

Exactement comme je m'y prenais avec vous.

BLANCHE

Et vous avancez ?

MAURICE

J'ai lieu d'espérer que ça marche. Il me semble même qu'elle me donne moins de peine que vous.

BLANCHE

Vous êtes plus habile, c'est la deuxième fois.

MAURICE

Et vous m'avez mieux résisté.

BLANCHE

Ce n'était pas coquetterie. Je croyais ma vie de femme finie et j'hésitais à me lancer dans une nouvelle aventure de cœur. Les précédentes ne m'avaient pas enrichie. Sans le faire exprès, je n'avais aimé que des pauvres...

MAURICE

Et ce n'était pas avec mes deux mille quatre...

BLANCHE

Aussi, je pensais déjà à quelque mariage raisonnable, et il ne me manquait, je l'avoue, que l'occasion. Voilà pourquoi je vous résistais. Et puis, vous paraissiez si jeune! Vous aviez encore l'air gauche d'un petit soldat. Et vous étiez maigre! maigre!

MAURICE

J'ai gagné dans ce sens.

BLANCHE

Je m'en flatte. Vous avez engraissé sous mon règne, et je vous passe à une autre en bon état.

MAURICE

En bon état de réparations locatives!

BLANCHE

Oh!

MAURICE

Je veux dire que je signerais bien un second bail.

BLANCHE

Moi pas. Vous n'êtes plus le même. J'ai accueilli presque un enfant, et c'est un homme qui s'en va. J'aimais mieux l'enfant. Vous étiez plutôt laid et l'âge vous...

MAURICE

L'âge m'embellit ?

BLANCHE

Non, vous affadit. Vous avez moins de saveur, de lyrisme. Vous disiez poétiquement des choses de l'autre monde. Je vous affirme qu'on aurait cru quelquefois que vous parliez en vers.

MAURICE

Et quelquefois c'en était, mais d'un autre que moi; je ne faisais que citer, par précaution. Il y en

avait, je me souviens, de Musset, dans la déclaration d'amour que je vous ai écrite et que vous avez lue à mon prédécesseur.

BLANCHE

Comment! vous me croyez capable de cette indélicatesse ?

MAURICE

Je le crois, parce que vous me l'avez dit, plus tard, dans un aveu à l'oreille.

BLANCHE

Vous m'étonnez.

MAURICE

Je vous assure. Il paraît qu'il riait, mon prédécesseur, et vous aussi, vous riiez. Comme c'était mal !

BLANCHE

Très mal. J'ai commencé par me moquer de vous : c'est la règle. Et vous auriez fini par vous moquer de moi, si je n'avais pris les devants.

MAURICE

C'est la règle.

BLANCHE

D'ailleurs, il y a toujours eu un peu de gaieté dans mes sentiments pour vous. Je m'amusais à vous façonner. Sans me vanter, si vous étiez intelligent, vous êtes devenu, grâce à moi, distingué. Vous avez de la tournure. Vous ne jurez jamais. Vous parlez poliment aux femmes et vous ne gardez plus votre cigarette à la bouche. Vous mettez des gants. Vous soignez vos mains. Vous rangez vos affaires. C'est moi qui vous ai enseigné l'usage des jarretelles et vos chaussettes ne tombent plus sur le soulier.

MAURICE

En échange de ces menus profits, moi je vous ai appris à mettre les adresses, à mouler un chiffre. Vos 3 ressemblaient à des dromadaires.

BLANCHE

Et moi, j'ai changé votre coupe de cheveux, supprimé la raie, et je vous ai appris à faire votre nœud de cravate.

MAURICE

Et vous m'avez appris bien d'autres choses encore.

BLANCHE

Oh! vous n'aviez pas la tête dure.

MAURICE

Je m'appliquais tant !

BLANCHE

Et vous n'étiez pas un ingrat. J'ai de votre gratitude une preuve qui m'est chère et que je garde.

MAURICE

Une preuve ?

BLANCHE

Vous savez que chaque fois que je recevais une lettre de vous, car il m'a été impossible de vous faire passer cette dangereuse manie d'écrire, je la brûlais.

MAURICE

Sans la lire ?

BLANCHE

Je la lisais, mais je la brûlais aussitôt.

MAURICE

La postérité vous jugera.

BLANCHE

Eh bien, je conserve une de ces lettres. Je n'ai pu m'en séparer. J'y tiens trop. C'est le témoignage

du bonheur que vous me devez, quelque chose comme le brevet de notre amour et de votre reconnaissance.

MAURICE

Elle doit être longue.

BLANCHE

Elle a quatre pages serrées.

MAURICE

Les grandes lettres viennent du cœur.

BLANCHE

Oh! celle-là vient de votre cœur. Je la relisais quand vous êtes entré, et je ne pouvais m'empêcher de la lire.

MAURICE

Où est-elle ? Montrez-la...

BLANCHE

Je ne montre jamais mes lettres.

MAURICE

Puisque c'est moi qui l'ai écrite.

BLANCHE

C'est juste. Je veux bien; ôtez-vous !

Elle se lève, se met à la place de Maurice, ouvre le tiroir et y prend la boîte qu'elle montre à Maurice qui reste debout.

MAURICE

Nougatines de Nevers!

BLANCHE

Je vous défends de rire.

MAURICE

C'est dans cette boîte que vous cachez vos lettres ?

BLANCHE

Je n'y cache que votre lettre, avec deux ou trois bijoux de famille.

MAURICE

Je la reconnais à cette enveloppe jaune, à ce papier gratuit. Je l'ai écrite dans un café. Je sortais de chez vous, de vos bras. J'avais aux doigts, qui venaient de courir le long de votre beauté, un reste de frémissement. Je n'ai pas dû soigner mon écriture.

BLANCHE

Le meilleur de vous est là.

MAURICE

Oui, je me rappelle que j'ai éprouvé sur cette table de marbre froid, où mes mains achevaient de s'éteindre, le besoin de vous rendre des actions de grâces, de vous les chanter.

BLANCHE

Il n'y a ni date, ni nom, ni petit nom.

MAURICE

Je me rappelle, je me rappelle. Ca commence tout de suite, comme un hymne.

BLANCHE. *Elle lit.*

" Vous êtes belle et vous êtes bonne. Je vous
" adore tout entière, le corps, le cœur et l'âme avec
" les dépendances... "

Elle rit.

MAURICE, *interrompt.*

Quel beau livre on écrirait sur nos amours!

BLANCHE, *désignant la lettre.*

Il n'y aurait qu'à copier. (*Elle lit, en ayant l'air de ne détacher que des passages de la lettre.*) " Vous êtes si
" indulgente pour les défauts d'autrui, qu'on aime
" les vôtres...; vous ne vantez point votre esprit.
" Vous souhaitez qu'on dise de vous : c'est une
" femme exquise, et non : c'est une femme de
" mérite... " Et ça! " Vous ne médisez des autres que

" s'ils ont commencé les premiers. S'il vous arrive
" quelquefois de mentir... " Cela m'arrive ?

MAURICE

Oh! très peu, et innocemment, comme on se teint les cheveux, parce que voux croyez que c'est une grâce de plus.

BLANCHE *lit.*

" Vous aimez la toilette parce que vous lui allez,
" le théâtre lorsqu'on y rit, et le monde, car une
" femme de votre âge ne peut pas vivre comme un
" loup... " Oh! ça! " Vous êtes paresseuse, en toute
" justice, parce qu'il vous semble que le rôle d'une
" belle femme consiste à rester belle et qu'on lui
" doit, sans même qu'elle le demande, les habits,
" l'argent de poche, la nourriture et le logement... "

Elle rit.

MAURICE

Il y a ça ?

BLANCHE. *Elle lui passe la lettre.*

Tenez.

MAURICE

C'est vrai... " Vous ne vous mettez jamais en
" colère; vous craignez comme la foudre les explo-
" sions d'amour, et vous céderiez tout de suite, sans
" discussion, pour avoir la paix, à l'homme qui
" s'avancerait sur vous, les yeux injectés de sang,
" tandis que son visage émettrait une lumière
" verte..."

Ils rient tous les deux.

BLANCHE

Ça, c'est exagéré. Je prierais poliment le monsieur de prendre la porte. Mais c'était aimable de me l'écrire. Après ?

MAURICE. *Il continue de lire la lettre, appuyé au fauteuil de Blanche.*

" Et vous aimez qu'on vous aime finement, qu'on
" vous offre parfois deux sous de violettes, un baba
" au rhum, un bout de dentelle, une promenade en
" voiture et qu'on ait pour vous ces petites atten-
" tions sans prix qui font plus chaud au cœur des
" femmes que le duvet à leur cou..."

BLANCHE

Oui, j'aime qu'on m'aime ainsi.

MAURICE. *Il lit avec une émotion croissante, et Blanche peu à peu se détourne.*

" A peine ai-je eu le temps, cette nuit, de vous
" embrasser. Je n'ai pas assez, pas comme je dési-
" rais, pris possession de vous. De même qu'un
" visiteur timide repasse, une fois dehors, ce qu'il
" devait dire, je vous parcours des cheveux aux
" pieds, et je me dis : c'est là spécialement que j'aurais
" dû poser mes lèvres, là aussi, là encore, et je n'au-
" rais pas dû, belle et bonne amie, relever un seul
" instant la tête... " (*Il laisse tomber sa lettre.*) Vous êtes la femme que je rêvais... Et je vous quitte!

BLANCHE *se lève.*

Maurice, Maurice, vous vous écartez du texte de la lettre.

MAURICE, *prenant les mains de Blanche.*

Blanche, Blanche, je vous ai aimée de toute mon ardeur, et je crois qu'en ce moment même, vous êtes ma seule, ma vraie femme.

BLANCHE

Là! Là! Je vous en prie, mon ami, vous vous échauffez. Vous allez dire des bêtises, et comme je ne vous permettrai pas d'en faire, à quoi bon ?

MAURICE

Blanche, un mot, et j'envoie promener la petite et sa fortune, les convenances et mon avenir : je lâche tout.

BLANCHE

Vous feriez ça, vous ?

MAURICE

Tout de suite. Essayez...

BLANCHE *met ses deux mains sur les épaules de Maurice.*

Merci. Ça fait toujours plaisir. Mais je ne veux pas dire le mot. Je me tais. Je me tairai obstinément.

MAURICE

Tes yeux.

BLANCHE

Pas même mon front.

MAURICE

Tes lèvres, vite.

BLANCHE

Rien.

MAURICE

Alors, j'aurai tout.

BLANCHE

Faut-il sonner ?

MAURICE

Sonner qui ? Tes serviteurs sont absents ; ta femme de ménage ne vient que le matin.

BLANCHE

Je me défendrai donc toute seule.

MAURICE

Contre moi !

BLANCHE

Vous ne me faites pas peur.

MAURICE

J'ai soif de te reprendre.

BLANCHE

Je vous jure que vous vous en irez avec la soif.

MAURICE

Blanche, je te désire une dernière fois. Ce serait délicieux. Ce serait original; ce serait comique.

BLANCHE

Ce serait tordant.

MAURICE

Blanche, écoute !

BLANCHE

Oui, j'entends, ça aurait une saveur fine, un petit goût d'adultère avant la lettre, avant la lettre de faire part de nos mariages. Vous m'offrez bonnement la belle en amour, puis nous nous donnerions la main, comme des camarades, et d'un bond, vous passeriez d'une femme à l'autre. C'est une trouvaille, cette idée-là.

MAURICE

C'est une idée comme une autre.

BLANCHE

Ah! tenez, vous êtes ridicule... vous êtes malpropre.

MAURICE

Ah! flûte! c'est vous qui êtes ridicule! En voilà des façons! Je vous demande à qui nous ferions du mal et qui le saurait ?

BLANCHE

Moi !

MAURICE

Oui, ridicule et mauvaise ! Vous reculez par orgueil puéril, pour avoir l'air digne et parce que vous êtes vexée (*Blanche hausse les épaules*), certainement vexée de mon mariage... comme s'il n'était votre œuvre! Car vous m'y avez poussé, malgré

moi. Ainsi vous excusiez le vôtre préparé sournoisement. Il fallait m'éloigner, M. Guireau attendait à la porte.

BLANCHE

Maurice, je vous en supplie!

MAURICE

La preuve que je dis la vérité, c'est que, moi, je vous sacrifierais sur l'heure, sans regret, une fortune dont je me moque, et que vous !...

BLANCHE

Cela prouve seulement que vous vous égarez, Maurice, et que j'ai de la raison pour nous deux.

MAURICE

Oh! bien, bien, cessez de pleurer...

BLANCHE

Je ne pleure pas.

MAURICE

... de vous tordre les bras; puisque je vous choque, je me retire. Après tout, j'y tenais, parce que je croyais que vous ne demandiez pas mieux. Mais je n'y tenais pas tant que ça. Enfin, je n'y tiens plus. Bonjour, au revoir, bonne nuit, adieu. Bien des choses à M. Guireau!

Il fait ces préparatifs de faux départ qui consistent à prendre son chapeau et sa canne et à les poser pour les reprendre encore et les reposer.

BLANCHE, *avec une mélancolie douloureuse, sans regarder Maurice.*

Fallait-il finir si misérablement! C'est avec des insultes que vous me quittez, quand vous êtes venu, ce soir que rien ne vous y forçait, en bon garçon désireux d'être loyal et tendre jusqu'au bout. Nous étions fiers l'un de l'autre. Les amants ne valent que par les souvenirs qu'ils se laissent et nous

tâchions, c'était un joli effort, de nous laisser des souvenirs précieux. Ah! maladroit!

MAURICE *revient lentement.*

Oui, maladroit. Je gâte tout. Vous ne cessez pas d'être une adorable amie et moi je ne réussis qu'à vous révolter. Je me reconnais bien là. Je me fais toujours de grandes promesses que je ne peux jamais tenir. Rien ne me changera. Je prévois que je ne tourmenterai pas qu'une femme dans ma vie, et pour continuer, dès que je vous aurai quittée, j'irai, comme vous le disiez tout à l'heure, retrouver l'autre, celle qui m'attend là-bas, et si elle n'est pas un ange de docilité, sincèrement je la plains.

BLANCHE

Voilà que vous vous noircissez. Au fond, vous n'êtes pas méchant, mais quelquefois vous éprouvez du plaisir à dire des choses dures.

MAURICE

Si vous croyez que ça m'amuse toujours!

BLANCHE

Je sais que vous ne les pensez pas.

MAURICE

Non. Malgré moi, elles me passent toutes seules par la tête.

BLANCHE

Jusqu'à présent, votre conduite était irréprochable. Tout allait si bien! Qu'est-ce qui vous a pris ?

MAURICE

Je ne sais pas... Un accès.

BLANCHE

Allons, vous n'avez eu que ce petit instant d'erreur, et je vous pardonne.

Elle lui tend la main.

MAURICE

Vous pardonnez toujours! mais votre pardon ne m'excuse pas. (*Lui tenant les mains.*) Manquée à cause de moi; ratée notre rupture!... Malin, va! Il ne me reste qu'à vous débarrasser de ma piteuse personne. Pourvu que je ne revienne pas machinalement demain!... Où en étions-nous ? Tout est réglé ? Vous ne me devez rien, je ne vous dois rien ?

BLANCHE

Oh! voulez-vous un reçu ?

MAURICE

Ah! un reçu daté et signé que je jetterais galamment le jour des noces, dans la corbeille de mariage...

BLANCHE

Faites attention!

MAURICE

Oui, je sens que chaque parole que je prononce maintenant ne peut être qu'une maladresse de plus. Tantôt j'ai l'air de quitter une compagne de voyage : moi, je suis arrivé, je descends et je salue, correct et banal; et tantôt je voudrais dire quelque chose de très profond, de très doux, de décisif, le mot de la fin; je ne trouve pas. Je ne peux cependant pas sortir à l'anglaise. Mon Dieu, inspirez un pauvre homme, et vous-même, ma triste et généreuse amie, aidez-moi.

BLANCHE

Vous me faites peine et pitié ! Ne vous torturez pas. Ne cherchez rien. Ne dites rien et allez-vous en.

MAURICE

Je m'en vais. Si au moins j'étais sûr que vous êtes calmée.

BLANCHE

Je suis calme. Allez et soyez heureux... Et votre petit paquet sur la table ?

MAURICE, *qui s'en allait, revient.*

Oui, j'y pense... Si vous pouviez reposer vos nerfs fatigués, dormir.

BLANCHE

J'essaierai. Je suis lasse. Laissez-moi, je voudrais être seule.

MAURICE

Appuyez-vous sur ce coussin. Voulez-vous que je baisse la lampe ?

BLANCHE

Non. Ce serait lugubre. Arrangez le feu; je frissonne. (*Maurice se précipite pour arranger le feu, puis il va, sur la pointe du pied, baiser la main de Blanche.*) Vous êtes encore là ?

MAURICE

Chut ! ne vous occupez pas de moi, je suis parti. Il n'y a plus personne près de vous.

BLANCHE

Quel vide ! Que de choses vous emportez !

MAURICE, *soulevant la tenture.*

Il vous reste le beau rôle.

Il sort. — La tenture se referme. Blanche regarde.

RIDEAU

Le Pain de Ménage

A

TRISTAN BERNARD

Souvenir de notre affectueuse entente.

PERSONNAGES

Au Figaro
16 mars 1898

MARTHE — Mlle MARTHE BRANDÈS
PIERRE — M. LUCIEN GUITRY

Aux Mathurins

Mlle BLANCHE TOUTAIN
M. TARRIDE

Au Gymnase

Mlle ANDRÉE MÉGARD
M. GÉMIER

A la Renaissance

Mlle JANE HELLER
M. FRÉDAL

Un salon de campagne, — fenêtres sur jardin, — porte à droite et à gauche.

PIERRE, MARTHE

Pierre se promène d'une fenêtre à l'autre. Marthe est assise près d'une table à thé.

MARTHE. *Elle a la figure étonnée et rieuse d'une femme qui ne veut pas croire ce qu'on vient de lui dire.*

Comment ! Depuis que voux êtes marié, vous n'avez jamais eu de maîtresse ?

PIERRE

Jamais.

MARTHE

Vous pouvez bien me le dire, puisque nous causons librement. N'ayez pas peur qu'on vous entende !... (*Elle désigne un des côtés du chalet.*) Votre femme veille près de sa petite fille qui était toute grognon au dîner; elle craint une mauvaise nuit, mais ce ne sera rien.

PIERRE

Je l'espère.

MARTHE

Les dents, peut-être ?

PIERRE

Sans doute, je ne sais pas.

MARTHE

Chère petite ! Sa maman ne la quitterait pas pour vous surprendre aux pieds d'une autre femme. Allons, dites-le moi.

PIERRE

Je vous le dis : jamais.

MARTHE

Vous ne me le diriez pas.

PIERRE

Je vous le dirais, pour me faire valoir.

MARTHE

Au moins, vous avez eu des tentations ?

PIERRE

Non !... Ah ! si, une.

MARTHE

Dites ?

PIERRE

Je me rappelle qu'un jour, dans la rue, à je ne sais quel passage de princes exotiques, j'ai bousculé une jeune dame pas mal, très bien, ma foi, qui a daigné sourire à mes excuses. Il y avait tant de monde, sans compter un kiosque de journaux qui ne voulait pas se déranger, qu'elle ne voyait rien, ni moi non plus. Nous nous sommes mis à l'écart. Comme je lui débitais des galanteries vagues, elle m'a donné son adresse exacte et elle m'a invité à lui faire une visite. Je ne l'ai pas faite. J'ai envoyé à ma place une boîte à gants, vide.

MARTHE

Pourquoi vide ?

PIERRE

Parce que ça coûte moins cher.

MARTHE

C'était si peu de chose, votre dame ?

PIERRE

C'est ce que j'ai de plus mondain à vous offrir. Le reste ne vaut pas un aveu.

MARTHE

Si, si, ça m'intéresse, je raffole de ces confidences.

PIERRE

Je me rappelle qu'une autre fois... oh! non...

MARTHE

Si, si !

PIERRE

... je regardais une petite bonne qui venait d'entrer à la maison. Elle essuyait les meubles de mon cabinet de travail avec une application sournoise. Elle rôdait d'un pied de table à un bâton de chaise. Il faisait lourd, orageux. Elle reluisait comme une tartine. Elle m'agaçait. Brusquement... vous me faites rougir... je l'ai embrassée un bon coup.

MARTHE

Quelle horreur ! Sur la joue ?

PIERRE

Je ne sais pas, au juger, sans voir. Et je me suis sauvé !

MARTHE

Oh! le lâche !

PIERRE

Lâche et méchant, car au premier prétexte je l'ai fait flanquer à la porte. Je ne sais pas si elle a compris quelque chose à son aventure.

MARTHE

Elle aurait dû demander des explications à votre femme. Et une autre fois ?

PIERRE

C'est tout. Ah ! dame ! ce n'est pas riche. Ayez pitié d'un pauvre homme. Il y a des maris fidèles. J'en suis un.

MARTHE

Vous croyez à la fidélité des hommes ?

PIERRE

Je crois à la mienne, je suis bien forcé. Je crois encore à celle de votre mari. Et vous ?

MARTHE

Sans effort. Et depuis combien d'années êtes-vous marié ?

PIERRE

Douze. Je me suis marié jeune, dès que j'ai eu l'âge de raison.

MARTHE *se lève, moqueuse.*

Douze !

PIERRE

Et je ne compte pas les mois de fiançailles.

MARTHE

Laissez-moi vous regarder.

PIERRE

Regardez, regardons-nous. Je ne me lasserai pas le premier. Ça m'est égal d'avoir l'air ridicule devant vous. Je sais que vous ne vous fiez pas aux apparences.

MARTHE

Vous, ridicule! Vous méritez du bronze et une niche. Vous êtes un saint.

PIERRE

Mais vous qui faites le malin, voulez-vous me dire si vous avez eu des amants ?

MARTHE

Cette question, à moi ! Des amants, au pluriel ! Pourquoi faire ?

PIERRE

Pour tromper plusieurs fois votre mari... J'exagère ?

MARTHE

Totalement.

PIERRE

Vous n'avoueriez pas.

MARTHE

Mais si, ça me ferait valoir.

PIERRE

Comme on a dû vous faire la cour ?

MARTHE

Pas tant que vous croyez.

PIERRE

Cette blague !

MARTHE

Non, coquetterie à part. Jeune fille, j'ai mis en flamme, comme toutes les jeunes filles, un cœur ou deux; on a fait une chute de cheval sous mes fenêtres...

PIERRE

Oh!

MARTHE

On l'a faite adroitement, ça compte tout de même et je m'en honore ; mais depuis, rien. Une fois mariée, je n'ai pas eu la curiosité de regarder par la fenêtre.

PIERRE

Craignez-vous que votre mari écoute ?... La chasse d'aujourd'hui l'a rompu. Il dort — (*Pierre désigne l'autre côté du chalet.*) — dans son lit, en toute sécurité. Vous osez me dire qu'aucun homme ne s'est encore risqué.

MARTHE

Je le soutiens.

PIERRE

La mémoire vous fait défaut, on vous a écrit des lettres ?

MARTHE

On savait bien que mon mari, après les avoir lues, m'aurait défendu de répondre.

PIERRE

C'est fort.

MARTHE

C'est comme ça.

PIERRE

Je me demande à quoi les hommes qui vous connaissent occupent leurs loisirs.

MARTHE

Mon ami, ces choses-là se passent à peu près de la même façon dans tous les milieux. Les hommes, sans cesse à l'affût, il est vrai, ne s'approchent pourtant que si on leur fait signe.

PIERRE

Quel signe ?

MARTHE

Oh! il varie avec le milieu et il échappe aux indifférents comme vous. Mais il y a toujours un signe.

PIERRE

Faites-le, pour voir.

MARTHE

Non, je ne veux pas faire de signe, à personne. Voilà mon secret.

PIERRE

Quoi ! vous n'avez rien à la conscience que je pourrais vous reprocher : une peccadille, une tache imperceptible ?

MARTHE

Il n'y a pas que vous d'immaculé, mon ami. Je vous assure que je vous le dirais. Entre nous, ça n'a aucune importance.

PIERRE

Aucune. Vous voyez bien que, vous aussi, vous n'êtes qu'une honnête femme, et vous ne serez jamais qu'une honnête femme.

MARTHE

Vous me dites ça avec mépris.

PIERRE

Je vous le dis avec respect : vous ne serez jamais qu'une honnête femme.

MARTHE

Oh ! Oh !

PIERRE

Ah ! Ah !

MARTHE

Vous m'engagez trop. Je suis une honnête femme jusqu'à présent. Mais je ne crie pas, sur les toits, que je serai toujours une honnête femme. Est-ce que je le sais ? A la vérité, je n'en sais rien. Je n'ai aucune envie de tromper Alfred, et pourtant je serais désolée d'avoir la certitude de ne jamais le tromper. Ce serait là une certitude un peu niaise, un peu humiliante. Je réponds d'hier, je réponds

même d'aujourd'hui. Je ne prétends pas que ce soit héroïque, mais c'est déjà suffisant.

PIERRE

Et vous faites vos réserves pour l'avenir.

MARTHE

Je fais la part de l'imprévu, des heures de crise, où tout ce qu'on s'était juré et rien, c'est la même chose. Je refuse de prononcer des vœux de fidélité éternels. Je suis une honnête femme qui doute quelquefois de sa résistance. Ma vie, jusqu'à ce jour, a glissé droite et légère, sur une glace pure. Mais il faut craindre l'accident. Je le crains. Je l'imagine, et je frissonne de peur. C'est très agréable.

PIERRE

Voilà ! voilà ! Vous parlez en femme qui n'est pas sotte. Vous tomberez, s'il le faut, demain ou après-demain. On ne peut pas fixer la date d'un accident.

MARTHE

J'accorde seulement qu'il est possible.

PIERRE

Probable.

MARTHE

Non, il me répugne de préciser davantage. L'idée perverse m'amuse d'abord, mais je sens vite que la chose n'aurait rien de drôle, n'importe quand et n'importe avec qui. Pour que l'image de l'adultère ne me fasse pas baisser d'écœurement les yeux, il faut qu'elle reste dans le vague et le lointain.

PIERRE

Elle peut vous mener loin.

MARTHE

Je ne suis pas pressée.

PIERRE

Ni moi, ni votre mari non plus, ni ma femme non plus. Ainsi, dans ce rustique chalet, où nous vous offrons, pour quelques semaines d'automne, une hospitalité amicale, il y a réunies quatre personnes mariées, et, par un hasard extraordinaire, ces quatre personnes sont toutes les quatre d'une fidélité à l'abri des coups de foudre. Vous aimez bien votre mari, votre mari vous aime bien, ma femme m'aime bien et j'aime bien ma femme. Sous le même toit, sur deux ménages, il y a deux ménages modèles. Deux sur deux! Nous réalisons le maximum... sauf erreur.

MARTHE

Moi, je n'en cherche pas.

PIERRE

Vous auriez tort: votre mari est jeune, beau garçon...

MARTHE

Distingué.

PIERRE

Beau garçon, plus beau garçon que moi. Il est moins fort, mais il a une bonne santé.

MARTHE

Excellente; un peu sujet aux migraines.

PIERRE

Ce n'est pas grave. Cela vient de ce qu'il possède, dans toute l'acception du mot, la plus jolie femme de Paris.

MARTHE

Une des plus jolies femmes.

PIERRE

Oh! pendant que j'y étais!... Et comme il vous aime beaucoup...

MARTHE

Beaucoup.

PIERRE

Et que vous l'aimez beaucoup...

MARTHE

Beaucoup.

PIERRE

Je conclus que vous ne vous ennuyez pas.

MARTHE

Rarement. Mais plaignez-vous donc. Vous n'êtes pas mal.

PIERRE

Je suis mieux que ça.

MARTHE

Quant à votre femme...

PIERRE

Vous avez une manière discrète d'insister sur mes mérites personnels !

MARTHE

C'est que j'ai hâte de faire l'éloge de votre femme, qui vaut encore mieux que vous, quel que soit votre prix. C'est une perle.

PIERRE, *gravement*.

Inestimable.

MARTHE

Elle a un genre de beauté bien à elle.

PIERRE

Et bien à moi.

MARTHE

Je ne lui connais que des qualités : elle les a toutes.

PIERRE

Elle a même des vertus. C'est la seule femme de notre monde qui ait des vertus.

MARTHE

La seule ?

PIERRE

Ne réclamez pas. Une vertu, une vraie vertu, c'est trop sérieux pour vous.

MARTHE

Ah ! et citez-moi, s'il vous plaît, une vertu à laquelle je ne puisse prétendre.

PIERRE

Je cite au hasard, la première venue, la bonté.

MARTHE

Je ne suis pas bonne ?

PIERRE

Si, de cette espèce de bonté qui n'abîme pas le teint.

MARTHE

Comment ? Je ne suis pas bonne pour mon mari, pour mes enfants, mes amis ?

PIERRE

Et pour vos pauvres. En effet, votre mari vous brutalise, vos enfants sont des monstres que les photographes se disputent, vos amis vous assomment de compliments, et les pauvres ne vous disent même pas merci ; cependant vous n'en voulez ni aux uns, ni aux autres. Et comme toute votre bonté y passe, vous n'en avez jamais de reste.

MARTHE

Votre femme est plus généreuse ?

PIERRE

Oh! n'essayez pas de lutter. Dans n'importe quelle occasion de se dévouer, Berthe vous battrait.

MARTHE

Exemple ?

PIERRE

Exemple : Si votre mari vous trompait, que feriez-vous ?

MARTHE, *sans hésiter.*

J'ai deux projets, à mon choix : Premièrement, si mon mari me trompe, je le trompe tout de suite, tout de suite, avec le plus voisin de ses amis. Et ce sera si vite fait, que mon mari et moi, nous ne saurons même plus lequel des deux aura commencé.

PIERRE

Quoique vulgarisée, cette méthode ne me déplaît pas. Nous habitons la même rue à Paris : j'ai des chances. Voyons l'autre.

MARTHE

Le soir même du jour où je m'apercevrai de quelque chose, et chaque soir, jusqu'à ce que la leçon profite, je me ferai si tendre et si exigeante, que mon mari ne paraîtra plus à sa maîtresse qu'un amant hors de service.

PIERRE

C'est assez original, mais d'une exécution pénible.

MARTHE

C'est un tour de force. Je peux ne pas réussir, mais si je réussis, quel dédain pour Alfred, quand je l'aurai ruiné !

PIERRE

Comme vous êtes bonne !

MARTHE

Je suis juste.

PIERRE

La bonté se moque un peu de la justice.

MARTHE

Que ferait donc votre femme à ma place ?

PIERRE

Je la questionne souvent. — " Que ferais-tu ? lui dis-je. — Ne parlons pas de ça, dit-elle. — Parlons-en; tout arrive. — Je ne peux pas croire que ce malheur puisse m'arriver. — Moi non plus, mais je suppose. — Tais-toi, dit-elle, tu me tourmentes. — Ma chère petite, lui dis-je, il est impossible que tu n'aies pas tes idées sur l'adultère, une théorie comme toutes les femmes. Tu y penses quelquefois. — Jamais, dit-elle. — Penses-y donc un instant, réfléchis une minute et réponds : c'est pour rire. Si je te trompais, que ferais-tu ? — J'aurais beaucoup de chagrin. — Je l'espère bien. D'ailleurs, j'en aurais peut-être plus que toi. Mais après ? te vengerais-tu? me pardonnerais-tu? Que ferais-tu ? — Rien, rien. " — Et si j'insiste encore, elle se met d'avance à pleurer.

MARTHE

C'est ce que vous appelez de la bonté ?

PIERRE

C'est ce que toutes les femmes qui en sont incapables appellent de la bêtise.

MARTHE

Mais, mon ami, quand on a une femme comme la vôtre, on reste chez soi.

Elle s'éloigne.

PIERRE

C'est ce que je fais, depuis douze ans. Bonsoir!

MARTHE, *avec simplicité.*

Oh! pardon! Bonsoir.

PIERRE

Naturellement, bonsoir ! Puisque vous êtes la plus heureuse des femmes, et moi le plus heureux des hommes, puisque l'union de nos ménages est indé-

chirable, que faisons-nous là, tous deux, à dix heures passées, tandis que ma femme veille et que votre mari dort ? Ça ne vaut rien au bonheur de se coucher si tard. Allez le rejoindre ! Je vais la retrouver.

MARTHE

Allons.

PIERRE

Car il est inexplicable, notre faible pour ce sujet de conversation. Dès que nous sommes seuls, dans ce salon, dans le jardin, ou à la promenade, tout à coup votre œil s'anime et je sens que je vais briller : " Que pensez-vous de l'amour ? "

MARTHE

" Avez-vous un amant ? "

PIERRE

" Aurez-vous bientôt une maîtresse ? Où la mettrez-vous ? " C'est notre petit jeu préféré.

MARTHE

Il est innocent, puisqu'il se termine chaque fois par le double éloge de votre femme et de mon mari.

PIERRE

Mais pourquoi parlons-nous d'autre chose en leur présence ?

MARTHE

On ne parle bien de ces choses-là qu'à deux.

PIERRE

Mais alors, madame, c'est avec votre mari qu'il faut en parler. Et je vous en défie. Vous ne tarderiez guère à bâiller. Pourquoi ?

MARTHE

Parce qu'Alfred peut m'aimer sans me parler d'amour. C'est un passionné qui serre les dents. Il

déteste ce genre de conversation. Il le trouve stupide. Il prétend qu'on n'y dit que des sottises.

PIERRE

Les imbéciles, mais vous et moi ?

MARTHE

Nous sommes les deux personnes les plus spirituelles que nous connaissions.

PIERRE

Et n'est-ce pas que vous prenez plaisir à nos bavardages ?

MARTHE

Oui, je l'avoue.

Ils se sont assis.

PIERRE

Un plaisir que vous ne devez pas à votre mari que vous aimez, et que vous me devez, à moi que vous n'aimez pas, que vous n'aimez pas ! ce qui m'est bien égal, puisque je ne vous aime pas.

MARTHE

Dieu merci ! je le dirais tout de suite à votre femme.

PIERRE

Berthe refuserait de vous croire. Elle est très tranquille. Nous sommes tous très tranquilles. Mais puisque sans nous aimer, chère madame, nous ne nous plaisons qu'à parler d'amour, qu'est-ce que ce plaisir qui ne mène à rien ?

MARTHE

Le plaisir toujours à la mode, le plaisir de flirter.

PIERRE

Oh ! flirter, ce mot-là m'énerve. Flirt ! flirt ! c'est crispant comme une automobile sous pression. Laissez donc aux Anglais leurs petits bouts de mots. Qu'ils aient au moins ça en Angleterre.

MARTHE

Je ne tiens pas aux mots. Mettons que ce soit un plaisir platonique.

PIERRE

Oh ! platonique ! C'est encore plus laid. Ça sent l'office et la pharmacie. De grâce, choisissez vos expressions, quand il s'agit...

MARTHE

De quoi ? il me semble que vous n'êtes plus clair.

PIERRE

De notre bonheur même. Oui, oui, oui, ce plaisir d'être là, seuls, l'un près de l'autre, de dire des riens, avec mystère, de célébrer, avec pompe, les louanges de nos ménages et de traiter comme des psychologues professionnels, mais en cachette, toutes les questions de l'amour, c'est la preuve que vous vous vantez et que je me vante et que votre bonheur parfait est surfait.

MARTHE

Vous vous trompez ; moi, je suis absolument heureuse.

PIERRE

Ce n'est pas vrai !

MARTHE

Mon ami, prenez garde.

PIERRE

Oh! je prends garde. Je me garde de toute plaisanterie vulgaire sur votre mari. C'est un homme que je place très haut dans mon estime et qui me vaut bien.

MARTHE

Vous le flattez.

PIERRE

Je lui rends justice.

MARTHE

C'est réciproque.

PIERRE

Entendu. Mais il y a des choses qu'il ne sait pas vous dire comme je vous les dirais. Et cela vous manque, si, si. Etes-vous femme, oui ou non ?

MARTHE

Non. — Quelles choses?

PIERRE

Il ne sait pas vous dire, comme moi, que vous êtes une femme d'un goût exquis et que vous vous habillez... comme une fleur!

MARTHE

Berthe aussi s'habille très bien.

PIERRE

Elle ne porte que du classique. — Il ne se rappelle pas, comme moi, votre mari, certain chapeau de l'année dernière, tout chargé de cerises rouges. Il fallait être vous, pour porter, avec une témérité de vieux révolutionnaire, un chapeau de cette crânerie. Il éclatait sur le boulevard. Il affolait les yeux. On ne voyait que vos cerises. Il devait donner l'envie aux gamins d'y grimper et de ne pas vous en laisser une. Et il vous allait ! Il vous allait !

MARTHE

Il m'allait bien, n'est-ce pas ?

PIERRE

Il vous allait comme le beau temps à la nature.

MARTHE

C'est gentil, ça.

PIERRE

Tiens, parbleu ! je vous crois. Et ces gentillesses-là, est-ce votre mari qui vous les dirait ?

MARTHE

Il m'en a dit.

PIERRE

Il ne vous en dit plus.

MARTHE

Quelques-unes.

PIERRE

Pas souvent.

MARTHE

Quelquefois.

PIERRE

Il vous en dira de moins en moins, je vous l'affirme. Et je le trouve excusable. C'est fatigant à la longue. Il a perdu l'habitude. Je parie qu'il ne vous dit pas que vous êtes intelligente ?

MARTHE

Oh! ça!

PIERRE

Je ne veux pas dire que vous ne faites que rouler dans votre tête des pensées de Pascal. Mais vous avez l'intelligence du geste, du regard, du sourire, de la réplique ! A chaque trait qui vous frappe, vous étincelez.

MARTHE

Je place mon mot, comme une autre, à l'occasion. C'est moins un mot d'esprit qu'un mot du cœur.

PIERRE

Cet air modeste! Mais vous êtes une Parisienne exceptionnelle et rayonnante, qui sait tout, qui lit tout, qui peut tout dire et tout juger. Car c'est incroyable : vous auriez le droit d'être frivole, évaporée, aérienne, et vous avez du bon sens, du gros bon sens.

MARTHE

J'ai mes petites idées et j'y tiens.

PIERRE

C'est énorme. Plus intelligente, vous le seriez trop. Vous ne laisseriez rien aux messieurs qui vous détesteraient. Voilà ce que votre mari ne vous dit jamais. Il ne vous dit même plus que vous êtes jolie. (*Marthe déjà rêveuse ne répond pas.*) Je m'en doutais. Et pourtant il le sait ; d'ailleurs tout le monde le sait : vous êtes unanimement jolie.

MARTHE

Mais il est de plus en plus gentil. Qu'est-ce qu'il a donc, ce soir ?

PIERRE

Je ne vous accable pas d'injures, hein! Essayez de vous fâcher.

MARTHE

Je ne peux pas.

PIERRE

Mettez-vous en colère parce que je vous dis que lorsque vous montez les Champs-Elysées, il y a, de chaque côté de l'avenue, un mouvement de curiosité, un vif remue-ménage de chaises. Tout s'incline sur votre sillage, votre cocher se dresse avec plus de style, et parmi les voitures qui semblent s'arrêter, la vôtre roule comme un char vers l'Arc-de-Triomphe!

MARTHE. *Elle rit.*

Ça, c'est drôle.

PIERRE

Oh! ce rire musical ! cette alouette qui part de votre bouche ! Et le soir, au théâtre, si quelqu'un murmure : La jolie femme ! — je n'ai pas besoin de chercher des yeux. Je devine que vous êtes dans

la salle. Aussitôt, je sens que je vais passer une bonne soirée. La pièce que j'écoute moins me paraît meilleure et le lustre éclaire double !

MARTHE

Et vous dites que c'est fatigant ?

PIERRE

Et je suis à peine en train. Vous n'imaginez pas le nombre de fois que je pourrais vous répéter que vous êtes non une jolie femme, mais *la* jolie femme, l'idéale !

MARTHE

Oh! oh! où voulez-vous que je me mette ?

PIERRE

Plus près de moi... (*Marthe se recule.*) Et je vous en dirais bien d'autres. Je vous dirais toutes vos grâces, et je ne me priverais pas de vous en inventer, si vous n'étiez une honnête femme, si je n'étais un homme fidèle. Mais il nous faut, ma chère amie, renoncer tous deux aux déclarations d'amour, moi à les faire, vous à les entendre.

MARTHE

C'est dommage.

PIERRE

C'est absurde. Je vous disais tout à l'heure que je n'étais pas homme à me moquer de votre mari. Je ne suis pas assez méprisable pour faire de l'ironie à propos de ma femme que j'aime du fond du cœur, que j'admire.

MARTHE

Je ne vous le permettrais pas.

PIERRE

Mais après douze ans de ménage, je ne peux pas, moi qui aime tant ça, moi qui suis né exprès pour

ça, filer à ses pieds des phrases d'amour. Ce serait du gaspillage.

MARTHE

Berthe ne se plaindrait peut-être point.

PIERRE

Evidemment. Elle serait très sensible. Elle rougirait étonnée. Mais elle est si bonne ménagère que, dans sa surprise, elle me répondrait quelque chose comme: Tu vas renverser mon café!... Et désormais, ce sera toujours ainsi, j'aurai toujours peur, si je m'abandonne, de casser quelque objet de ménage.

MARTHE

Je comprends. Je comprends.

PIERRE

N'est-ce pas ?

MARTHE

Oui, vous finissez par aimer Berthe comme une sœur.

PIERRE

Presque. Entre elle et moi, si ce n'est pas encore de l'amitié, c'est déjà de l'amour retenu, alangui, incolore et dépouillé de ses fleurs. Tenez! je songe à ces faux arbres nains, secs et sans écorce, qu'on voit dans les cages des jardins zoologiques. Les oiseaux, par nécessité, s'en contentent, mais pas les fleurs! (*Etonnement de Marthe.*) Ça n'a aucun rapport, mais sentez-vous ce que je veux dire ?

MARTHE

Oh! très bien! très bien! comme si vous m'expliquiez mes rêves, mes rêvasseries plutôt. Bah! pour quelques fleurs!

PIERRE

Comment! pour quelques fleurs! En fait de

bonheur, rien n'est facultatif. Tant qu'on n'a pas tout, on a le droit de réclamer.

MARTHE

Notre part est déjà très enviable.

PIERRE

Oh! d'accord. Je ne me révolte pas, je ne souffre pas le martyre, ni vous non plus. Nos ménages ne sont pas des enfers. Ah! si nous avions le moindre prétexte, le plus léger grief, nous ne sommes pas plus maladroits que d'autres. Nous nous acquitterions d'un banal adultère, comme tout le monde. C'est bien difficile de tromper un mari ou une femme qui le méritent !

MARTHE

Et ils en sont indignes!

PIERRE

Ah! s'ils le méritaient!... je vous promets que ce ne serait pas long. Le droit, le devoir d'uu homme qui n'aime plus une femme, c'est de courir en aimer une autre, immédiatement, afin que sur ce triste monde où elle est si rare, il ne se perde pas une parcelle de joie.

MARTHE

Et ils ne veulent pas nous mettre dans la nécessité d'obéir à ce devoir. Rien à faire. Les misérables!

PIERRE

Je vous donne ma parole que quelquefois j'ai de fichus moments. Je rage tout seul. Pour me calmer j'ouvre un livre de vers. Je me crie des vers à tue-tête, et je me gonfle de lyrisme, jusque-là, jusqu'aux yeux.

MARTHE

Et cela vous calme ?

PIERRE

Toujours. Aucune mauvaise pensée ne résiste à un beau vers.

MARTHE

Vous n'êtes pas difficile à soigner.

PIERRE

Non. C'est infaillible, mais, hélas! momentané; ma gorge s'enroue vite, le volume me tombe des mains, mes yeux se dégrisent et je revois bientôt mon bonheur infini et plat, pareil au vôtre, bête à pleurer.

MARTHE

Tant pis, nous sommes heureux d'un bonheur auquel il faut se résigner.

PIERRE

Ce n'est pas du bonheur, c'est de la béatitude. Encore serait-elle supportable, aujourd'hui, si on pouvait en dire: Oh! ça ne durera pas! — Mais j'ai à peine trente-cinq ans, moi, madame. Je ne fais que commencer. Et vous, quel âge?

MARTHE

Je n'ai pas fini non plus.

PIERRE

Et vous êtes jolie pour vivre un siècle.

MARTHE

Une de mes grand'mères, qui était une beauté, a vécu quatre-vingt-sept ans.

PIERRE

C'est désolant! Ah! nous en viderons des coupes de joie, aux noces d'argent, aux noces d'or!

MARTHE

Aux noces de diamant.

PIERRE

Rien que des orgies, toute la vie, jusqu'à la mort!

MARTHE

C'est accablant.

PIERRE

C'est trop, c'est trop; j'en arriverais à dire des choses révoltantes. Écoutez: je suis sûr que les veufs qui paraissent si à plaindre...

MARTHE

Ils ne le sont pas ?

PIERRE

Oui, ils se lamentent d'abord, ils se désespèrent, et pourtant, j'en suis sûr, comme le liseron dans l'ombre noire d'un sapin, cette petite pensée sauvage lève bientôt dans leur douleur: à présent, c'est inévitable, je ne peux plus y échapper, il faudra, tôt ou tard, que je connaisse une autre femme!

MARTHE

Touchante petite pensée à porter, en médaillon, sur le cœur.

PIERRE

Elle finit par consoler.

MARTHE

Enfin nous ne sommes pas veufs. Quel remède?

PIERRE

Un congé, un congé renouvelable de temps en temps. On n'a même pas ses dimanches. Je n'en peux plus. J'ai trop promis, par abus de confiance en ma sagesse. Je me dégage, je me donne de l'air, il faut que je marche un peu. Venez avec moi faire un tour... de promenade, à mon bras, sous les arbres.

MARTHE

Au clair de cette lune ?

PIERRE

Elle nous attend: Venez, je suis las de ne pou-

voir qu'aimer. J'ai besoin d'adorer. Dites : voulez-vous que je vous adore ?

MARTHE

Je voudrais bien.

PIERRE

Ne refusez pas ce que j'ai de meilleur, ma façon de faire la cour à une femme, de lui prodiguer les tendresses fugitives, les menus soins, les petits cadeaux, les galanteries, les bagatelles nécessaires, et de lui parler une langue inconnue d'elle. Je vous jure que je suis un vrai poëte et que je possède le don de charmer. Il ne me servait plus à rien. Il n'était pas perdu. Je le gardais, sans savoir pour qui. C'était pour vous, c'était pour vous ! Je vous apporte toutes mes économies d'adoration.

MARTHE

Taisez-vous, oh! taisez-vous, je ne veux pas de vos présents de magicien.

PIERRE

Et moi, je veux vous enchanter...

MARTHE

Mais taisez-vous donc; vous nous feriez faire des folies.

PIERRE

Oui, oui, soyons enfin un peu fous. Je ne vous demande pas des choses compliquées. Faisons enfin une bêtise. Vous ne répondez pas... qu'est-ce que vous soupirez ?

MARTHE

Hélas! une bêtise.

PIERRE

Une belle bêtise. (*Marthe se lève.*) Marthe !

MARTHE, *tristement.*

Nous ne sommes pas assez bêtes! (*Puis presque*

gaiement.) Non, non, votre idée n'est pas pratique. Oh! Elle est séduisante, elle n'est pas pratique.

PIERRE

Oh! mon amie, vous allez faire la raisonnable.

MARTHE

Il est temps.

PIERRE

Je sais par cœur vos raisons.

MARTHE

Je ne raisonne pas que pour vous, je raisonne aussi pour moi, pour me convaincre, et il m'en coûte.

PIERRE

Une parole aimable est toujours bonne à prendre. Je vous remercie.

MARTHE

Au fond, vous savez, je suis de votre avis. Ce serait excitant, ce petit congé, ce repos du mariage, cette trêve aux affections quotidiennes du foyer. On mettrait sur la porte : *relâche à l'intérieur*, et, comme vous dites, on irait faire un tour... qui durerait ?

PIERRE

Ce qu'il durerait : je ne peux pas vous le dire à un quart d'heure près.

MARTHE

C'est ce qui s'appelle s'engager à fond, et cela vaut bien que je brise ma vie.

PIERRE

Etre adorée huit jours, le bon Dieu lui-même n'est sûr de ça avec personne.

MARTHE

Et, cher adorateur, comme récompense, qu'exigeriez-vous ?

PIERRE

Rien.

MARTHE

Si peu ?

PIERRE

Une femme adorée ainsi accorde tout sans qu'on l'exige.

MARTHE

Nous y voilà, aux réalités !

PIERRE

Nous y voilà, parce que vous y faites allusion. Vous, les femmes, vous pensez toujours à ça!

MARTHE

Et vous n'y pensez jamais, vous, les hommes!

PIERRE

Pas tout de suite. Il va sans dire que, l'heure venue, je saurais très bien embrasser une femme.

MARTHE

Oui, n'est-ce pas, tout de même ?

PIERRE

Oh! vous aviez l'air de me comprendre, vous ne me comprenez plus. Mais non, mais non, il ne s'agit pas de scandale, de vies brisées, d'histoires malpropres. Je n'imaginais, moi, que quelque chose de rare, de bref, de très doux et d'inoffensif, un feu de paille où nous n'aurions brûlé que des sentiments, et qui n'aurait pas fait plus de mal à nos cœurs que ce rayon de lune n'altère le vitrail qu'il traverse.

MARTHE

Mais, troubadour, charmant troubadour que vous êtes, soyez donc simple une fois dans votre vie. Un congé, ça se passe quelque part. Je suis prête. Partons.

PIERRE

Chère Marthe !

MARTHE

Oui, partons. Je ne tiens plus à mes fragiles raisons et je ne doute plus de votre sincérité. Il n'est pas possible qu'un homme comme vous se fasse un jeu d'étourdir une femme avec des mots, sans savoir où il l'entraîne. Vous le savez. Je vous crois, je vous crois, et c'est moi qui vous dis maintenant : partons, mon ami, partons vite. Ah!

PIERRE

Quand vous voudrez, Marthe.

MARTHE

Tout de suite, oh! tout de suite!... Ne me laissez pas me ressaisir. Partons, comme vous êtes, comme je suis, sans malle, sans toilettes. Fuyons vite, vite. Où allons-nous ?

PIERRE

Où vous voudrez.

MARTHE

Vous n'êtes pas fixé ?

PIERRE

Mais si, mais si, n'importe où, à la mer, à la montagne (vous êtes femme à ne déparer aucun paysage), au bout du monde.

MARTHE

A Marseille.

PIERRE

Au paradis !

MARTHE

Le paradis n'est pas sur l'*Indicateur*. Je vous affirme que nous n'irions pas jusqu'à Nice et que notre voyage au bout du monde s'arrêterait à Marseille, à treize heures de Paris. Oh! je vous accorde

sans peine que votre lyrisme peut supporter ce trajet. Mais là, après une nuit d'hôtel (car nous aurions dormi côte à côte, inévitablement, il aurait bien fallu), là, dans ces rues qui sentent l'huile, le savon et la prose, sous ce soleil commercial, tout fondrait, tout sécherait, mon teint de blonde et votre éclat romanesque.

PIERRE

C'est à ce point que les voyages vous déforment?

MARTHE

Telle est, mon ami, la farce que nous jouerait la seconde ville de France.

PIERRE

La troisième.

MARTHE

Oui, la troisième, si vous voulez! Moins penauds, toutefois, si nous avions eu la précaution de prendre un billet d'aller et retour afin de revenir économiquement par le rapide.

PIERRE

Et malheur à qui nous l'aurait fait manquer! Tout cela est un triomphe facile.

MARTHE

Et la rentrée, hein! Ah! la rentrée. (*Elle désigne les deux portes des deux ménages.*) Est-ce que vous apercevez d'ici leurs figures?

PIERRE

Il y a une bonne distance.

MARTHE

Ils croiraient peut-être simplement rêver, ou peut-être qu'ils prendraient aussi leur congé.

PIERRE

Ils seraient libres.

MARTHE

N'espérez pas qu'ils en profiteraient. Il faudrait les affronter comme des juges. J'ai froid !

PIERRE

Vous avez peur ? Votre mari vous tuerait peut-être !

MARTHE

Me tuerait-il ? Se tuerait-il ! Ou l'aventure lui paraîtrait-elle du plus haut comique ! Je ne sais, mais je devine nettement l'accueil de votre femme. Pauvre Berthe ! je la vois à l'épreuve, avec sa bonté d'ange, sa bonté à tout faire, dont vous abusez un peu, mon ami, dont j'abuse moi-même, car, je l'ai remarqué, depuis que nous vivons ensemble, à la campagne, je ne prends de la vie commune que les plaisirs, et je lui laisse les corvées. Oh! avec elle, vous ne seriez pas en péril de mort. Aucune scène. Ni reproche, ni mépris. Votre honte ne se verrait pas sur son visage. Elle ne dirait rien. Elle éviterait de vous regarder. Elle vous mettrait à table. Elle vous servirait elle-même. Elle vous laisserait seul réparer vos forces; et cette femme de l'Evangile irait pleurer à la cuisine.

PIERRE

Vous êtes gaie. Vous êtes sinistre.

MARTHE

Et une fois rafraîchi, débarbouillé, tout neuf, qui serait embêté et furieux contre lui et contre moi?

PIERRE

Oh! contre vous!

MARTHE

Qui ne me trouverait plus ni élégante, ni spirituelle, ni jolie, et me refuserait un coup de chapeau ?

PIERRE

C'est moi.

MARTHE, *très énervée.*

Vous voyez comme j'ai raison.

PIERRE

Je n'insiste plus.

MARTHE

Il n'y avait pas moyen, hélas! pas moyen.

PIERRE

C'est fâcheux !... Même, si au lieu d'être calme et poli, j'étais entreprenant.

MARTHE

Que voulez-vous dire ? Ah! vous vous dites : " Naïf, j'aurais dû... " Oui, à propos! peut-être que la violence!

PIERRE

Dame !

MARTHE

Oh! non, ne vous repentez pas, laissez en paix la force armée.

PIERRE

Vous savez, on dit toujours ça, pour faire l'homme. En réalité...

MARTHE

Vous seriez aussi gêné que moi. Je vous connais, votre imagination a une envergure d'aigle et un appétit de moineau. Il vous suffit de déplacer un meuble pour croire que vous déménagez, et d'ouvrir la fenêtre pour croire que vous êtes libre. La liberté dehors fait trop de poussière.

PIERRE

Faut-il s'en entendre dire ? Vous devenez bien mauvaise.

MARTHE

Et il vous suffit de baiser la main d'une femme pour croire que vous trompez la vôtre. (*Elle lui tend la main.*) Tenez, mon ami, voilà !

PIERRE

C'est une petite, toute petite, toute mignonne compensation.

MARTHE

Dire que vous vous faites sermonner encore !

PIERRE

Un grand garçon comme moi, je ne le ferai plus.

MARTHE

Vous devriez m'être reconnaissant!

PIERRE

Croyez à ma sincère gratitude.

MARTHE

Ne craignez pas que je vous en veuille, au moins.

PIERRE

Ah! je savais bien que vous étiez bonne!

MARTHE

Vous m'avez dit des mots qui ne blessent pas une femme mortellement.

PIERRE

Je ne retire rien.

MARTHE

Vous m'avez gâtée.

PIERRE

J'ai improvisé de mon mieux.

MARTHE

Vous m'avez traitée comme une déesse. Vous m'avez émue.

PIERRE

Pas trop.

MARTHE

Vous m'avez presque troublée et si mon amitié...

PIERRE

Ah! vous mêlez les genres.

MARTHE

Vous ne voulez pas de mon amitié ?

PIERRE

Non, pas ce soir.

MARTHE

D'une amitié cordiale !

PIERRE

Oh! cordiale : une amitié de jour de l'an! Non, sans cérémonies. Demain ; à demain les affaires sympathiques!

MARTHE

Adieu. Rentrons dans nos cages dorées. Vous là, près de Berthe, moi ici...

PIERRE

Près d'Alfred ?

MARTHE

Près d'Alfred.

PIERRE

Et je ne suis pas jaloux... Tout de même, dites, ce vilain Alfred qui dort comme un égoïste, qui ronfle...

MARTHE

Oh! à peine, il ronronne.

PIERRE

Accordez-moi la faveur délicate de le laisser tranquille, ce soir. Ne le réveillez pas.

MARTHE

C'est promis.

PIERRE

Merci.

MARTHE

En échange?...

PIERRE

Oh! je le jure...

MARTHE

Votre femme ne doit pas dormir. Je suis certaine qu'elle veille toujours, près de la lampe, sa fillette calmée. Elle vous attend. Approchez-vous d'elle, sans bruit, et, de tout votre cœur, embrassez-la bien.

RIDEAU.

Monsieur Vernet

A Marinette

PERSONNAGES

Théâtre Antoine
6 Mai 1903

MONSIEUR VERNET	MM. ANTOINE
HENRI GERARD	SIGNORET
CRUZ, pêcheur	DEGEORGE
MADAME VERNET	Mmes CHEIREL
PAULINE, vieille fille, sœur de Madame Vernet	ELLEN ANDRÉE
MARGUERITE, nièce de Madame Vernet et de Pauline	MIÉRIS
MADAME CRUZ	LUCE COLAS
HONORINE, servante des Vernet	BARNY

Le premier acte se passe à Paris, le second au bord de la mer.

ACTE PREMIER

A Paris. Neuf heures du soir. Un petit salon qui prouve que, si M. Vernet est riche, madame Vernet a du goût. Baie à droite, porte au fond; à gauche, drapé sur un chevalet, le portrait de madame Vernet. M. Vernet se promène. Madame Vernet range un dernier tiroir.

SCENE PREMIERE

MONSIEUR VERNET, MADAME VERNET

MONSIEUR VERNET

As-tu donné des ordres à Honorine ?

MADAME VERNET

Oui. Tu es sûr que M. Henri viendra ?

MONSIEUR VERNET

Il me l'a promis, à la salle. Je lui ai dit que nous allions quitter Paris deux mois. Il veut nous serrer la main avant notre départ.

MADAME VERNET

Il veut, — parce que tu l'as invité.

MONSIEUR VERNET

Oui, tantôt je l'invite, tantôt il me dit : " Monsieur Vernet, puis-je vous faire une visite ce soir ? " et je réponds : " Vous nous ferez plaisir à madame Vernet et à moi. " Ça se passe naturellement. Nous devenons des amis.

MADAME VERNET

Déjà !

MONSIEUR VERNET

Je me lie rapidement avec ceux qui me plaisent, et je me délie, avec la même rapidité, aussitôt qu'on me déplaît. Je déteste les bonjours et les bonsoirs qui n'en finissent plus. Ça ne m'a pas empêché de faire fortune dans la soierie.

MADAME VERNET

Comment M. Henri, qui est pauvre, peut-il fréquenter une salle d'armes ?

MONSIEUR VERNET

La nôtre n'est pas chère. — Elle l'est pour moi, parce que je lui fais quelques cadeaux. J'offre une tenture, une panoplie, un bronze. J'ai poussé Martinet à fonder cette salle. C'est le moins que je le soutienne.

MADAME VERNET

Tu as raison.

MONSIEUR VERNET

Elle va très bien, notre petite salle. Nous songeons même à l'organiser comme un cercle et à choisir un président parmi nous. M. Henri m'aide à attirer des élèves. Il a de jeunes relations. Il représente. On s'amuse et ça me fait du bien. De six à sept, quand je quitte le magasin, où je n'avale que

de la poussière, un bon assaut, suivi d'une bonne douche, me remet. Tu ne trouves pas que je me porte mieux ?

MADAME VERNET

Si.

MONSIEUR VERNET

Je fonds.

MADAME VERNET

Tu ne grossis plus. Mais tu bois trop. C'est effrayant ce que tu as bu à dîner !

MONSIEUR VERNET

J'avais tiré avec Henri.

MADAME VERNET

Tu l'appelles Henri tout court ?

MONSIEUR VERNET

Quelquefois, quand il a reçu la pile, comme ce soir ; ça t'offusque ?

MADAME VERNET

Moi, non, mais lui ?

MONSIEUR VERNET

Il est charmant.

MADAME VERNET

Et il te charme de plus en plus.

MONSIEUR VERNET

Par sa jeunesse, sa gaieté...

MADAME VERNET

Tiens !

MONSIEUR VERNET

Pas toi ?

MADAME VERNET

Je veux dire que ce qui me frappe en lui, ce sont ses tristesses. Brusquement, au milieu d'une phrase, il devient triste ! triste ! Ça impressionne.

MONSIEUR VERNET

Ah !... moi je le trouve gai. Il en a pour nos deux goûts.

MADAME VERNET

Je ne le crois pas heureux.

MONSIEUR VERNET

Les soucis de son âge.

MADAME VERNET

Comment vit-il ?

MONSIEUR VERNET

Comme un jeune homme qui a une belle instruction et pas encore de métier. J'imagine qu'il reçoit un peu d'argent de sa famille. Il donne quelques leçons. Il travaille pour lui.

MADAME VERNET

A quoi ?

MONSIEUR VERNET

Je ne sais pas au juste.

MADAME VERNET

Il poursuit ses études ?

MONSIEUR VERNET

Probablement.

MADAME VERNET

De hautes études ?

MONSIEUR VERNET

Oh! sans doute.

MADAME VERNET

Il ne t'en parle jamais ?

MONSIEUR VERNET

Non, et je ne l'interroge pas. Il m'en parlera lorsqu'il voudra. Ça le regarde. Pourvu qu'il soit fort aux armes!

MADAME VERNET

Moi, je le soupçonne d'être artiste.

MONSIEUR VERNET

Artiste ! dans quel art ?

MADAME VERNET

Je l'ignore; artiste, le mot dit la chose. En tous cas, il est assez maigre pour être artiste.

MONSIEUR VERNET

Ça n'a aucun rapport. Si tu m'avais vu, à son âge ! C'est le développement qui s'achève.

MADAME VERNET

Ou la misère qui commence. Crois-tu qu'il dîne tous les jours ?

MONSIEUR VERNET

Je l'espère. Pas aussi bien que nous, peut-être.

MADAME VERNET

Sauf quand il dîne à la maison.

MONSIEUR VERNET

Ça lui est arrivé une fois depuis que nous le connaissons.

MADAME VERNET

Encore il a mal dîné; tu ne m'avais pas prévenue.

MONSIEUR VERNET

Non. Sous prétexte que les gens sont modestes, on ne fait pas de cérémonies avec eux. On leur offre la soupe et le bœuf, à la fortune du pot.

MADAME VERNET

Ce devrait être le contraire.

MONSIEUR VERNET

Je l'inviterai mieux et plus souvent l'hiver prochain.

MADAME VERNET

Si tu veux. Mais prends garde!

MONSIEUR VERNET

A quoi ?

MADAME VERNET

A ta bonté.

MONSIEUR VERNET

Je suis bon...

MADAME VERNET

Tu n'es pas bête.

MONSIEUR VERNET

Et surtout, je ne suis pas de ceux qu'on embête; — j'arrête à temps.

MADAME VERNET, *avec un regard à son portrait.*

Tout de même, rappelle-toi.

MONSIEUR VERNET

Est-ce que M. Henri a l'air d'un chevalier d'industrie ?

MADAME VERNET

Oh ! le pauvre garçon !

MONSIEUR VERNET

Pauvre en effet; d'ailleurs d'une tenue toujours irréprochable, n'est-ce pas ?

MADAME VERNET

Presque élégante. Mais as-tu remarqué un détail, ses bottines ? Il marche beaucoup avec.

MONSIEUR VERNET

Ça fait de la peine. Je voudrais lui être utile.

MADAME VERNET

Oh! si tu peux.

MONSIEUR VERNET

Comment ? Il paraît susceptible.

MADAME VERNET

Fier même.

MONSIEUR VERNET

Je n'ose pas lui proposer un emploi dans mes bureaux. Il ne me demande point d'argent. Je lui en donnerais. Je l'aime, moi, ce garçon. Je l'ai

adopté, cordialement parlant. Je lui offrirais ma fille...

MADAME VERNET

Tu vas vite.

MONSIEUR VERNET

Nous n'en avons pas. Mais si j'en avais une !... J'ai été plus gueux que lui, et nous voilà riches, au point que nous n'arrivons pas à dépenser nos rentes. Je dirais à Henri : Prenez ma fille et sa dot.

MADAME VERNET

S'ils s'aimaient d'abord.

MONSIEUR VERNET

Bien entendu, l'affection avant tout.

MADAME VERNET

Et tu dirais cela à un jeune homme sans position ?

MONSIEUR VERNET

Un beau mariage est une position. Oh! Julie, aurais-tu fini par prendre, à force de vivre avec un bourgeois, comme moi, mes idées bourgeoises ?

MADAME VERNET

Mais, Victor, j'y aurais gagné. Tes idées, tu le prouves ce soir, sont de bonnes et belles idées généreuses; je t'en félicite.

MONSIEUR VERNET. *Il embrasse madame Vernet.*

Tu sais bien que c'est toi qui me les as données. (*On sonne.*) Le voilà!

MADAME VERNET

Ce doit être plutôt ma sœur avec notre nièce.

MONSIEUR VERNET

Non, non. C'est un coup de timbre d'homme d'épée, ça ! Et Honorine ne va pas ouvrir ! (*Il appelle, par la baie du salon, dans la galerie.*) Honorine!

SCENE II

LES MEMES, HONORINE

Scène très rapide.

MONSIEUR VERNET

Vous n'entendez pas ?

HONORINE

Si, monsieur. J'y allais.

MADAME VERNET

Vous avez tout préparé ?

HONORINE

Oui, madame, le thé.

MADAME VERNET

Et le chocolat ?

MONSIEUR VERNET

Elle l'a oublié !

MADAME VERNET

Il faut du thé et du chocolat.

MONSIEUR VERNET

Naturellement.

MADAME VERNET

Pour qu'il ait le choix ?

MONSIEUR VERNET

Pour qu'il prenne des deux, si ça lui plaît.

MADAME VERNET

Faites vite. Et comme gâteaux ?

HONORINE

J'ai des petits fours.

MADAME VERNET

Et la tarte ? Je vous avais dit une tarte.

MONSIEUR VERNET

Tant pis! Elle redescendra.

MADAME VERNET

Pourvu que ce ne soit pas fermé.

HONORINE

J'ai la tarte aussi, madame.

MONSIEUR VERNET

Mais si vous avez la tarte, allez ouvrir !

MADAME VERNET

Aux cerises, la tarte ?

HONORINE

Aux prunes.

MONSIEUR VERNET

On vous avait dit : aux cerises !

MADAME VERNET

Non, j'ai oublié de le dire. Je sais seulement qu'il préfère les cerises. Enfin!

On sonne une deuxième fois.

MONSIEUR VERNET

Mais dépêchez-vous donc, bon Dieu!

MADAME VERNET

Victor, ne jure pas!

Honorine s'éloigne en se signant.

SCENE III

MONSIEUR VERNET, MADAME VERNET

MONSIEUR VERNET

C'est une brave femme, mais quelle tortue!

MADAME VERNET

Elle m'a vue naître.

MONSIEUR VERNET

Elle me fera mourir.

MADAME VERNET

Calme-toi, Victor !

Brève agitation de deux personnes tout émues de recevoir quelqu'un.

SCENE IV

Les Memes, HENRI GERARD

HENRI. *Il a un petit paquet à la main.*

Bonsoir, madame, votre santé est bonne ?

MADAME VERNET, *que la formule a surprise.*

Très bien, monsieur... très bonne. Je vous remercie.

HENRI

Et la vôtre, monsieur Vernet ?

MONSIEUR VERNET

Je vais comme un homme que vous avez fort malmené.

HENRI

Vous savez, madame, qu'il devient terrible. On ne le touchait plus, ce soir.

MONSIEUR VERNET

Nous avons fait jeu égal. Si j'ai eu un avantage, il était minime.

HENRI

Vous avez pris la belle.

MONSIEUR VERNET

Oui, et par un beau coup.

HENRI

Superbe!

MONSIEUR VERNET

Un liement sur votre bras tendu : ma pointe a filé dessous, comme une balle. Je vous crevais.

MADAME VERNET

Quelle horreur !

MONSIEUR VERNET

Elle déteste ça.

HENRI

Vous ne vous intéressez pas à l'escrime, madame ?

MADAME VERNET

C'est si brutal !

HENRI

Oh! madame! C'est plus un jeu d'adresse que de force, c'est presque un jeu d'esprit. C'est une science, je vous assure, c'est même un art, puisqu'il m'a valu de connaître Mme et M. Vernet.

Madame Vernet s'incline.

MONSIEUR VERNET

Toujours des choses fines!

HENRI

Je ne pouvais, monsieur Vernet, vous rencontrer que dans une salle d'armes.

MONSIEUR VERNET

Un homme simple comme moi !

HENRI

Vous vous méprenez : un homme de votre situation, fortuné comme vous! C'est moi qui suis sans importance et je dis que, seule, l'escrime pouvait mettre face à face, une première fois, puis à peu près quotidiennement, deux hommes si différents venus de points si opposés.

MONSIEUR VERNET

Très exact !

HENRI

Et à peine croisent-ils le fer, qu'ils cessent d'être étrangers l'un à l'autre. Regardez-les, madame : ils ont l'air de jouer, ils se battent pour rire, mais ils s'observent...

MONSIEUR VERNET

Encore une !... continuez.

HENRI

Ils se livrent, mais ils se jugent; ils s'acharnent, mais ils s'estiment.

MONSIEUR VERNET

Encore une !

HENRI

Une quoi, monsieur Vernet ?

MONSIEUR VERNET

Une chose fine.

HENRI, *encouragé*.

Ah !... Et cette coutume de se serrer la main, après chaque assaut, elle semble d'abord banale, mais toutes ces poignées de main font leur œuvre, et mieux que les longues années d'une vie commune, elles façonnent promptement une camaraderie, une amitié.

MONSIEUR VERNET

Voilà, Julie, ce que c'est que l'escrime.

MADAME VERNET

Vous me réconcilieriez avec elle, monsieur.

MONSIEUR VERNET

A-t-il tourné ça ? On croirait qu'il prépare ce qu'il dit avant de venir.

HENRI

Je vous jure que c'est naturel.

MONSIEUR VERNET

Je le sais bien, je plaisante.

HENRI

Bon !... Et moi, pour vous punir, monsieur Vernet, je vous annonce une grande nouvelle ! Aujourd'hui, après votre départ, les élèves de la salle se sont réunis dans un petit coin, et, à l'unanimité, vous ont élu leur président.

MONSIEUR VERNET, *troublé, se lève*.

Moi !

HENRI *salue*.

Monsieur le Président !...

MONSIEUR VERNET

Président de la salle! Comme vous êtes gentils, tous! Je suis flatté, je suis...

MADAME VERNET *prend la main de M. Vernet.*

Qu'est-ce que tu auras à faire ?

HENRI

Rien, madame. Ce n'est qu'un honneur, comme toutes ces présidences-là, ni rétribué, ni dangereux.

MONSIEUR VERNET

Que pourrais-je bien leur offrir, à ces messieurs ?

HENRI

Vous les remercierez demain, par quelques mots.

MONSIEUR VERNET

J'espère m'acquitter avec un peu plus de frais. Quel ennui que nous partions demain !

HENRI

Demain ?

MADAME VERNET

Les malles sont prêtes.

HENRI

Ne vous désolez pas, je vous excuserai jusqu'à votre retour.

MONSIEUR VERNET

J'aurais voulu moi-même... Ça me gâte mon plaisir. Ah! je suis contrarié... Voulez-vous me permettre de vous débarrasser de votre petit paquet ? — Je ne suis pas indiscret ?

HENRI

C'était pour vous et pour madame Vernet. Je vous prie d'accepter ce rien, en souvenir des bonnes heures, trop brèves et trop rares, passées avec vous.

MONSIEUR VERNET

Qu'est-ce que ça peut être ? Je regarde ?

HENRI

Faites.

MONSIEUR VERNET *déficelle le paquet.*

Pour une année ?

HENRI

Pour une année ?

MONSIEUR VERNET

Ma présidence ?

HENRI

Non, non, à vie, à vie! à moins que vous ne vous conduisiez mal.

MONSIEUR VERNET

Je saurai me tenir. (*A madame Vernet.*) Des ciseaux, Julie! (*Henri prête son canif.*) Un livre ! Henri Gérard ! c'est votre nom, un livre de vous ? Titre : *Des Rimes.* (*Ne comprenant pas.*) Des Rimes ?

MADAME VERNET

Des vers.

MONSIEUR VERNET

Ah!... Vous êtes poëte?

MADAME VERNET

Je m'en doutais.

MONSIEUR VERNET

Moi pas. Et il a écrit quelque chose en haut du livre.

MADAME VERNET

Une dédicace.

MONSIEUR VERNET. *Il lit.*

" A madame Vernet, hommage respectueux. "

MADAME VERNET

Merci, monsieur.

HENRI

J'aurais pu trouver mieux, madame, mais je ne me suis pas permis de chercher.

MONSIEUR VERNET

Pourquoi ?

HENRI

Par discrétion.

MONSIEUR VERNET *rend le canif.*

Ah! oui... " Et à Monsieur Vernet, mon meilleur ennemi à l'épée. " Comme c'est spirituel !

M. Vernet serre la main d'Henri.

HENRI

De quel côté allez-vous ?

MONSIEUR VERNET. *Il se rassied.*

Je savais que vous n'étiez pas tout le monde, je vous soupçonnais même d'être artiste, et je le disais, il n'y a qu'un instant, à Julie, mais j'ignorais que vous fussiez poëte.

HENRI

Je me cache, c'est si mal vu.

MONSIEUR VERNET, *à madame Vernet.*

Et modeste! le titre t'a frappée, toi? *Des Rimes.*

MADAME VERNET

C'est neuf.

HENRI

Plutôt bizarre.

MONSIEUR VERNET

Original ! et moi j'aime tout ce qui est original. C'est la première fois qu'un auteur m'offre lui-même son livre. J'espère bien que ce ne sera pas la dernière.

HENRI

Je le crains.

MADAME VERNET

Nous le lirons au bord de la mer.

MONSIEUR VERNET

Nous le dégusterons dans un cadre approprié.

HENRI

C'est à la mer que vous allez ?

MADAME VERNET

Oui, chaque année.

HENRI

Ah! la mer !

MADAME VERNET

C'est si grandiose !

MONSIEUR VERNET

Je veux le commencer ce soir, dans mon lit.

MADAME VERNET

Oh! Victor, pas avant moi.

MONSIEUR VERNET

Si, si, pour en avoir une idée.

MADAME VERNET

Alors, tu me le prêteras, et je le lirai tout haut.

MONSIEUR VERNET. *Il jette* Des Rimes *à madame Vernet.*

Tiens, je te le donne. (*A Henri.*) Je lui cède toujours. C'est votre dernier?

HENRI

Et mon premier.

MONSIEUR VERNET

La presse en a parlé ?

HENRI

Pas encore.

MONSIEUR VERNET

C'est donc une primeur ?

HENRI

Toute fraîche, elle vient de paraître.

MONSIEUR VERNET

Ce doit être exquis. Mais je vous préviens que nous sommes des profanes.

HENRI

Ce sont les meilleurs juges.

MONSIEUR VERNET

Moi, du moins, car ma femme...

MADAME VERNET, *feuilletant la brochure.*

Je ne m'y connais pas non plus, mais je goûte vivement la poésie quelle qu'elle soit... et la vôtre a l'air d'être...

HENRI

Vous lisez un peu, madame ?

MADAME VERNET

Un peu, oui, monsieur.

MONSIEUR VERNET

Beaucoup. — Moi, je n'achète jamais de livres.

HENRI

Par principe ?

MONSIEUR VERNET

Non.

HENRI

Par économie ?

MONSIEUR VERNET

Non, par habitude. Mais Julie est abonnée à un cabinet de lecture.

MADAME VERNET

Il reçoit toutes les nouveautés.

MONSIEUR VERNET

Vous savez que c'est une artiste aussi dans son genre.

MADAME VERNET

Jolie artiste!

MONSIEUR VERNET

Elle comprend tous les arts, sauf l'escrime... Oh! l'escrime !

HENRI

Ce n'est pas une lacune.

MONSIEUR VERNET, *à madame Vernet.*

En échange, tu dessines comme un architecte.

MADAME VERNET

Ne le croyez pas, monsieur Henri !

MONSIEUR VERNET

Et musicienne! des doigts d'une vitesse!

MADAME VERNET

Je pianote à peine, mais la belle musique m'émeut comme la belle poésie.

MONSIEUR VERNET

Au fait, si vous nous lisiez un morceau de la vôtre.

HENRI

J'ai horreur de lire mes vers.

MADAME VERNET

Pour nous faire plaisir.

HENRI

Sans façons, madame; je ne lis pas mal les vers des autres, mais les miens...

MONSIEUR VERNET

Non!

HENRI

Je vous assure que je ne me ferais pas prier.

MONSIEUR VERNET

Soit, parce qu'il est tard et que vous ne pourriez pas tout dire, — (*Menaçant.*) — mais à notre retour...

HENRI

Vous serez obligés de m'arrêter.

MONSIEUR VERNET

Soyez tranquille... poëte! Je suis l'ami, nous sommes les amis d'un poëte! nous nous mettons bien.

HENRI

Vers quel point de la mer vous dirigez-vous?

MADAME VERNET

Nous allons à Fleuriport, sur la Manche.

HENRI

Vous y resterez longtemps ?

MADAME VERNET

Deux mois.

HENRI

Que vous êtes heureux de quitter Paris !

MONSIEUR VERNET

Surtout par ces chaleurs.

HENRI

Ah! si je pouvais faire comme vous!

MONSIEUR VERNET

Vous n'avez pas de congé ?

HENRI

J'en ai d'un bout de l'année à l'autre. Je suis libre par profession. Ma carrière est on ne peut plus libérale.

MONSIEUR VERNET

Eh bien! — Ça me fait quelque chose d'être président de notre salle d'armes. — Eh bien ?...

HENRI

En fait, je ne suis pas libre. Il faut que je reste pour me tenir au courant. C'est un livre qui paraît, une première, une inauguration, un vernissage, etc., etc... que sais-je ?

MADAME VERNET

Je croyais qu'après le grand prix...

HENRI

On est moins bousculé, moins distrait de ses travaux, madame, mais c'est égal... quelle vie!

MADAME VERNET

La vie parisienne !

MONSIEUR VERNET

La vie échevelée!

HENRI, *mélancolique.*

D'ailleurs, où irais-je ?

MONSIEUR VERNET

Venez à Fleuriport, on se retrouvera.

MADAME VERNET

C'est bien modeste pour M. Henri habitué aux plages mondaines, notre petit trou.

HENRI

Oh! madame, vous me faites injure.

MONSIEUR VERNET

Et la mer n'est nulle part un petit trou. Ecoutez, Henri,... monsieur Henri.

HENRI

Je vous en prie.

MONSIEUR VERNET

Ecoutez, mon cher Henri, — oui, assez de *monsieur* entre nous, — vous n'allez pas me faire croire que vos travaux, et j'ignore ce que vous entendez par là...

MADAME VERNET

Ses travaux de poête, mon ami.

MONSIEUR VERNET

D'accord, — vous retiennent à Paris, quand il n'y a plus personne, comme un forçat à son boulet.

HENRI

Pas à ce point.

MONSIEUR VERNET

Vous êtes votre maître ?

HENRI

Mon maître absolu.

MONSIEUR VERNET

Venez avec nous.

HENRI

A Fleuriport ?

MONSIEUR VERNET

Non seulement à Fleuriport, mais chez nous, dans notre villa. Nous avons de la place.

HENRI

Oh! monsieur Vernet, vous êtes amusant.

MONSIEUR VERNET

Nous vous l'offrons de bon cœur, n'est-ce pas, Julie ?

MADAME VERNET, *polie*.

Certainement.

HENRI

Et je vous remercie d'un cœur qui ne le cède en rien au vôtre, mais...

MONSIEUR VERNET

Mais quoi ?

HENRI

Si par hasard, monsieur Vernet, je peux m'échapper un moment de Paris, comme je n'ai pas d'endroit préféré, je profiterai de votre séjour à Fleuriport, j'irai vous voir là-bas, mais je descendrai à l'hôtel.

MONSIEUR VERNET

Il n'y en a pas.

HENRI.

A l'auberge.

MONSIEUR VERNET

Ce serait un peu fort. (*A madame Vernet.*) Le vois-tu, à l'auberge du *Mérinos* dans l'ordure, et nous, dans notre confortable *Juliette*, — oui, du nom de ma femme, — car elle n'est pas mal *La Juliette*,

avec son air de vieille masure. Pour qui me prenez-vous ? Voyons. Vous avez des scrupules.

Sur un signe de M. Vernet, Mme Vernet va faire un petit tour.

SCENE V

MONSIEUR VERNET, HENRI

MONSIEUR VERNET

Ils vous honorent, mais j'ai un moyen de les lever. Vous m'avez dit que vous donniez des leçons, des leçons de quoi ?

HENRI

De n'importe quoi, de tout.

MONSIEUR VERNET

Eh bien! ma petite nièce qui passe ses vacances avec nous, là-bas, veut suivre un cours de diction, — il paraît que c'est la mode. — Vous êtes poëte ! poëte et professeur de diction, ça doit aller ensemble.

HENRI

C'est inséparable.

MONSIEUR VERNET

Vous donnerez quelques conseils à Marguerite, et tout s'arrangera, le voyage, le séjour, le reste; ne vous inquiétez de rien.

HENRI

Vous me tenteriez, monsieur Vernet, mais...

MONSIEUR VERNET

Qu'est-ce que vous avez encore à répondre ?

HENRI

Mille choses.

MONSIEUR VERNET

Lesquelles ? Aucune. J'ai été jeune comme vous,

pauvre comme vous, car vous l'êtes, hein ? avec toute votre poésie ?

HENRI

Je ne l'avouerais pas à un autre; ça ne rapporte guère.

MONSIEUR VERNET

De quoi payer le tabac ?

HENRI

Et encore parce que je ne fume jamais.

MONSIEUR VERNET

Et votre famille vous a coupé les vivres ?

HENRI

Bah! pour quelques paniers de provisions!

MONSIEUR VERNET, *attendri.*

J'en étais sûr. Elle vous laisserait crever de faim. Toutes les mêmes, ces familles d'artistes!... Mon pauvre vieux, va! Ça me rajeunit de vingt ans! Ça me rappelle ma misère, et j'étais alors réservé, moi aussi, comme vous, peut-être davantage... du moins autant, parce que, timide, je ne savais pas m'exprimer. Eh bien! Je vous donne ma parole, que si, en ce temps-là, quelque brave homme de Vernet, ça se trouve, m'avait offert, du même cœur, la petite partie de plaisir que je vous offre, j'aurais accepté sans hésitation. Et vous savez, sur l'article délicatesse, je ne plaisante jamais. Je vous jure que ça ne vaut pas la peine de me dire merci. Est-ce que je vous paye votre imprimé, moi, votre livre de poésie ? Nous sommes quittes! Plus un mot!

HENRI

Mais c'est un enlèvement.

MONSIEUR VERNET

Je vous enlève. (*Il appelle sa femme.*) Julie! nous l'enlevons, il accepte.

SCENE VI

MONSIEUR VERNET, HENRI, MADAME VERNET

MADAME VERNET

Ah!... Tant mieux! J'allais me joindre à Victor.

HENRI

Alors, madame, je n'ai plus la force de résister. J'accepte avec gratitude. Mais, n'est-ce pas, chers amis, une mansarde, une lucarne, un lit de fer, une table de bois blanc, une chaise de paille...

MADAME VERNET

Quel mobilier!

MONSIEUR VERNET

Tu, tu, tu! La mansarde et la lucarne, c'est pour notre vieille servante Honorine. Vous aurez la plus belle chambre après la nôtre.

MADAME VERNET

La chambre verte.

HENRI

Merci, madame.

MONSIEUR VERNET

Avec deux grandes fenêtres qui donnent toutes les deux sur la mer.

MADAME VERNET

Une seule, mon ami.

MONSIEUR VERNET

Mais l'autre donne sur la campagne. Ça repose de la mer.

HENRI

C'est le rêve. Merci, monsieur Vernet.

MONSIEUR VERNET

Ne me remerciez donc pas comme ça! Quel remercieur vous faites! Vous êtes prêt?

HENRI

Toujours.

MONSIEUR VERNET

Nous partons demain.

HENRI

Ce soir, si vous voulez.

MONSIEUR VERNET

A la bonne heure ! — Mais il faut attendre à demain. Nous partirons avec ma nièce Marguerite et Pauline.

MADAME VERNET

Ma sœur aînée.

MONSIEUR VERNET

Elle dirige une pension de jeunes filles, où Marguerite termine ses études. (*A madame Vernet.*) Est-ce qu'elles ne viennent pas, ce soir ?

MADAME VERNET

Si! Elles devraient être là.

MONSIEUR VERNET

Je vous avertis que ma belle-sœur est insupportable. Je la supporte, parce que j'ai l'esprit, — je n'ai même que celui-là, — l'esprit de famille.

MADAME VERNET

Elle nous aime beaucoup au fond.

MONSIEUR VERNET

A la surface, elle ne peut pas nous sentir.

MADAME VERNET

Elle est...

MONSIEUR VERNET

Assommante.

MADAME VERNET

Pas heureuse.

MONSIEUR VERNET

Elle a même eu un petit roman dans sa vie. Tenez, vous qui faites des livres.

MADAME VERNET

Victor !

MONSIEUR VERNET

Je le lui dirai tôt ou tard, autant le lui dire tout de suite. Mademoiselle Pauline a aimé un monsieur qui n'a pas répondu à son amour, et elle s'est donné un tas de petits coups de couteau.

HENRI

Oh! pauvre femme ! Elle est morte ?

MONSIEUR VERNET

Elle va venir tout à l'heure.

HENRI

Oh! pardon!

MONSIEUR VERNET

Ça ne fait rien. Elle s'était donné ses coups de canif du côté du cœur, mais trop bas. Elle s'est tailladé la cuisse. Hein! cette histoire-là en vers!

MADAME VERNET

Comme tu es dur pour Pauline !... Je vous assure, monsieur Henri Gérard, qu'elle a souffert.

HENRI

Je ne suis pas de ceux, madame, qui raillent un désespoir de femme.

MONSIEUR VERNET

C'est une vieille fille, aigre, maligne...

MADAME VERNET

Chut!

MONSIEUR VERNET

C'est une vipère.

MADAME VERNET

Tais-toi, Victor.

MONSIEUR VERNET

Une vipère à lunettes! Je le lui dirai, quand elle voudra.

MADAME VERNET

Mais tais-toi donc... j'entends...

MONSIEUR VERNET

Nous le lui dirons tous deux Henri, là-bas, le soir, au bord de la mer!

SCENE VII

MADAME VERNET, MONSIEUR VERNET, PAULINE, MARGUERITE, HENRI

Entrée de Pauline et de Marguerite. Les dames s'embrassent. Henri se tient à l'écart.

PAULINE

Tu as une visite ?

MADAME VERNET

Oui, un jeune homme très distingué; venez que je vous présente. (*A Henri.*) Ma sœur et ma nièce. (*A Marguerite et Pauline.*) M. Henri Gérard.

MONSIEUR VERNET

Un poëte.

PAULINE

Un poëte ?

MADAME VERNET

Oui, monsieur Henri Gérard est un poëte.

MONSIEUR VERNET

Et un vrai.

PAULINE

Ah!

MONSIEUR VERNET. *Il montre le livre à Pauline.*

La preuve.

PAULINE

La couverture attire l'œil : *Des Limes.*

MADAME VERNET

Des Rimes, des Rimes.

HENRI

C'est un *R*, mademoiselle.

PAULINE

J'ai la vue si basse, monsieur.

MONSIEUR VERNET

Elle l'a fait exprès. *Des limes !* Elle voudrait les mordre !

MADAME VERNET

Tes préparatifs sont terminés ?

PAULINE

Oui, je ne me surcharge pas.

MONSIEUR VERNET

Qui vous le défend ?

PAULINE

La simplicité de ma garde-robe.

MONSIEUR VERNET

Vous trouvez peut-être que Julie emporte trop ?

MADAME VERNET

Victor, c'est toi qui commences...

HENRI

Monsieur Vernet, je suis témoin.

MONSIEUR VERNET

Elle se rattrapera. — A propos, Henri, vous avez beaucoup de bagages ?

HENRI

Une valise.

MONSIEUR VERNET

Ce que vous voudrez, n'ayez pas encore des... scrupules.

HENRI

C'est une grosse valise.

MADAME VERNET

Monsieur Henri veut bien nous faire le plaisir de venir avec nous.

PAULINE

Ah! ah!

MONSIEUR VERNET

Le plaisir et l'honneur. Ça vous surprend qu'un poête...

PAULINE

Du tout. (*A Henri.*) Je sais, monsieur, que ma sœur et mon beau-frère aiment les artistes.

MONSIEUR VERNET

Nous ne pouvons pas nous en passer.

PAULINE

Vous n'êtes pas le premier qu'on me présente. J'ai déjà eu le plaisir, — le plaisir et l'honneur, — de dîner ici avec le peintre qui a fait ce portrait.

Tous regardent le portrait.

MONSIEUR VERNET

Le peintre Morneau. Vous le connaissez ?

HENRI

Non.

MONSIEUR VERNET

Comment le trouvez-vous?

HENRI, *léger.*

Très bien.

MADAME VERNET, *gaie.*

Vous dites ça sans enthousiasme.

HENRI

Je le dis comme je le pense.

MONSIEUR VERNET

Mais c'est ma femme.

HENRI

Madame Vernet ?

MADAME VERNET

Il ne me ressemble pas ?

HENRI

Si, si, madame, quoique la bouche...

MONSIEUR VERNET

Ratée ?

HENRI

Plutôt. Et ce n'est pas votre front si net, presque carré, oui, un peu têtu. On ne vous fait pas penser ce qu'on veut.

MONSIEUR VERNET

Eh ! eh ! Julie, quel physionomiste !

PAULINE

Vous n'avez rien à dire des yeux ?

HENRI

Oh! les yeux, mademoiselle, c'est ce que les peintres réussissent le moins.

MADAME VERNET

Que va-t-il en rester ?

MONSIEUR VERNET

Oui, je finirai par le mettre au grenier.

HENRI

Excusez-moi, madame, une femme comme vous est rare, même en peinture.

MONSIEUR VERNET

Attrape, Julie... Moi qui me promettais de faire faire mon portrait l'année prochaine.

HENRI

Par le même peintre ?

MONSIEUR VERNET

Ou par un autre.

PAULINE

Il ne manque pas d'autres peintres, moins chers.

MONSIEUR VERNET

Dirait-on pas que j'ai payé monsieur Morneau avec votre argent ?

PAULINE

Vous l'avez très bien payé... et lui aussi.

Honorine apporte le thé.

HENRI

Vous le voyez encore ?

MADAME VERNET. *Gênée, elle se lève pour verser le thé.*

Oh! non. C'était une simple relation de vernissage.

MONSIEUR VERNET, *bas.*

Il s'est conduit comme...

PAULINE, *haut.*

Comme un artiste !

HENRI

Mademoiselle Pauline déteste les artistes ?

PAULINE

Un peintre n'est pas un poëte, monsieur.

MONSIEUR VERNET

Et réciproquement. (*A Henri.*) Elle n'a que du miel pour vous. Prenez, mon ami, prenez, c'est une faveur.

HENRI

Je goûte.

MONSIEUR VERNET

Et toi, Marguerite, tu n'ouvres pas la bouche! tu es contente de passer deux mois avec un poëte?

HENRI

Aucun effet.

MARGUERITE

Monsieur est un poëte ?

MADAME VERNET

Tu n'as pas entendu ?

HENRI

Soyez franche, mademoiselle, vous vous imaginiez que c'était autre chose.

MARGUERITE, *rieuse*

Oui.

HENRI

Un beau jeune homme pâle.

MARGUERITE

Oui. Avec des moustaches.

HENRI

Ah! vous confondez, les moustaches, c'est pour les militaires. Avec de longs cheveux ?

MARGUERITE

Oui.

HENRI

Noirs.

MARGUERITE

Oui, ou blancs, comme de la neige.

HENRI

Quand le poëte est vieux; ça me viendra. Ça vient même aux poëtes qui ont, comme moi, les cheveux courts.

PAULINE

C'est une nouvelle école ?

HENRI

C'est simplement une nouvelle coupe de cheveux. Et, n'est-ce pas, mademoiselle Marguerite, le poëte de vos rêves étalait une cravate comme une salade de laitue?

MARGUERITE

C'est ça.

HENRI

Et il ne portait point de gilet sous sa redingote râpée et boutonnée jusque-là, pour cacher la chemise. Hélas! j'en porte un, avec une chaîne et une montre, une montre de famille, et je regarde prosaïquement l'heure, et j'ai l'air à peu près correct. Je comprends votre déception, mademoiselle.

MARGUERITE

Je m'y ferai.

MADAME VERNET

Marguerite, tu importunes M. Henri.

MARGUERITE

Mais je ne lui demande rien, moi !

MONSIEUR VERNET

Tu as reçu une éducation, ma fille.

PAULINE

Celle que je lui ai donnée, mon beau-frère.

MONSIEUR VERNET

Ça ne m'étonne plus.

MADAME VERNET

Excusez ma nièce, monsieur Henri. Ce n'est pas une fille, c'est un gros garçon.

HENRI

C'est bien une jeune fille naturelle. Elle est sans mystère. (*A Pauline.*) Et je vous félicite, mademoiselle.

MONSIEUR VERNET, *à Pauline.*

Une autre dirait merci.

PAULINE

Ah! c'était pour moi !

MONSIEUR VERNET

Ecoutez tous : Voilà le programme de la journée à Fleuriport : d'abord, chaque matin, une heure d'escrime pour les hommes, (*à Pauline*) car monsieur

n'est pas seulement un poëte, c'est aussi un escrimeur hors ligne.

PAULINE

Tous les talents.

MONSIEUR VERNET, *à Henri.*

N'oubliez pas d'emporter vos fleurets. Ensuite, baignade. Vous savez nager ?

HENRI

Comme un poisson d'eau douce.

MONSIEUR VERNET

Ce sera le reste là-bas. Vous volerez sur l'eau salée de la mer. Moi je nage au fond.

HENRI

Au fond de la mer, c'est déjà loin.

MONSIEUR VERNET

L'après-midi, promenades variées. On visite, par exemple, une vieille église des environs. Vous aimez les vieilles églises ?

HENRI

Assez, quand elles sont vides et qu'il y fait frais.

MONSIEUR VERNET

Ces dames se recueillent. Moi je monte en chaire et je prêche ce qui me vient par le Saint-Esprit.

MARGUERITE

Et tu nous fais bien rire, mon oncle.

PAULINE

C'est d'un goût !

MONSIEUR VERNET

Taisez-vous donc, vous vous tordez. Et puis, vous n'avez qu'à rester dehors, à la porte.

PAULINE

Dans le cimetière.

MONSIEUR VERNET

C'est une habitude à prendre.

HENRI

Monsieur Vernet, vous êtes lugubre.

MONSIEUR VERNET

Oh! je ne demande pas sa mort, tout de suite. Pourvu qu'elle meure avant moi !

MADAME VERNET

Ne vous scandalisez pas, monsieur Henri, c'est leur façon de s'aimer.

HENRI

Des taquineries !

MONSIEUR VERNET

Non, non, nous nous détestons sérieusement.

HENRI

Et la fin du programme ?

MONSIEUR VERNET

Dîner à sept heures. — Un petit tour sur le port. — Un coup d'œil aux étoiles, s'il y en a, et dodo. Ça vous va ?

HENRI

Approuvé !

MONSIEUR VERNET, *à Pauline.*

Votre avis ?

PAULINE

Je n'en ai pas.

MONSIEUR VERNET

Je l'espérais bien.

HENRI

Vous oubliez, dans ce programme, mes fonctions.

MONSIEUR VERNET

Oui, Marguerite, M. Henri aura la gentillesse de te donner, le matin ou le soir, peu importe, des leçons de lecture.

PAULINE

Ah ! monsieur est aussi professeur de...

MONSIEUR VERNET

C'est un homme universel.

MADAME VERNET, *à Marguerite.*

Ça te fera plaisir de prendre ces leçons ?

MARGUERITE

Je ne sais pas, ma tante.

MONSIEUR VERNET

Elle en mourait d'envie.

MARGUERITE

Moi ?

MONSIEUR VERNET

Et si elle ne les prend pas, je les prendrai. (*A Henri.*) Elles ne seront point perdues.

HENRI, *à Marguerite.*

Je ne me montrerai pas terrible, mademoiselle. Je serai moins un professeur qu'un camarade de jeu. Je suis très joueur.

MONSIEUR VERNET

Dans les tripots.

HENRI

De ma vie, je n'ai touché...

MARGUERITE

Au tennis ?

HENRI

A la corde, au cerceau...

MARGUERITE

A la peste !

HENRI

Je ne connais pas.

MONSIEUR VERNET, *à Pauline.*

La peste, ce doit être un jeu pour vous.

PAULINE

Oui, et je vous préviens que ça se communique.

MARGUERITE, *à Henri.*

N'est-ce pas : je vous donne la peste, je me sauve et vous courez après moi, pour me la rendre.

HENRI

Nous jouerons à tout ce qu'il vous plaira, mademoiselle, et je parie de vous battre.

MARGUERITE. *Elle tend la main.*

Parions.

PAULINE

Marguerite !

HENRI

Ce n'est pas pour parier, c'est pour nous donner la main et faire connaissance.

MONSIEUR VERNET, *à Pauline.*

Il vous désarme, hein ! celui-là ?

PAULINE

On voit tout de suite que monsieur n'est pas un sot.

MONSIEUR VERNET

Une tasse de thé, ma belle-sœur?

PAULINE

Merci, j'en ai déjà pris une chez moi.

MONSIEUR VERNET

Une autre ?

PAULINE

Elle m'empêcherait de dormir.

MONSIEUR VERNET

Sans ça, vous l'offrirais-je?

PAULINE

Quelle verve !

MONSIEUR VERNET

Vous m'inspirez.

PAULINE, *à Henri.*

A force de fréquenter des artistes comme vous, monsieur, il finira par avoir de l'esprit.

MONSIEUR VERNET

Alors, malheur à vous !

PAULINE

Mais vous vous fatiguez, ce soir, monsieur Vernet; il est temps que je vous laisse vous reposer.

Salutations.

MADAME VERNET, *à Henri.*

Et moi aussi, je vous laisse, monsieur Henri; je suis lasse d'avoir fait des malles et j'ai quelques mots à dire en particulier à ma sœur.

HENRI

Mais, madame, je me retire.

MADAME VERNET

Non, non, restez avec mon mari.

MONSIEUR VERNET

Encore cinq minutes, nous causerons entre hommes!... A demain, gare de l'Ouest, ma belle-sœur!... si vous voulez que je vous embrasse, approchez-vous.

PAULINE

Pour le plaisir que ça nous ferait.

MONSIEUR VERNET

Aucun! — N'oubliez pas votre sac à malice.

PAULINE

Comptez sur lui !

MONSIEUR VERNET

J'y compte.

SCENE VIII

MONSIEUR VERNET, HENRI

MONSIEUR VERNET

Et elle l'apportera. Hein! la vieille demoiselle! Qu'est-ce que je vous disais ?

HENRI

Oui, un peu rêche, mais vous avez une femme si charmante!

MONSIEUR VERNET

Oh! celle-là! et elle m'adore.

HENRI

Elle est gracieuse, fine...

MONSIEUR VERNET

Je l'adore.

HENRI

Je le crois... et avec ça, ce qui ne gâte rien, très jolie, si vous permettez.

MONSIEUR VERNET

Je permets : nous nous adorons.

HENRI

Vous vous adorez. a longtemps ?

MONSIEUR VERNET

Depuis notre nuit de noces, depuis neuf ans. Je l'ai épousée le 2 avril 94. Elle travaillait, une femme comme elle! ça faisait pitié. Elle tenait une pension de jeunes filles avec sa sœur. Moi je venais de créer ma maison de soieries. Je gagnais de l'argent. Elles étaient toutes deux à marier, avec une nièce sur les bras. J'avais le choix, j'ai choisi, je n'ai pas besoin de vous dire laquelle.

HENRI

Je le devine.

MONSIEUR VERNET

Croiriez-vous que Pauline, sous prétexte qu'elle était l'aînée, m'en a voulu. Ses petits coups de canif, c'était à cause de moi !

HENRI

Je vous félicite.

MONSIEUR VERNET

Et elle m'en veut toujours, comme si j'avais pu hésiter !

HENRI

Il aurait fallu être myope.

MONSIEUR VERNET

J'ai donc tiré Julie de l'ornière; elle m'est reconnaissante, et je suis un homme heureux.

HENRI

Ça se voit.

MONSIEUR VERNET

Je le dis tout haut. Et Julie, interrogez-la, dit comme moi. Il ne nous manque qu'un enfant. Je ne sais pas pourquoi.

HENRI

Vous en aurez.

MONSIEUR VERNET

Après neuf ans ?

HENRI

Je connais un ménage qui, après neuf années...

MONSIEUR VERNET

Oui, oui, je le connais aussi; tout le monde nous dit la même chose. Hélas! je désespère.

HENRI

Et mademoiselle Marguerite ?

MONSIEUR VERNET

Ce n'est que notre nièce, et sa tante Pauline en a la moitié, ça gâte le tout. Ah ! cet unique point

noir nous attriste, Julie et moi. Nous avons beau nous adorer, quelquefois, surtout aux heures de tête-à-tête, nous nous embêtons un peu.

HENRI

En si bonne compagnie !

MONSIEUR VERNET

Eh! oui, parce qu'elle m'est supérieure, comme culture; si, si, j'ai mes qualités... mais, à ce point de vue, je ne la vaux pas. Je fais pourtant mon possible. Tenez : avant de la connaître, j'avais horreur du piano. A présent, qu'elle s'y mette, je m'approche derrière elle et j'écoute des heures, les yeux sur ses mains. C'est stupide ?

HENRI

Non, monsieur Vernet.

MONSIEUR VERNET

Non ? (*Henri prend un petit gâteau*). Mangez, mangez donc! — Et là-bas, à Fleuriport, quand elle observe le ciel, elle me communique ses réflexions, moi je fais aussi les miennes, et il nous arrive, mon cher, le soir, sur notre banc, tout bourgeois que nous sommes, de parler de la lune, comme d'une amie ; ça, par exemple, c'est idiot !

HENRI

Non, non, monsieur Vernet; n'ayez pas de fausse pudeur.

MONSIEUR VERNET

Oh! je tiens ma partie comme je peux; mais je sens que ma conversation ne suffit pas à Julie, et c'est quand je l'aime le plus que j'ai le moins de choses à lui dire. Expliquez ça.

HENRI

C'est toujours comme ça.

MONSIEUR VERNET

Vous ne devez pas connaître ce désagrément; vous ne cessez pas d'être étourdissant. Vous le serez, hein? Je suis content que vous veniez. Vous vous mettrez en frais, dites, vous nous amuserez, vous...

HENRI

Je ferai l'enfant.

MONSIEUR VERNET

Vous pourriez être le mien. Quel âge avez-vous?

HENRI

Vingt-six.

MONSIEUR VERNET

Hé! hé! — ah! non, tout de même; je ne me suis pas marié jeune. Mais je veux dire que vous aurez de l'entrain, de la drôlerie. Nous ne sommes pas bégueules. On criera, on chantera, on dansera, ça ronflera; ce n'est peut-être pas votre genre?

HENRI

Mais si, mais si, et je me forcerai au besoin.

MONSIEUR VERNET

Je suppose que la mer ne vous donne pas des idées sombres.

HENRI

Je n'en sais rien.

MONSIEUR VERNET

Comment ça?

HENRI

Je ne l'ai jamais vue.

MONSIEUR VERNET

Vous n'avez pas vu la mer!

HENRI

Non.

MONSIEUR VERNET

Vous n'avez pas vu la mer ?

HENRI

Mais non.

MONSIEUR VERNET

Vous n'avez...

HENRI

Je vous le dirais, monsieur Vernet ! Ce n'est pas un secret.

MONSIEUR VERNET

Un garçon comme vous !

HENRI

La mer doit être vexée.

MONSIEUR VERNET

Vous m'abasourdissez.

Il sonne.

SCENE IX

MONSIEUR VERNET, HENRI, HONORINE

MONSIEUR VERNET

Madame est-elle couchée ?

HONORINE

Pas encore, monsieur.

MONSIEUR VERNET

Dites à madame que j'ai à lui parler.

HONORINE

Pas encore, monsieur, mais presque...

MONSIEUR VERNET

Honorine, dites à madame de venir pour une communication urgente. (*Honorine sort. A Henri.*) Elle va être stupéfaite et ravie... Il n'a pas vu la mer ! je vous assure que c'est à voir.

SCENE X

MADAME VERNET, en peignoir de couleur tendre.
HENRI, MONSIEUR VERNET

MADAME VERNET

Qu'est-ce qu'il y a ? Honorine me fait peur.

MONSIEUR VERNET

Figure-toi qu'il n'a jamais vu la mer !

HENRI

C'est pour ça que vous avez fait revenir madame Vernet ?... Oh ! madame !

MADAME VERNET

Un homme comme vous !

MONSIEUR VERNET

C'est ce que je lui disais.

MADAME VERNET

Par suite de quelles circonstances exceptionnelles n'avez-vous jamais pu la voir ?

HENRI

Je ne me suis pas dérangé.

MONSIEUR VERNET

Aujourd'hui, on va à la mer en quatre heures.

HENRI

Oh! ce ne sont pas les quatre heures qui me manquaient. Je dois dire que j'ai aperçu le lac de Genève et il paraît que...

MONSIEUR VERNET

Qu'il en donne une idée ! Le lac de Genève, cette cuvette ! mon ami, quel blasphème ! (*Solennel.*) Je me fais une joie de vous montrer ça.

MADAME VERNET

Nous jouirons de votre surprise.

MONSIEUR VERNET

Et je lui offrais ce voyage comme une petite

promenade de rien du tout; ce sera un événement!

HENRI

Ce sera le plus beau voyage de ma vie.

MONSIEUR VERNET

Ce n'était de ma part qu'une gentillesse, c'est une bonne action. Quand je pense que vous auriez pu mourir sans voir la mer !...

MADAME VERNET

Il l'aurait vue en imagination, c'est bien plus beau.

MONSIEUR VERNET

Oui, on dit ça, quand on ne peut pas se payer le voyage. Plus tard, devenu célèbre, vous direz : c'est le vieux papa Vernet qui m'a fait voir le premier la Grande Bleue. Pourvu qu'elle soit pleine quand nous arriverons!

Il cherche son horaire des marées.

MADAME VERNET

Ce n'est pas pour vanter Fleuriport, mais c'est très bien, réellement. *La Juliette* se trouve ici. En face, le petit port, avec ses petits bateaux de pêche qui entrent et sortent; à droite, le village et son calvaire avec une tête de christ très expressive; à gauche notre butte, une tente, des bancs, et, au pied de cette butte, à perte de vue, avec ses magnifiques couchers de soleil, la mer !

MONSIEUR VERNET

Elle sera pleine !

HENRI

Je l'aurais prise telle quelle.

MONSIEUR VERNET

Je tiens à ce qu'elle nous fasse honneur.

HENRI

Pourvu qu'elle soit exacte !

MONSIEUR VERNET

Il blague. Nous verrons sa figure, nous l'écouterons exprimer son enthousiasme.

MADAME VERNET

La mer ne lui fera peut-être aucune impression.

MONSIEUR VERNET

Nous serions alors plus poëtes que lui ?

HENRI

Je commence à le croire.

MONSIEUR VERNET

Ah! si nous avions la chance de voir une belle tempête là-bas, pendant votre séjour !

MADAME VERNET

Pourquoi pas un beau naufrage ? (*A Henri.*) Toutes mes robes étaient emballées. Vous m'excuserez d'avoir reparu dans ce déshabillé.

HENRI

Il est délicieux, madame, et vous le portez délicieusement.

MONSIEUR VERNET

Ça vaut mieux que des coups de bâton. (*A madame Vernet.*) A tout à l'heure, ma fille !

Il la baise au front.

MADAME VERNET

Ma fille !

Elle regarde Henri et sort.

SCENE XI

MONSIEUR VERNET, HENRI

MONSIEUR VERNET

Allez, dites-lui des fadeurs, je ne suis pas jaloux.

HENRI

Non ?

MONSIEUR VERNET

C'est peut-être le seul sentiment que je n'éprouve pas. Vous partez ?

HENRI

Il est tard.

MONSIEUR VERNET

Vous avez bien le temps... Pourquoi serais-je jaloux ? Elle m'aime comme je l'aime, j'en suis sûr, et c'est une honnête femme, de ça je suis plus sûr encore.

HENRI

C'est un plaisir de vous entendre parler de madame Vernet.

MONSIEUR VERNET

On n'en fait plus comme elle, ni comme moi.

HENRI

Plus guère.

MONSIEUR VERNET

Oh ! je ne veux pas dire qu'elle soit une honnête femme, à cause de moi, parce qu'elle m'aime. Ce serait de la suffisance. Je dis qu'elle l'aurait été avec tout le monde, avec n'importe qui. Elle l'est, parce qu'elle l'est, et qu'elle ne peut pas ne pas l'être. — Vous verrez.

HENRI

Je m'en rapporte...

MONSIEUR VERNET

Elle est venue au monde avec son honnêteté comme avec son nez, son joli nez un peu retroussé, au milieu du visage. Elle est pure comme le jour est clair.

HENRI

Comme le diamant brille !

MONSIEUR VERNET

Voilà.

HENRI

C'est évident ?

MONSIEUR VERNET

Evidemment.

HENRI

Mais, je suppose.

MONSIEUR VERNET

Quoi ?

HENRI

Rien, bonsoir, monsieur Vernet.

MONSIEUR VERNET

Qu'est-ce que vous supposez ?

HENRI

Je suppose... que vous ayez des motifs d'être jaloux.

MONSIEUR VERNET

Quels motifs! Où voulez-vous que j'en prenne, puisque Julie...

HENRI

C'est entendu. Aussi je suppose, partant de plus loin, que vous n'ayez pas épousé madame Vernet, mais sa sœur, par exemple.

MONSIEUR VERNET

Pauline ? Je vous remercie du cadeau.

HENRI

Ou une autre femme, n'importe laquelle.

MONSIEUR VERNET

Mettons; après ?

HENRI

Et que...

MONSIEUR VERNET

Ah ! oui... Eh bien ?

HENRI

Que feriez-vous ?

MONSIEUR VERNET

Je tire dessus.

HENRI

Sur la femme ?

MONSIEUR VERNET

Sur elle, et sur lui, avec l'autre cartouche.

HENRI

Ah! ah!

MONSIEUR VERNET

Je dis l'autre cartouche, car je ne me sers pas d'un joujou de revolver, mais d'un bon fusil pratique, à deux coups.

HENRI

Vous tirez bien ?

MONSIEUR VERNET

J'ai tué des populations d'œufs dans les foires.

HENRI

Entre un œuf vide et un homme !...

MONSIEUR VERNET

Je ne fais pas de différence. Feu des deux coups, d'abord dans votre dos...

HENRI

Mais, monsieur Vernet, il ne s'agit pas de moi.

MONSIEUR VERNET

Il s'agit de vous comme des autres. Pan ! pan ! dans le dos du monsieur et de la dame.

HENRI

Diable !

MONSIEUR VERNET

C'est ma méthode.

HENRI

Vous ne badinez pas avec l'amour, monsieur Vernet.

MONSIEUR VERNET, *bon enfant.*

Dites donc, vous, hein ? Vous n'avez pas bientôt fini ? si nous parlions d'autre chose ? si nous laissions ces propos-là aux imbéciles ?

HENRI

C'était pour rire.

MONSIEUR VERNET

Alors, riez tout seul ; c'est un sujet qui ne me fait pas rire.

HENRI

Il termine agréablement une soirée.

MONSIEUR VERNET

Il est indigne de vous et de moi.

HENRI

Pardon, monsieur Vernet. Excusez une habitude, un tour d'esprit ; c'est le métier qui veut ça.

MONSIEUR VERNET

C'est un sot métier. Je vous pardonne, pour cette fois.

HENRI

Je n'y reviendrai plus.

MONSIEUR VERNET

Ah ! quelle tête ! Que de choses doivent se passer là, dans ce crâne de poëte !

HENRI

Vous exagérez.

MONSIEUR VERNET

Tout à l'heure, c'était des scrupules ; maintenant, c'est des inquiétudes, des imaginations biscornues. Sommes-nous libres d'agir comme il nous plaît!

HENRI

Qui pourrait nous empêcher ?

MONSIEUR VERNET

Liberté, Libertas ?

HENRI

Oh! parfaitement.

MONSIEUR VERNET

Je voudrais bien savoir ce que ça peut me faire, les autres ?

HENRI

Et à moi ?

MONSIEUR VERNET

Notre amitié ne regarde que nous. Je vous tends ma main, vous y mettez la vôtre. Je vous ouvre ma porte et vous dis : entrez ! Je vous présente à ce que j'ai de plus cher au monde, ma femme. Elle et moi, nous vous accueillons comme un jeune frère. Ce frère est-il un faux frère, un vilain monsieur ? Etes-vous un misérable ?

HENRI

Moi ?

MONSIEUR VERNET

Vous, — pas moi, moi je me connais.

HENRI

Moi aussi.

MONSIEUR VERNET

Répondez.

HENRI

Monsieur Vernet, vous me demandez ça d'un air...

MONSIEUR VERNET

Henri, êtes-vous un misérable ?

HENRI

Je ne sais pas, je ne crois pas.

MONSIEUR VERNET

Oui ou non ?

HENRI, *noblement*.

Non.

MONSIEUR VERNET

Non! — Vous avez bien dit ça... très bien. (*Il rit, la main offerte.*) A demain !

RIDEAU

ACTE DEUXIEME

A Fleuriport. Cinq heures du soir, au bord de la mer. Une terrasse à gauche de La Juliette ; *balustrade rustique, banc, chaises, tables de fer, tente mobile, petits arbres rabougris. Un escalier de bois descend au port. Le pêcheur Cruz taille des tamaris. Madame Cruz arrose des œillets.*

SCENE PREMIERE

CRUZ, MADAME CRUZ

MADAME CRUZ

Tu vas pêcher, cette nuit, Valentin ?

CRUZ

Oui, et M. Henri veut venir avec nous.

MADAME CRUZ

Et ce n'est pas toi, gros goulu, qui ne voudras pas ?

CRUZ. *Il rit, il rit toujours.*

Non. M. Henri mettra, comme ils font tous, des

tas de provisions dans le bateau, il aura le mal de mer, il ne leur fera pas tort, et mes matelots et moi nous serons obligés de nous dévouer et de vider les paniers.

MADAME CRUZ

Tu n'as pas honte ?

CRUZ

Faudrait-il jeter ces bonnes choses-là aux poissons ? Ils s'en feraient éclater la vessie.

MADAME CRUZ

Je dirai à M. Henri de ne pas emporter de bouteilles, vous ne reviendriez plus.

CRUZ

Je suis raisonnable sur la mer.

MADAME CRUZ

Parce que tu la crains ; mais une fois débarqué, tu dis plus de bêtises qu'un mousse, et hier soir, tu parlais à M. Henri comme si c'était ton camarade.

CRUZ

Il n'est pas fier avec moi, je ne suis pas fier avec lui.

MADAME CRUZ

Tu n'es qu'un pauvre pêcheur de congres, M. Henri est un monsieur.

CRUZ

C'est un gentil garçon : il me plaît !

MADAME CRUZ

Voyez-vous ça !

CRUZ

Surtout quand il chante ses poésies... Et il plaît à tout le monde, à monsieur Vernet, à madame Vernet, à mademoiselle Marguerite, à...

MADAME CRUZ

Et à moi aussi... Finaud, va!

CRUZ

Il y a un mois qu'il est à Fleuriport et ils sont tous pincés.

MADAME CRUZ

Veux-tu te taire, Cruz !

CRUZ

Il les a...

MADAME CRUZ

Veux-tu te mêler de ce qui te regarde!

CRUZ

Est-ce que je dis du mal ?

MADAME CRUZ

Tu finiras par en dire, et si on s'aperçoit que tu as la langue trop longue, nous perdrons la garde de cette maison. Ne t'occupe que de compter l'argent que ça nous rapporte.

CRUZ

C'est toi qui le touches !

MADAME CRUZ

C'est moi qui l'économise. Si je ne te surveillais pas, nous ne mangerions que des arêtes de poisson.

CRUZ

Tu me fais déjà boire de l'eau.

MADAME CRUZ

Parce que je ne veux pas qu'un soir tu t'embarques ivre-mort, comme Raymond qui n'est jamais revenu.

CRUZ

Tu tiens tant à moi ?

MADAME CRUZ

Je tiens à ta pêche, quand elle est bonne.

CRUZ

Tu m'aimes.

MADAME CRUZ

Oui, roule tes yeux blancs.

CRUZ

Ma Marie !

MADAME CRUZ

Ma Marie ! donne-moi vingt sous pour aller à l'auberge.

CRUZ

Non. Je veux que tu m'embrasses, que tu frottes ton nez contre ma figure; ça porte bonheur, ça fait venir le poisson.

MADAME CRUZ

Valentin, si tu approches, je te flanque une calotte.

Cruz veut l'embrasser, madame Cruz le repousse mollement. Monsieur Vernet surgit en haut de l'escalier.

SCENE II

LES MEMES, MONSIEUR VERNET, puis MADAME VERNET, HENRI, PAULINE et MARGUERITE. Ils reviennent de la plage.

MONSIEUR VERNET

Oh! les hommes seuls. Les dames n'entrent pas. Déjà fini !

MADAME CRUZ, *à Cruz.*

Grand serin!... (*A monsieur Vernet.*) Nous faisions, pendant votre promenade, un bout de toilette à la terrasse.

MONSIEUR VERNET

C'est ce que je viens de voir, madame Cruz.

MADAME CRUZ

J'arrosais et Cruz taillait.

MONSIEUR VERNET

Et il vous prenait la taille.

MADAME VERNET

Tu fais rougir madame Cruz.

MONSIEUR VERNET

Pour cacher votre honte, madame Cruz, allez nous chercher une carafe de votre nouveau cidre. Est-il bon ?

CRUZ

Il n'y a pas meilleur.

MADAME CRUZ

Une lettre, monsieur Vernet, qu'on m'a remise pour vous.

Elle sort.

MONSIEUR VERNET

C'est monsieur le maire de Fleuriport, conseiller d'arrondissement, délégué cantonal et chevalier du mérite agricole, qui nous remercie de notre générosité. Il prie M. et Mme Vernet, et sa famille, et surtout Monsieur le poëte Henri Gérard...

HENRI

Comment, surtout ?

MONSIEUR VERNET

Il y a " surtout " entre les lignes.

Il passe la lettre à Henri.

HENRI

... de bien vouloir venir passer la soirée chez lui, le dimanche des régates...

MONSIEUR VERNET

Nous acceptons.

HENRI

Oh ! non !

MONSIEUR VERNET

Si.

HENRI

Vous avez déjà promis une soirée au curé.

MONSIEUR VERNET

Nous irons. Et nous irons ensuite chez le notaire, puis chez madame la directrice des postes et télégraphes. Nous ferons la tournée complète; ce ne serait pas la peine d'avoir un poëte! C'est vrai, ces gars-là ne nous regardaient même pas l'an dernier. Ils nous saluent jusqu'à terre, parce que nous avons avec nous un poëte de Paris.

HENRI

Je suis votre curiosité !

MADAME VERNET

Notre gloire ! Résignez-vous.

MONSIEUR VERNET

Nous allons les éblouir : nous leur réciterons des vers de ce poëte dont vous avez toujours un exemplaire dans votre poche.

HENRI

Verlaine ?

MONSIEUR VERNET

Non, dans l'autre poche.

HENRI

Baudelaire ?

MONSIEUR VERNET

Oui, ça les ébahira.

PAULINE

Vous voyez que ça peut servir, un poëte ?

HENRI

A Fleuriport.

Il veut la débarrasser.

PAULINE

Ne faites pas de frais pour moi.

HENRI

Ça ne me coûtait rien.

MARGUERITE, *à Henri.*

Tenez !

Elle lui donne sa pêchette.

HENRI

Merci. Vous êtes gentille, vous, avec cette cerise que vous gardez toujours aux lèvres.

MARGUERITE

Quelle cerise ?

HENRI

Votre bouche.

MARGUERITE

Quel type !... Vous ne pouvez pas parler comme tout le monde.

HENRI

C'est plus fort que moi.

MADAME VERNET

Marguerite ! C'était un compliment.

PAULINE, *assise et faisant du crochet.*

Une perle de plus, mais Marguerite ne sait pas apprécier, comme toi, ma sœur, les jolies choses.

MARGUERITE

Ah ! ma tante, il me tire les cheveux.

HENRI

Pour voir si votre natte tient.

MARGUERITE

C'est solide ?

HENRI

Comme une amarre !... Celui que vous attacherez avec cette chevelure !...

MARGUERITE

J'ai de quoi le faire valser.

MONSIEUR VERNET *regarde Henri et Marguerite.*

Ça va! Ça va!... (*A Henri.*) Et ce coup de bouton de ce matin ?

HENRI

Je ne sens rien.

MONSIEUR VERNET

Vous n'êtes plus de force.

HENRI

Ah ! si vous me cassez vos fleurets sur la gorge.

MONSIEUR VERNET

Il y a une marque.

MARGUERITE

Où ça ?

MADAME VERNET

Une marque bleue.

PAULINE

Bleue ou verte ?

MONSIEUR VERNET *offre une longue-vue à Pauline.*

Avec ça vous distinguerez peut-être. Vous riez, Cruz ?

CRUZ

Toujours, monsieur Vernet; il n'y a pas plus gai que moi, quand je suis à terre.

MONSIEUR VERNET, *à Henri.*

Et c'est à ce grand gosse que vous confierez votre vie, ce soir ?

HENRI

J'y suis résolu. Je veux le voir pêcher sur place.

MONSIEUR VERNET

J'ai vu ça, l'année dernière. On ne m'y rattrapera plus. Imaginez leur bateau à l'ancre, démâté,

plat comme la main, et seul, dans la nuit, sur la mer déserte : c'est sinistre.

HENRI

Ce doit être beau.

MADAME VERNET

Très beau, paraît-il.

HENRI

Venez avec nous, madame.

MADAME VERNET

Je voudrais bien; il ne veut pas.

MARGUERITE

Et moi, mon oncle, moi !

MONSIEUR VERNET

Pauvres petites ! Elles prennent un bateau de pêcheurs de congres pour un hôtel suisse. Emmenez Pauline.

PAULINE

Pour me noyer.

MONSIEUR VERNET

Et ramenez-la, si vous voulez... ça m'est égal. Je suis un homme, et j'ai été malade comme une pompe.

PAULINE

Bien fait !

MONSIEUR VERNET

J'ai restitué, en une fois, tout ce que j'avais pris depuis ma naissance.

HENRI

Je restituerai.

MONSIEUR VERNET

Cruz se tord !

HENRI

Vous pensez à mon costume, Cruz ?

CRUZ

Ne vous inquiétez pas, monsieur Henri, mon numéro 1 vous ira comme une peau d'anguille.

MONSIEUR VERNET

Et dès que le mal de mer vous lâche, la frousse vous prend. Cette solitude noire !

CRUZ

On ne risque pas plus que dans un lit.

MONSIEUR VERNET

Et les grands vapeurs, Cruz ?

CRUZ

Ah! par les temps de brume, ça ne connaît rien, une vapeur.

MONSIEUR VERNET, *à Henri.*

Une vapeur !

CRUZ

Si on lui barre la route, elle vous coupe en deux, net.

MONSIEUR VERNET

Il y tient ! (*A Henri.*) Ne le ratez pas non plus dans vos études de mœurs, celui-là !

CRUZ

Et elle ne se retourne même pas.

MONSIEUR VERNET, *à Henri.*

Il vous encourage !

MARGUERITE, *bondissant.*

« Oh! combien de marins! combien de capitaines!
« Qui sont partis joyeux pour des courses...

Elle s'arrête, effrayée.

MADAME VERNET

Eh bien !

Madame Cruz, qui apporte le cidre, attend sur l'escalier.

HENRI

Continuez, mademoiselle.

MONSIEUR VERNET

Vas-y... Elle a peur.

MARGUERITE

J'ai toujours peur, quand ça rime.

HENRI

Je vous aiderai, mademoiselle.

MARGUERITE

" ... pour des courses lointaines. "

HENRI

Reprenez.

MARGUERITE

Depuis le commencement ?

HENRI

C'est là, tout près.

MARGUERITE

" Ah! combien...

HENRI

" Oh!... Oh! combien... "

MARGUERITE

Oui. — " Oh! combien... " Ah! c'est plus difficile que de prendre un bain.

Soutenue par Henri, qui bat la mesure, elle se jette dans la strophe et finit par en sortir.

" Oh! combien de marins, combien de capitaines,
" Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
" Dans ce morne horizon...

HENRI

Montrez-le.

MARGUERITE

Voilà !

"... se sont évanouis!
" Combien ont disparu, dure et triste fortune !...

HENRI

Doucement !

MARGUERITE

" Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune...

HENRI

Largement.

MARGUERITE

" Sous l'aveugle océan...

PAULINE

Inutile de fermer les yeux, à cause d'aveugle!

MARGUERITE, *démontée*.

" ... A jamais enfouis ! "

MADAME VERNET

Après ?

MARGUERITE, *boudeuse*.

Je ne sais que ça.

MONSIEUR VERNET

Sa tante lui a coupé le sifflet. Bravo ! Marguerite! tu diras le reste une autre fois. (*A Henri.*) C'est de vous ?

HENRI

Non.

MONSIEUR VERNET

Il ne veut jamais que ce soit de lui.

HENRI

Ah! non, pas ça; c'est de Victor Hugo.

MONSIEUR VERNET

Je me rappelle.

HENRI

N'est-ce pas qu'elle fait des progrès ?

MONSIEUR VERNET

Enormes. Elle avance comme *une* vapeur, grâce à vous. (*A madame Vernet.*) Ça marche, ça marche.

MADAME VERNET

Tu te trompes peut-être.

CRUZ

Le plus drôle, c'est que j'en ai ramené un, au bout de ma ligne.

MONSIEUR VERNET

Un quoi ?

PAULINE

Un capitaine ?

CRUZ

Non, mademoiselle, un mort ; mon hameçon l'avait accroché là, derrière l'oreille.

PAULINE

Belle pêche !

MADAME VERNET

Une autre histoire, Cruz !

CRUZ

Oui, madame Vernet. Moi, je mourrai à quarante ans.

MONSIEUR VERNET

C'est une tireuse de cartes qui vous l'a prédit ?

CRUZ

Non, c'est moi.

MADAME VERNET

Et vous en êtes sûr ?

CRUZ

Aussi sûr que de revenir sain et sauf demain matin. Monsieur Henri n'a rien à craindre pour cette nuit. Oh ! cette nuit, n'importe quelle tempête ne m'aurait pas, mais à quarante ans sonnés, j'y resterai, là, dans le raz, comme les autres.

HENRI

Quel âge avez-vous ?

CRUZ

Trente-huit.

MONSIEUR VERNET

Ainsi, dans deux ans...

CRUZ

Oh! jour pour jour !...

MONSIEUR VERNET. *Il lui offre un verre de cidre.*

A votre santé, Cruz... pour deux ans!

CRUZ, *impressionné.*

A la vôtre, messieurs dames !

Il trinque avec tous.

MONSIEUR VERNET

Je lui ai fait froid dans le dos.

HENRI

Mais puisque vous êtes fixé, Cruz, vous n'aurez, l'heure approchant, qu'à ne plus aller à la mer.

CRUZ

J'irai tout de même. On a beau le savoir, on croit que ce n'est pas vrai.

MADAME VERNET

Pauvres gens !

MONSIEUR VERNET

Braves gens !

HENRI

C'est admirable !

MADAME VERNET

Sublime !

MONSIEUR VERNET

Oui, Cruz, vous êtes sublime !

CRUZ

Oui, monsieur Vernet.

MADAME VERNET

Quel contraste entre le marin et le paysan !

HENRI

Le paysan ne voit pas plus loin que les cornes

des bœufs de sa charrue. Ce que voit le marin, c'est l'infini.

CRUZ

Oué, oué.

MADAME VERNET

D'un côté les odeurs de la ferme, de l'autre l'air salubre de la mer.

CRUZ

Oué, oué. (*A madame Cruz qui le tire par son tricot.*) Laisse-moi, Marie, on me parle !

MADAME VERNET

Le paysan fait sans risque sa besogne vulgaire.

HENRI

Le marin est un héros de chaque jour.

MADAME VERNET

Croyez-vous qu'il le comprenne ?

PAULINE

Pardi !

HENRI

Ce n'est pas douteux. Dites, Cruz ?

CRUZ

Oué, oué.

HENRI

N'est-ce pas que vous sentez toute la noblesse de votre vie ?

CRUZ

Oué, oué. Mais des fois, dans le bateau, ça ne sent pas la rose.

HENRI

Il confond.

PAULINE

Encore un qui n'apprécie pas.

Madame Vernet et Henri tournent le dos à Cruz et regardent la mer.

MADAME VERNET

Qu'elle est belle !

HENRI

Et lumineuse, sous ce soleil répandu à profusion.

MONSIEUR VERNET

Et calme, à croire qu'on marcherait dessus en vernis. Il ne faudrait pas s'y fier.

MADAME VERNET

Je la préfère pourtant à marée haute. Elle est trop loin.

MONSIEUR VERNET

Elle va revenir.

PAULINE

Comme c'est son devoir, là, à nos pieds.

MONSIEUR VERNET

Ça, ce n'est pas du Victor Hugo, c'est du Pauline.

HENRI

Vous ne la regardez même pas, mademoiselle; vous ne lui dites rien.

PAULINE

Une banalité de plus ou de moins!

MONSIEUR VERNET

Mais vous en plus, ma belle-sœur, ça fait une bien insupportable différence avec vous en moins.

PAULINE

Ça, c'est du Vernet.

MADAME VERNET

Oh! Pauline ! Victor ! devant cette pacifique nature !

MONSIEUR VERNET

Je ne fais pas d'excuses. Elle me met hors de moi quand elle dénigre la mer.

HENRI *murmure :*

" Homme libre, toujours tu chériras la mer...

MADAME VERNET

C'est ça, monsieur Henri, dites-nous des vers.

MONSIEUR VERNET

Oui, changez la conversation. (*A Pauline.*) Silence, là-bas !

HENRI

" La mer est ton miroir... "

MONSIEUR VERNET, *à Honorine qui interrompt.*

Quoi encore ? Il n'y a pas moyen d'écouter quatre vers en paix. Arrêtez, poête !... Qu'est-ce qu'il y a ?

HONORINE

Rien, monsieur, une mendiante.

MADAME VERNET, *à monsieur Vernet.*

Donne-lui !

MONSIEUR VERNET

Où diable ai-je mis mon porte-monnaie ?

HENRI

Oh! J'ai oublié de vous le rendre, après avoir réglé le goûter chez la fermière.

MONSIEUR VERNET

Il était aussi bien dans votre poche que dans la mienne. (*A Honorine.*) Jetez-lui ça.

MADAME VERNET, *à monsieur Vernet.*

Donne un peu plus.

HONORINE

Elle est déjà venue hier.

MONSIEUR VERNET

Hier ! Est-ce que vous ne mangez qu'un jour sur deux, vous, Honorine ? Jetez tout de suite. Nous ne sommes pas à Paris, ma vieille. Elle appelle ça rien, un pauvre !

HENRI

C'est la meilleure raison qu'ait le riche de se croire heureux.

MONSIEUR VERNET

Comment ?

MADAME VERNET

Monsieur Henri veut dire...

MONSIEUR VERNET

Oui, oui... à Paris, on ne sait jamais; ici, quand on donne un sou, on peut être certain que ce n'est pas à Rothschild... Hep! hep! la mendiante, une minute !... (*Monsieur Vernet met cent sous dans son chapeau et fait la quête. — A madame Vernet très généreuse.*) Oh! toi, tu mourras sur la paille.

CRUZ

Mâtin !

Il disparaît, par peur de la quête, avec madame Cruz.

MARGUERITE, *à monsieur Vernet.*

Un bouton ?

MONSIEUR VERNET

Ne plaisante pas, Marguerite. Ce que tu voudras, je te le rendrai. C'est pour l'honneur. (*A Pauline.*) S'il vous plaît ?

PAULINE

Je n'ai pas de monnaie.

MONSIEUR VERNET

Je mets un franc pour vous.

PAULINE

Quelle confiance !

MONSIEUR VERNET

Je n'en ai que pour vingt sous. (*Il tend le chapeau à Henri et le retire.*) Oh! non, vous avez payé votre écot en déclamant.

HENRI. *Il donne.*

J'y tiens.

MONSIEUR VERNET

Cœur d'or ! (*A Honorine.*) Portez-lui ça, à cette

malheureuse, et ne rapportez que mon chapeau, et si c'était un homme, je lui dirais de garder le chapeau avec.

HENRI

Bien. Monsieur Vernet !

MONSIEUR VERNET

Ça ne nous arrive pas si souvent.

HENRI

Ne vous calomniez pas.

MONSIEUR VERNET

Vrai, je ne me suis jamais senti comme ça.

MADAME VERNET

C'est la poésie qui adoucit les mœurs, comme la musique.

HENRI

C'est la musique de la poésie.

PAULINE

C'est le cidre !

MONSIEUR VERNET

Non, c'est le vinaigre !... Mais je vous laisse le dernier mot, ma belle-sœur, je suis tout à la concorde... Oui, mon cher Henri, impressionnables, généreux, compatissants et poétiques... poétiques !... voilà ce que vous avez fait de nous. (*Monsieur Vernet ému serre la main d'Henri. Silence. A Pauline.*) Qu'est-ce que vous avez à hausser les épaules ?

PAULINE

J'ai un moustique dans le cou.

MONSIEUR VERNET

Je le plains.

VOIX DE CRUZ

Monsieur Vernet ! monsieur Vernet ! un transatlantique.

MONSIEUR VERNET

Où ça ?

VOIX DE CRUZ

Venez sur la jetée.

MONSIEUR VERNET, *toujours affolé par le passage des transatlantiques.*

Vite! Marguerite, va me chercher ma casquette d'amiral.

Marguerite court.

PAULINE

Sa casquette d'amiral !

MONSIEUR VERNET, *à Henri.*

Ce qui me navre, c'est que vous nous lâcherez plus tard, quand vous serez un grand homme, un ministre.

HENRI

Ministre, moi, un poête, quel rapport ?

MADAME VERNET

Ministre des beaux-arts.

HENRI

Oh! alors, madame, j'accepte.

MONSIEUR VERNET

Vous voyez bien. Mais j'ai une idée pour vous retenir. N'est-ce pas, Julie, que nous avons une idée ?

MADAME VERNET

Si vague !

Marguerite revient avec la casquette d'amiral.

MONSIEUR VERNET

A tout à l'heure !

Il descend vers la jetée.

MADAME VERNET, *à Marguerite.*

Comme tu as chaud ! ma fille, il faudrait te changer.

MARGUERITE

Oui, ma tante : après que j'aurai vu le transatlantique, j'irai me débarbouiller la figure.

MADAME VERNET

Le soleil te crible de taches rousses. (*A Henri.*) Elle a la peau si fine !

HENRI

Et si blanche !

MARGUERITE

Mais c'est bien salissant !

Elle se sauve.

PAULINE

Tu ne trouves pas, Julie, que j'ai trop chaud, comme Marguerite ?

MADAME VERNET

Non.

PAULINE

Si, je suis en nage, mal à l'aise. Je monte dans ma chambre.

MADAME VERNET

Monte.

PAULINE, *bas à Henri.*

Dites encore que je ne suis pas gentille !

SCENE III

MADAME VERNET, HENRI

HENRI

On dirait, madame Vernet, que vous avez choisi vous-même mademoiselle votre sœur, pour vous faire valoir.

MADAME VERNET, *qui regardait la mer, se retourne.*

Ne devenez pas méchant, vous dont la présence

ici nous a métamorphosés. Mon mari n'exagère pas, je ne l'ai jamais vu comme ça.

HENRI

Monsieur Vernet avait, hier, l'amabilité de me dire que vous-même...

MADAME VERNET

Je suis enchantée.

HENRI

Ça me fait plaisir.

MADAME VERNET

Et Marguerite ! est-elle gaie, depuis que vous êtes son professeur ?

HENRI

Son camarade.

MADAME VERNET

Et Pauline ?... Elle devient expansive.

HENRI

Elle ne dit plus de choses désagréables.

MADAME VERNET

Honorine qui se défiait de vous, comme d'une personne étrangère, vous laisserait seul dans sa cuisine.

HENRI

Comme un soldat : je n'ai plus rien à désirer.

MADAME VERNET

Nous vous devons tous de la reconnaissance.

HENRI

Et je vous en dois à tous, car je change aussi, à mon avantage... La cordialité de M. Vernet, les jeunes éclats de Mlle Marguerite, l'honneur que me fait Mlle Pauline de me réserver ses pointes les plus piquantes, la considération d'Honorine me renouvellent, me...

MADAME VERNET

Vous m'oubliez.

HENRI

Sans vous, les autres ne compteraient guère.

MADAME VERNET

Je méritais quelque chose, pas tant.

HENRI

C'est donné, je ne reprends plus : n'êtes-vous pas la seule qui soit indispensable à tous ? d'un dévouement aux vôtres...

MADAME VERNET

Je fais ce que je dois.

HENRI

Et d'une prévenance pour moi à qui vous ne devez rien...

MADAME VERNET

Je fais ce que je peux... Puisque ce village de marins vous a séduit...

HENRI

Les amis que j'ai dans ce village.

MADAME VERNET

Vous y reviendrez...

HENRI

J'en doute.

MADAME VERNET

Pourquoi ?

HENRI

Parce que ces bonnes journées-là ne se recommencent pas.

MADAME VERNET

Quoi de plus facile que de revenir ensemble l'année prochaine... surtout grâce à l'idée de mon mari, si elle ne vous effraie pas ?... (*A M. Vernet.*) Tu reviens déjà ?

SCENE IV

MONSIEUR VERNET, MADAME VERNET, HENRI

MONSIEUR VERNET

Oui. Il est à l'horizon, au diable, son transatlantique! J'ai donné l'ordre à Cruz de me prévenir dès que nous pourrions l'approcher dans sa barque. — Dites-moi, mes amis, puisque nous sommes-là, tous trois, hein, Julie! si nous lui en faisions part de notre idée ?

MADAME VERNET

C'est un peu tôt.

MONSIEUR VERNET

Nous serons fixés plus vite.

HENRI

Vous m'intriguez.

MONSIEUR VERNET

Je ne veux pas vous faire languir.

MADAME VERNET

Pourvu qu'il ne rie pas!

MONSIEUR VERNET

C'est un homme du monde ; s'il a envie de rire, il se retiendra.

HENRI

J'ai surtout envie de savoir. Dites, monsieur Vernet ?

MADAME VERNET

J'ai peur d'être de trop; si j'allais faire un tour ?

MONSIEUR VERNET

Ton devoir, Julie, quand il se passe quelque chose de grave, c'est d'être à mes côtés. — Henri, que pensez-vous de notre nièce ?

Tous trois se sont assis.

HENRI

De mademoiselle Marguerite ?

MADAME VERNET

Il a souri.

MONSIEUR VERNET

Il n'a pas souri.

HENRI

Non, madame.

MONSIEUR VERNET

Je répète ma question : Henri, que pensez-vous de Marguerite ?

HENRI

Monsieur Vernet, je n'ai aucune peine à répondre que je trouve mademoiselle Marguerite charmante.

MADAME VERNET

Comme petite fille.

HENRI

Comme jeune fille.

MADAME VERNET

Pour faire une femme ?

HENRI

Et même, au besoin, une femme mariée.

MONSIEUR VERNET, *à madame Vernet.*

Ah !

HENRI

Elle va se marier ?

MADAME VERNET, *à monsieur Vernet.*

Ah! tu vois.

MONSIEUR VERNET

Qu'est-ce que je vois ?

HENRI

Avec qui ?

MONSIEUR VERNET

Avec...

MADAME VERNET

Non, non...

MONSIEUR VERNET

Avec vous, si vous voulez.

MADAME VERNET

Oh !

MONSIEUR VERNET

Il ne tombe pas à la renverse.

MADAME VERNET

Je reconnais qu'il ne rit pas.

MONSIEUR VERNET

Il ne manquerait plus que ça.

MADAME VERNET

Oui, monsieur Henri, imaginez que Victor croit que vous feriez avec Marguerite un couple des mieux assortis. Quand il m'a communiqué son idée," j'ai dit tout de suite : Hélas ! Marguerite n'est pas la femme qu'il lui faut.

MONSIEUR VERNET

Mais lui ne le dit pas. Il ne dit rien.

HENRI

C'est que je ne suis pas sûr d'avoir bien entendu.

MADAME VERNET

Jamais M. Henri n'a songé à Marguerite.

MONSIEUR VERNET

J'ai pourtant remarqué des choses !

MADAME VERNET

M. Henri jouait avec Marguerite, il n'y faisait pas attention; elle est si jeune !

MONSIEUR VERNET

Je ne dis pas qu'il faille les marier ce soir.

MADAME VERNET

Ce mariage, qui serait sans doute notre rêve, ne peut pas être son idéal.

MONSIEUR VERNET

Idéal! Idéal!... Je ne prétends pas qu'Henri soit déjà fou de Marguerite; ça viendra. Pour le moment, il suffit qu'elle ne lui déplaise pas.

MADAME VERNET

Les qualités d'une femme comme Marguerite — et certes, elle en aura de sérieuses plus tard, quand elle sera femme — conviennent-elles à un homme comme M. Henri? réfléchis donc: M. Henri est un poête.

MONSIEUR VERNET

Je le sais aussi bien que toi.

MADAME VERNET

Et à un poete il faut une femme d'élite, qui le comprenne, qui partage ses goûts, ses aspirations, qui l'aide au besoin dans ses travaux...

MONSIEUR VERNET

Tu permets?

MADAME VERNET

Et notre pauvre chère Marguerite...

MONSIEUR VERNET

Attends...

HENRI

Madame?

MONSIEUR VERNET

C'est ça, dirigez-nous.

MADAME VERNET, *riant*.

Oui, présidez.

HENRI

Parlez donc, monsieur Vernet.

MONSIEUR VERNET

Mon amie, je pense juste le contraire. Ce qu'il faut à Henri...

HENRI

Je ne céderais ma place à personne.

MADAME VERNET

A votre tour, n'interrompez pas.

MONSIEUR VERNET

Ce qu'il faut à ce poëte, c'est une bonne petite femme d'intérieur, qui s'occupe sur la terre, tandis qu'il sera dans ses nuages, et qui lui fiche la paix jusqu'à ce qu'il redescende. Voilà mon avis.

MADAME VERNET

Ce n'est pas le sien.

HENRI

Vous croyez, madame ?

MADAME VERNET

Il me semble.

MONSIEUR VERNET, *à Henri.*

Vous êtes juge, jugez.

HENRI

Madame, vous m'autorisez à répondre ?

MADAME VERNET

Je vous en prie.

HENRI

A la vérité, il faudrait avoir deux femmes. L'une soignerait le poëte en bas, l'autre l'accompagnerait sur les hauteurs. Il vivrait avec l'une, il rêverait avec l'autre.

MADAME VERNET

Vous ne répondez pas.

MONSIEUR VERNET

Deux femmes à la fois, ce n'est pas pratique.

HENRI

Je le déplore...

MONSIEUR VERNET

Il vous faut en sacrifier une et je sais laquelle, moi, par expérience.

MADAME VERNET

Qu'est-ce que tu dis ? Quelle expérience ?

MONSIEUR VERNET

Celle que j'ai faite.

HENRI

Lui ?... vous, monsieur Vernet ?

MONSIEUR VERNET

Moi-même, et avec toi, ma Julie, car sans être un artiste comme Henri, tu es, par tes manières, ton langage, tout ce que tu as dans ta cervelle, bien au-dessus d'un monsieur Vernet.

MADAME VERNET

Oh! mon ami !...

HENRI

Silence, madame ! Il ne vous insulte pas.

MONSIEUR VERNET

Et c'est précisément à cause de cette supériorité que je t'aime.

MADAME VERNET

Victor, tu me gênes!

MONSIEUR VERNET

Tu ne me gênes pas. Plus elle éclate, plus je me redresse, et comme tu ne me fais point trop sentir ce qui nous sépare, nous sommes l'un par l'autre, moi par orgueil de propriétaire, toi par modestie, aussi heureux l'un que l'autre.

HENRI

Bravo! monsieur Vernet.

MONSIEUR VERNET

Si je barbote un peu, vous me comprenez, c'est l'essentiel.

MADAME VERNET

Tu es le meilleur des hommes. (*A Henri.*) Est-il bon ?

HENRI

Extraordinaire !

MADAME VERNET

Et tu t'exprimes à ravir, mais il ne s'agit pas de nous, il s'agit...

MONSIEUR VERNET

Oui, c'est le contraire, mais c'est la même chose. Ce n'est toujours qu'une question d'équilibre. Qu'il épouse, lui, l'homme supérieur, Marguerite, la femme inférieure, il fonde un ménage sur le modèle du nôtre, les rôles étant intervertis d'ailleurs, puisque chez nous, c'est toi qui es supérieure...

MADAME VERNET

Passe !

MONSIEUR VERNET

Et que chez eux, ce serait lui...

HENRI

Passez, monsieur Vernet !

MONSIEUR VERNET

Et voici, grâce à mon initiative, un paradis de plus sur la terre.

MADAME VERNET

Quel homme ! Tu arranges ça.

MONSIEUR VERNET

Comme un mariage. J'ai réussi tout seul le nôtre, ça me donne le droit de m'occuper du leur. (*Il se lève.*) Un dernier mot : mon cher Henri, Julie et moi nous n'avons, vous le savez, pas d'autre héritière que Marguerite.

MADAME VERNET

Tu fais à M. Henri l'injure de croire que des gros sous...

MONSIEUR VERNET

Je connais sa délicatesse. Je sais, d'après lui, que pour les vrais poëtes l'argent n'est qu'un détail, et je suis capable, comme lui, quand il le faut, de mépriser l'argent et peut-être avec plus de mérite, parce que j'en ai, moi, de l'argent. Mais poëte sous les toits, Henri le sera tout autant, je suppose, à un étage plus confortable et ça ne l'humiliera pas d'avoir quelques marches de moins à monter.

MADAME VERNET, *à Henri.*

Il a beau faire, vous restez froid.

MONSIEUR VERNET

Il a du tact; il s'échauffera.

MADAME VERNET

Mais tu lui jettes notre fille à la tête!

MONSIEUR VERNET

D'abord ce n'est pas notre fille, ce n'est que notre nièce. (*A Henri.*) Pourquoi riez-vous ¿ Je ne peux pourtant pas vous offrir Pauline. Et Marguerite serait notre fille, je vous l'offrirais d'aussi bon cœur, elle et les quelques mille francs de rentes que je lui servirai.

MADAME VERNET

Tu le désobliges.

MONSIEUR VERNET

C'est vrai?... Je n'ai pas dit le chiffre exact, j'ai dit quelques mille francs...

HENRI

Je trouve ça très joli.

MONSIEUR VERNET, *à Henri.*

Tu es choqué, toi ?

MADAME VERNET

Tu es !...

HENRI

Je suis confus.

MADAME VERNET

Moi aussi.

MONSIEUR VERNET

Ma chère femme, tu m'étonnes ! mon idée était la tienne. Ça ne te va plus. Pourquoi ? (*Madame Vernet s'éloigne.*) Oh ! Julie, tu es fâchée ?

MADAME VERNET

Non, mais regarde M. Henri.

MONSIEUR VERNET

Tu ne le connais donc pas encore ? Si on ne lui offre jamais Marguerite, il ne la demandera jamais.

HENRI

Mes amis, mes chers amis, je ne me pardonnerais pas votre première querelle. Je ne sais si je me marierai un jour, et j'ignore s'il me faut une femme supérieure, inférieure ou égale, riche ou pauvre, blonde ou brune. Mais j'affirme que, quelle qu'elle soit, je n'en veux pas, je déclare que je la répudie d'avance, si mon mariage avec elle doit être la cause de votre divorce.

MONSIEUR VERNET, *à madame Vernet.*

Il ne t'attendrit pas ? c'est mon homme, à moi.

Bruit de sirène.

SCENE V

LES MEMES, MARGUERITE

MARGUERITE

Mon oncle, voilà le transatlantique.

MONSIEUR VERNET

Oui, ma chérie.

MARGUERITE

Il y a un torpilleur derrière qui lui donne la chasse. C'est une manœuvre.

MONSIEUR VERNET

Je ne veux pas la manquer.

MARGUERITE, *à Henri.*

Ça ne vous dit rien, monsieur Henri?

MADAME VERNET

Non, ma chérie.

MONSIEUR VERNET

Je conclus. Entre la dame chimérique, introuvable, que tu lui proposes et notre Marguerite bien réelle, bien dotée et bien femme que je lui recommande, qu'il choisisse!

SCENE VI

MADAME VERNET, HENRI

MADAME VERNET

Et il vous tutoie! Vous lui avez tourné la tête.

HENRI

Mais non, c'est le bon sens même. Avec lui, la vie va toute seule. Il traite les affaires de cœur comme les autres; on ne perd pas son temps à des hypocrisies; me voilà, si vous le permettez, de votre famille.

MADAME VERNET

Faites-nous l'honneur d'y entrer.

HENRI

C'est pour moi que seraient l'honneur et le profit. Mais, sans reproche, votre attitude...

MADAME VERNET

Et la vôtre?

HENRI

C'était la surprise.

MADAME VERNET

C'était la réserve. Mon mari allait d'un train! Je le retenais pour la forme, et si Marguerite vous plaît?

HENRI

Oh! moi, vous savez, les petites filles!

MADAME VERNET

Qu'est-ce que vous avez contre les petites filles?

HENRI

Je parle en général.

MADAME VERNET

Vous trouvez Marguerite ordinaire, vos visées sont plus hautes?... Ça ne me regarde pas?

HENRI

Hélas!

MADAME VERNET

Quoi? Hélas! Toujours ce front qui travaille.

HENRI

Oui... Il s'est empli de petites questions... que je voudrais vous poser.

MADAME VERNET

Je tâcherai de répondre.

HENRI

Oh! par oui ou par non, sans fatigue.

MADAME VERNET

Je m'assieds.

HENRI

Dites-moi, madame Vernet?

MADAME VERNET

Monsieur Henri?

HENRI

Vous êtes heureuse?

MADAME VERNET

Oui.

HENRI

Avec M. Vernet?

MADAME VERNET

Avec mon mari.

HENRI

Et ne le seriez-vous pas, que ce serait la même chose, parce que vous n'admettez le bonheur que dans le mariage seulement.

MADAME VERNET

Je suis mariée.

HENRI

Vous croyez à la morale.

MADAME VERNET

J'ai été assez bien élevée.

HENRI

Vous êtes une femme vertueuse.

MADAME VERNET

Je n'en rougis pas.

HENRI

De sorte que vous ne seriez point de celles qui, sous le simple prétexte qu'elles ne sont plus heureuses avec un homme, essaient, tout de suite, de l'être avec un autre?

MADAME VERNET

Décidément, vous me comblez.

HENRI

Je précise : êtes-vous une femme fidèle à son devoir... ou à son mari?

MADAME VERNET

Aux deux.

HENRI

Je le savais.

MADAME VERNET

Pourquoi donc faire cette enquête?

HENRI

Pour m'assurer une dernière fois qu'il serait bien inutile de vous dire que ce n'est pas impunément que tout ce qui se passe, depuis un mois, se passe, de vous dire que ce qui devait arriver arrive, de vous dire que...

MADAME VERNET

Pourquoi le dire, puisque c'est inutile?

HENRI

Ça ne servirait à rien?

MADAME VERNET

A rien.

HENRI

Du tout?

MADAME VERNET

Du tout.

HENRI

Ecoutez.

MADAME VERNET

Chut!

HENRI

Non. Je m'explique mal. Je fais des façons, je m'embrouille, je ne suis pas clair et je veux l'être. Ecoutez, madame Vernet, il y a un mot si souvent dit, si souvent écrit et lu, si fané sous son tas de feuilles mortes, que je m'étais promis de ne jamais m'en servir pour mon usage personnel...

MADAME VERNET

Etrange garçon!

HENRI

S'il faut un jour, pensais-je, que je le dise, ce mot, à une femme, je jure que je ne le dirai pas. Je chercherai autre chose, je trouverai; je ne suis pas un sot... Quel orgueil! L'instant est venu et je suis bien obligé de parler comme les autres et de vous dire, comme le dirait tout le monde à ma place...

MADAME VERNET. *Elle se lève.*

Ce n'est pas la peine, j'ai bien compris.

HENRI

Le mot vous déplaît, à vous aussi?

MADAME VERNET

Le sens.

HENRI

Il n'a rien d'injurieux; si je vous aime...

MADAME VERNET

Ah! vous le dites!

HENRI

Oui, il m'échappe, mais si je vous aime, je ne vous demande pas de m'aimer... Qui vous le demande?

MADAME VERNET

Personne.

HENRI

Pas moi; non, je ne vous le demande pas, mais vous voyez que j'avais raison et que mon retour ici, l'année prochaine, est impossible. Vous ne pouvez déjà plus me regarder en face.

MADAME VERNET

Je regardais un bateau qui passe. Oh! cette bonne brise! vous respirez?

HENRI

Je respire.

MADAME VERNET

L'année prochaine, vous ne penserez plus à ce que vous venez de dire.

HENRI

Je le souhaite. Un an de perdu, ce serait long.

MADAME VERNET

Et ce que vous venez de dire n'est pas vrai... Non, vous vous trompez sur la nature de vos sentiments.

HENRI

J'ai le tort de les avouer, mais je les connais mieux que vous peut-être.

MADAME VERNET

Vous avez de la sympathie pour moi.

HENRI

De la sympathie! Vous ne vous êtes donc jamais regardée?

MADAME VERNET

De la sympathie seulement, mais vous l'exagérez parce que nous sommes au bord de la mer.

HENRI

Je ne saisis pas bien.

MADAME VERNET

Vous payez votre tribut à la mer par un peu de fièvre. Elle vous énerve et vous grise. Vous avez le cœur phosphorescent!

HENRI

C'est joli.

MADAME VERNET

C'est de vous. Je vous l'ai entendu dire un soir sur le rocher de Fontenaille. Vous parliez alors à la mer, votre grande amie!

HENRI

Eh bien! c'est à vous que je parle ce soir. Oui,

j'ai dit à la mer qu'elle était belle, éternellement jeune, inspiratrice, et je ne m'en dédis pas, mais vous, madame, vous êtes laide ?

MADAME VERNET

Moi!

HENRI

Vieille?

MADAME VERNET

Oh! vieille!

HENRI

Sans esprit, sans charme, sans grâce...

MADAME VERNET

Oui, oui, oui.

HENRI

Et moi, je n'ai pas d'yeux?

MADAME VERNET

Si, des yeux perçants.

HENRI

Pas de goût?

MADAME VERNET

Oh! le goût, c'est votre partie.

HENRI

Alors, laissez la mer tranquille; ne me traitez pas comme un petit garçon malade et répondez-moi. M'aimez-vous?

MADAME VERNET

Vous aviez tout à l'heure la délicatesse de me dire: je ne vous demande pas de m'aimer.

HENRI

Vous ne m'aimerez pas, jamais?

MADAME VERNET

Non.

HENRI

Et ça vous est égal que j'en souffre!

MADAME VERNET

Oh!

HENRI

Pourquoi pas?

MADAME VERNET

Si l'un de vous deux doit souffrir, je préfère que ce ne soit pas mon mari.

HENRI

Ce serait injuste, cet excellent homme...

MADAME VERNET

Cet homme!

HENRI

A droit à toute votre estime.

MADAME VERNET

D'abord.

HENRI

Et à toute votre sympathie.

MADAME VERNET

Vous ne l'avez donc pas regardé, quand il vous offrait Marguerite, au cœur? Il a droit à mon amour.

HENRI

Et ce mot, — encore un mot! toujours ces mots! — ne vous gêne pas un peu?

MADAME VERNET

Non, quand c'est pour le bon motif.

HENRI

Bah! il y a tant d'espèces d'amour!

MADAME VERNET

Je parle de celui qui peut vous être le plus désagréable.

HENRI

Votre dureté vous va bien.

MADAME VERNET

Cette attitude envers mon mari vous va si mal!

Vous qui cherchez des mots neufs, ne vous servez donc pas de ces vieux moyens.

HENRI

Oui, je continue à ne pas savoir m'y prendre. Il faudrait tout recommencer; recommençons!

MADAME VERNET

Non, non, une fois suffit.

HENRI

Mais tant de maladresse, c'est la preuve au moins que je suis sincère.

MADAME VERNET

Comme j'ai de l'affection pour vous, — je suis sincère, moi aussi, — je vous plains.

HENRI

Vous ne pouvez pas faire plus?

MADAME VERNET

Je ne peux pas.

HENRI

Vous êtes décourageante.

MADAME VERNET

Je veux l'être de toutes mes forces.

Madame Vernet, au bord de la terrasse, fait de la main des signes à M. Vernet.

HENRI

Vous appelez au secours!

MADAME VERNET

Victor me fait des signes du bateau de Cruz et je réponds... Ah! il croit en effet que j'appelle au secours et il vient.

HENRI, *s'approchant.*

Il se dépêche... vous êtes sauvée!

MADAME VERNET

Ne soyez plus amer et faites-lui bon visage! Ce n'est pas sa faute... c'est la mienne.

SCENE VII

LES MEMES, MONSIEUR VERNET

MONSIEUR VERNET. *Il apparaît un peu essoufflé.*

Tu m'appelais?

MADAME VERNET

Non, et toi?

MONSIEUR VERNET

Non, je te faisais des signes pour te faire des signes.

MADAME VERNET

Et moi, je répondais à tes signes.

HENRI

C'est de la télégraphie conjugale.

MONSIEUR VERNET

Voilà comment nous sommes depuis notre mariage.

HENRI

Et ce n'est pas près de finir.

MONSIEUR VERNET

Ça durera toute la vie. — Quel géant! ce transatlantique! et ce torpilleur, quel monstre!

MADAME VERNET, *maternelle.*

Comme tu es fagoté!

Elle lui refait son nœud de cravate, l'époussette.

HENRI

Voulez-vous que j'aille chercher une glace, une brosse?

MONSIEUR VERNET

Merci.

Il embrasse madame Vernet.

HENRI

Monsieur Vernet, vous embrassez souvent madame Vernet.

MONSIEUR VERNET

Fermez les yeux.

HENRI

Ça ne suffirait pas, vous faites un bruit! Et vous devez sentir le poisson.

MONSIEUR VERNET, *à madame Vernet.*

Tu trouves?

MADAME VERNET

Pas trop.

HENRI

L'amour n'a pas de nez.

MONSIEUR VERNET

C'est vrai que le bateau de Cruz empeste. Ayez de l'eau de Cologne sur vous, cette nuit. Je n'y tenais plus. Tes signes m'ont délivré. Et puis j'ai cru que tu avais une bonne nouvelle à m'apprendre, que tu venais de le décider. Non? il refuse. Ah! il est libre.

MADAME VERNET

Il n'est pas libre.

MONSIEUR VERNET

Il a une maîtresse... sérieuse? je le saurais.

HENRI

Je vous l'aurais dit.

MONSIEUR VERNET

Alors il préfère, à notre petite Marguerite, ton espèce d'idéal.

MADAME VERNET

Il préfère l'impossible.

MONSIEUR VERNET

Qui ?

MADAME VERNET

Mon bon Victor!

MONSIEUR VERNET

Il faut encore que je prenne garde...

MADAME VERNET

Non, ne te donne pas ce souci; moi, je prends garde.

Madame Vernet s'éloigne.

MONSIEUR VERNET, *très étonné.*

Ah! — bien... Bien. (*A Henri.*) Je croyais avoir trouvé un moyen sûr pour que vous ne sortiez plus de ma famille; j'ai fait fausse route, excusez-moi.

HENRI

Monsieur Vernet!

MONSIEUR VERNET

Oh! je ne suis pas froissé!... (*Pauline passe.*) Et puis, ne faites pas cette figure, nous parlerons d'autre chose. Ce qui m'ennuie, c'est que ce mariage me paraissait si naturel que tout à l'heure, en bas, je l'ai presque annoncé à celle-là. Un autre genre! elle! ça l'a fait rire. N'est-ce pas?

SCENE VIII

HENRI, MONSIEUR VERNET, PAULINE

PAULINE

Dans un projet de mariage, il n'y a pas de quoi pleurer.

MONSIEUR VERNET

Il y a de quoi ricaner!

PAULINE

Non, et vous êtes trop aimable de me consulter.

MONSIEUR VERNET

Je ne vous consultais pas, je vous prévenais.

PAULINE

Ah! c'est une prévenance! la première alors.

MONSIEUR VERNET

Et la dernière, et je la regrette.

Monsieur Vernet sort du même côté que madame Vernet.

SCENE IX

PAULINE, HENRI

PAULINE

Pauvre M. Vernet! Il ne lui reste plus rien à vous offrir. C'est vrai que j'ai failli vous perdre, je n'ai pas pu m'empêcher de rire à la nouvelle de ce mariage.

HENRI

Parce que?

PAULINE

Ne faites pas l'innocent! Vous voilà entre deux feux. Vous êtes pris, qu'allez-vous faire?

HENRI

Ça vous intéresse?

PAULINE

Beaucoup.

HENRI

Je vous remercie.

PAULINE

En tout bien, tout honneur... Oh! n'insistez pas.

HENRI

Je n'insiste pas.

PAULINE

Je ne suis pas sur les rangs, moi; mais ça m'amuse, — je n'ai que cette joie, — de regarder les autres.

HENRI

Et de les écouter.

PAULINE

Vous parlez si fort sur cette terrasse! J'écoute ce qu'on dit trop haut, je regarde ce qu'on ne se donne pas la peine de cacher et j'attends... Laquelle choisissez-vous?

HENRI

J'hésite.

PAULINE

C'est délicat...

HENRI

Donnez-moi un conseil.

PAULINE

Ah! non, tirez-vous de là, tout seul. Moi, je vous dis, je m'amuse.

HENRI

Tant que ça?

PAULINE

Suffisamment.

HENRI

Et vous ne voulez pas m'aider?

PAULINE

Je donne mon consentement à votre mariage avec Marguerite. Vous me le demandez?

HENRI

Pas ce soir, mais si j'en ai besoin.

PAULINE

Du côté de ma sœur, dame! je ne peux rien.

HENRI

Ce ne serait pas convenable, entre sœurs.

PAULINE

Et puis c'est une femme unique.

HENRI

Sa vertu vous désole.

PAULINE

Non, je ne cache pas que j'aurais quelque plaisir, si M. Vernet obtenait enfin ce qu'il mérite; mais je suis fière de Julie, et, malgré ce pauvre homme, il n'y a encore rien à reprocher à ma sœur. J'en mettrais ma main au feu.

HENRI

Pour l'activer.

PAULINE

Je vous jure. Elle a fait ses preuves. Le peintre, il y a deux ans...

HENRI

Le peintre?

PAULINE

Le peintre Morneau, le portraitiste de madame Vernet... lui aussi...

HENRI

Ah! tiens.

PAULINE

Oui, mais sottement, brutalement. Il a voulu aller trop vite, et on l'a flanqué à la porte, trop tôt... Après la peinture, la poésie! mais vous, vous êtes bien plus fort que le peintre.

HENRI

C'est le talent.

PAULINE

Vous avez un doigté, une prudence!... Sans flatterie. A tout autre je dirais : non. Je le découragerais, mais avec un artiste comme vous...

HENRI

Il y a de l'espoir.

PAULINE

Oh! vous avez fait du chemin depuis quatre semaines.

HENRI

Et j'ai l'avenir devant moi.

PAULINE

Alors vous êtes décidé : ce n'est pas Marguerite, c'est madame Vernet.

HENRI

Non, non, non; je ne choisis pas; je laisserai faire le hasard.

PAULINE

Vous accepterez celle qu'il vous présentera la première.

HENRI

Et s'il m'offre les deux...

PAULINE

Toutes les deux!

HENRI

Pourquoi pas? Je ne refuse personne. Pensez-vous que je n'aie pas une idée nette de mes droits d'ami de la maison, que je ne connaisse pas mes obligations d'artiste reçu à bras ouverts dans une famille bourgeoise? Si je reculais, quelle triste opinion vous auriez de moi qui tiens tant à votre estime!

PAULINE

Vous vous énervez.

HENRI

Du tout : je me mets à la hauteur. Comptez sur moi, mademoiselle, je ferai mon devoir, tout mon devoir. Je prendrai l'une et l'autre, ensemble, ou l'une après l'autre, comme ça se trouvera.

PAULINE

Vous ne manquez pas d'allure.

HENRI

Et après, qui ?

PAULINE

Vous ne craignez pas que cette plaisanterie ne vous coûte cher?

HENRI

Vous me trahiriez!

PAULINE

Pas maintenant.

HENRI

Oui, plus tard. Ce soir, vous vous amusez trop.

PAULINE

Et avouez qu'il y a de quoi! (*M. Vernet reparaît.*) Vous me tiendrez au courant, hein, vous me direz...

HENRI

Tout, comme à ma meilleure amie!

Pauline rentre dans la maison.

SCENE X

MONSIEUR VERNET, HENRI

MONSIEUR VERNET

Henri!

HENRI. *Il s'éloignait.*

Monsieur Vernet.

MONSIEUR VERNET

Qu'est-ce qu'elle vous a encore dit, celle-là?

HENRI

Des douceurs!

MONSIEUR VERNET

Oui, elle travaille, avec ses dents... Je viens de causer avec Julie pour savoir les raisons, les vraies raisons de votre refus... Oh! je n'y ai pas mis de malice. Je lui ai dit: " Julie, est-ce que la poésie ne nous réussirait pas mieux que la peinture? " Vous ne comprenez pas, vous?

HENRI, *sur ses gardes.*

Non.

MONSIEUR VERNET

Vous ne connaissez pas cette histoire-là. Mais Julie m'a compris. Elle m'a rassuré.

HENRI

Ah!

MONSIEUR VERNET

D'un mot elle me rassure. Et elle parle de vous dans des termes si affectueux...

HENRI

De moi! adorable femme!

MONSIEUR VERNET

N'est-ce pas! (*En détresse.*) Si je la perdais, je ne mourrais pas, non, parce que je suis solide, mais je ferais le mort. Je n'aurais plus de goût à rien, je lâcherais tout et j'irais me cacher dans un coin.

HENRI

Qu'est-ce que vous avez, monsieur Vernet?

MONSIEUR VERNET

Ça passera.

HENRI

Je vous laisse.

MONSIEUR VERNET

Non, tenez-moi plutôt compagnie. Ce n'est rien... une petite boule à la gorge.

Il jette des cailloux dans la mer. Henri l'observe.

HENRI

Décidément, ça ne va pas, monsieur Vernet.

MONSIEUR VERNET

Si, ça va mieux, restez.

HENRI

Je reste.

Monsieur Vernet fait quelques pas, agité, puis soudain, sans dureté, avec des regrets et de la tendresse.

MONSIEUR VERNET

Allez-vous en... mon cher Henri, il faut vous en aller, tout à fait, loin de nous, loin d'elle, de Julie, parce que... j'ai peur... Votre refus inexplicable, les ricanements de cette vieille fille... vos façons de parler à Julie qui me reviennent... oui, malgré sa finesse d'honnête femme qui ne veut même pas avoir l'air de se douter de quelque chose, je devine, moi, je sens qu'elle vous a troublé. Oh! je ne dis pas que vous l'aimiez beaucoup, mais vous l'aimez déjà un peu, un petit peu, pour commencer. Et si vous ne l'aimez pas aujourd'hui, vous l'aimerez demain, c'est inévitable; et tandis que je vous poussais du côté de Marguerite, vous regardiez du côté de Julie... Oh! je ne vous en veux pas, et je l'aime trop pour m'étonner qu'on l'aime. Tout le monde l'aimerait! mais il ne faut pas, non, pas vous, ce serait particulièrement pénible.

HENRI, *encore inquiet.*

Que voulez-vous que je réponde, monsieur Vernet ?

MONSIEUR VERNET

Ne cherchez rien.

HENRI

Je pourrais dire que vous vous trompez.

MONSIEUR VERNET

Vous ne le dites pas.

HENRI

Parce que vous ne me croiriez pas.

MONSIEUR VERNET

Parce que vous êtes incapable de mentir.

HENRI

Votre état d'esprit, monsieur Vernet, m'oblige au silence.

MONSIEUR VERNET

Oui, ne protestez pas, ne niez pas. A quoi bon? Tout est de ma faute. J'aurais dû me défier, non de Julie, la chère femme, ce serait abominable, mais de vous. J'aurais dû prévoir que vous l'aimeriez, malgré vous et malgré elle; oui, d'accord, j'ai été trop loin. Je vous attire à la maison, je vous traîne au bord de la mer, je fais de vous l'ami inséparable. J'avoue qu'on n'est pas plus naïf, que je suis impardonnable et que je mérite, n'est-ce pas, d'être malheureux.

HENRI, *touché*.

Vous ne serez pas malheureux, monsieur Vernet. Vous me dites, sans colère, de partir, je partirai sans révolte.

MONSIEUR VERNET

Faites ça, monsieur Henri Gérard, faites-le gentiment, comme vous savez faire les choses.

HENRI

Comme je suis venu.

MONSIEUR VERNET

Ne m'accablez pas.

HENRI

Oh! cher monsieur Vernet! je m'en irai comme

il faudra. Quand désirez-vous que je parte? Soyez franc, puisque nous en sommes là.

MONSIEUR VERNET

Il est vrai qu'après nos aveux nous allons nous faire de drôles de têtes...

HENRI

Justement. Dites... le plus tôt possible.

MONSIEUR VERNET

Dans quelques jours.

HENRI

Demain.

MONSIEUR VERNET

Je ne vous demande pas ça. Plus tard, quand nous voudrons.

HENRI

Quand vous voudrez, au moindre prétexte.

MONSIEUR VERNET

Nous le chercherons tous deux, à tête reposée... Nous dirons que votre père, de passage à Paris, vous y attend. C'est simple.

HENRI

Comme bonsoir.

MONSIEUR VERNET

Ça, c'est déjà moins gentil.

HENRI

Pardon, monsieur Vernet... Mais j'y pense, j'ai un moyen encore plus simple. Je dois passer la nuit en mer avec Cruz. Demain matin, je ne reviendrai pas.

MONSIEUR VERNET

Vous me faites peur.

HENRI, *gaiement*.

Vous croyez que je vais me jeter à l'eau. Ah! non, tout de même.

MONSIEUR VERNET, *comme Henri.*

Ou simuler un naufrage!

HENRI

A votre tour, monsieur Vernet, ne m'accablez pas.

MONSIEUR VERNET

Pardon, Henri!

HENRI

Demain matin, au réveil, sur la mer, je dirai à Cruz : je ne connais pas Cherbourg, si nous allions vendre votre pêche à Cherbourg? Je suis sûr qu'il se fera un plaisir de m'y mener. Et une fois à Cherbourg... les rapides ne sont pas faits pour laisser les voyageurs en plan.

MONSIEUR VERNET

C'est une folie!

HENRI

D'aller à Cherbourg?

MONSIEUR VERNET

Non. Les marins de Fleuriport y vont toutes les semaines et, quelquefois, malgré eux, par mauvais vent. Mais ce départ, c'est fou, si brusquement.

HENRI

Ne vous ai-je pas suivi de même? Vous m'aviez enlevé, vous me rendez ma liberté, je m'enlève. Moi, monsieur Vernet, je suis toujours prêt à partir.

MONSIEUR VERNET

Et qu'est-ce que je dirai, à Julie, qui ne sera pas dans notre secret!

HENRI

Ne lui dites rien.

MONSIEUR VERNET

Avant votre départ, mais demain, quand Cruz reviendra seul.

HENRI

Vous direz qu'après une scène violente, vous m'avez mis...

MONSIEUR VERNET

Oh! ça jamais.

HENRI

Vous direz qu'après une explication loyale, je suis parti.

MONSIEUR VERNET

Ce sera une surprise.

HENRI

Oh! avec des ménagements. Je fais le plus difficile, faites le reste.

MONSIEUR VERNET

Non, votre idée me donne chaud; non, non, je ne veux pas.

HENRI

Mais moi je veux... L'important, c'est que je disparaisse, que ce soit par terre ou par mer, ou même en ballon!

MONSIEUR VERNET

Vous riez, vous!

HENRI

Oui, de nous deux, c'est moi qui ris.

MONSIEUR VERNET

Ça vous va, au fond, ce départ original!

HENRI

Romanesque! il a surtout quelque chose de précipité qui me séduit. (*Avec effort.*) J'avoue que j'ai hâte d'en finir, je me sens mal à l'aise, ici. Ça devient excédant, douloureux. Je voudrais être loin.

MONSIEUR VERNET. *Il tire sa montre.*

Quand je pense que le bateau de Cruz s'apprête.

HENRI

Pensez à autre chose.

MONSIEUR VERNET

Vous savez que c'est une promenade de gagner ce beau port militaire.

HENRI

J'aurai peut-être le temps de visiter l'arsenal.

MONSIEUR VERNET

C'est drôle.

HENRI

Encore une chose fine, monsieur Vernet! (*Léger et sans rancune.*) Alors, vous n'insistez plus pour que j'épouse?

MONSIEUR VERNET

Marguerite? vous n'y teniez pas beaucoup.

HENRI

Il y avait la dot.

MONSIEUR VERNET

Ne faites pas l'homme d'argent.

HENRI

Vous avez réponse à tout.

MONSIEUR VERNET

Et puis vous en trouverez d'autres, des jeunes filles.

HENRI

Oh! ne je suis pas embarrassé de ma personne.

MONSIEUR VERNET

Tandis que moi, si j'essayais de lutter avec un jeune homme comme vous, je serais...

HENRI

... battu d'avance. Mais c'est de la jalousie, ça, monsieur Vernet; vous qui ne connaissiez pas ce sentiment!

MONSIEUR VERNET

Je le connais.

HENRI

Pas pour longtemps.

MONSIEUR VERNET

Brave Henri!

HENRI

Brave monsieur Vernet! Vous n'avez plus besoin de rien?

MONSIEUR VERNET

Vous me trouvez dur?

HENRI

Je vous trouve très bien.

MONSIEUR VERNET

Egoïste, hein?

HENRI

Non, je vous le dis, très bien, et pas si bête!

MONSIEUR VERNET

En pareil cas, il faut avoir de la présence d'esprit. Est-ce que ça ne vaut pas mieux que la brutalité !

HENRI

Ah! votre fameuse méthode. Pan! Pan! Reconnaissez qu'il n'y a pas de quoi me décharger votre fusil dans le dos.

MONSIEUR VERNET

Et quand même? Vous massacrer, mon pauvre ami! Je m'en voudrais, de votre mort, toute ma vie.

HENRI

C'est comme moi, monsieur Vernet, si, aimant votre femme, je vous logeais, pour me débarrasser de vous, cinq ou six balles de revolver en pleine poitrine.

MONSIEUR VERNET

Ce ne sont pas là des mœurs d'hommes civilisés.

Ils rient.

SCENE XI

LES MEMES, MADAME VERNET

MADAME VERNET

Elle passe, à droite, devant La Juliette.

Vous causez bien longtemps?

HENRI

Il fait si doux sur cette terrasse!

MADAME VERNET

De quoi parlez-vous?

MONSIEUR VERNET

Nous disons des bêtises; il me fait rire.

MADAME VERNET

C'est vrai?

HENRI

Oui, madame.

MADAME VERNET

La mer monte, monsieur Henri, l'heure approche.

HENRI

Je me prépare.

SCENE XII

MONSIEUR VERNET, HENRI

MONSIEUR VERNET

Est-elle délicieuse!

HENRI

Délicieuse! Seulement, monsieur Vernet, vous me l'avez trop dit.

MONSIEUR VERNET

J'ai eu tort.

HENRI

Ne vous excusez plus.

MONSIEUR VERNET

En somme, je vous évite autant de chagrins qu'à moi, car vous souffririez de l'aimer pour rien.

HENRI

Je ne dis pas le contraire; merci.

MONSIEUR VERNET

Merci! Qu'est-ce que je dirais, moi?

HENRI

Laissons cela.

MONSIEUR VERNET

Croyez-vous qu'il y ait beaucoup de jeunes gens capables d'agir comme vous?

HENRI

Mais oui, monsieur Vernet, il suffit de n'avoir pas peur d'être ridicule.

MONSIEUR VERNET

Oh! c'est très juste, ce que vous dites là, juste et beau.

HENRI

Et puis... je ne peux pas faire autrement.

MONSIEUR VERNET

Moi non plus. Que feriez-vous à ma place?

HENRI

La même chose.

MONSIEUR VERNET

Alors?

HENRI

Alors, je vous dis : c'est parfait... Je viens de passer quelques semaines chez de vrais amis et j'emporte de mon séjour une image inaltérable qui brillera dans mes souvenirs, comme le clair ruisseau entre ses bords.

MONSIEUR VERNET

Toujours poète!

HENRI

Je tâche.

MONSIEUR VERNET

Qu'est-ce que nous allons devenir, sans notre poète?

HENRI

Vous redeviendrez... tranquilles.

MONSIEUR VERNET

Nous redeviendrons des bourgeois.

HENRI

Ça se retrouve, des artistes!

MONSIEUR VERNET

Ah! non, je vous jure que, l'année prochaine, je ne ramènerai pas un musicien!

SCENE XIII

LES MEMES, CRUZ, MARGUERITE

Cruz apporte une blouse de toile jaune goudronnée, Marguerite un lourd panier.

CRUZ

Voilà votre uniforme, monsieur Henri.

MONSIEUR VERNET

Déjà! (*A Henri.*) Mon pauvre vieux!

CRUZ

La mer va être pleine. Mes matelots amorcent les lignes.

MONSIEUR VERNET

Qu'est-ce qu'il y a dans le panier?

MARGUERITE

Du jambon, du poulet, du veau froid, des œufs durs, des petits beurres...

HENRI, *qui essaie la blouse, avec l'aide de monsieur Vernet.*

Assez, assez, mademoiselle...

CRUZ

L'air de la mer creuse, monsieur Henri. Vous dévorerez.

MONSIEUR VERNET

Il ne vous en laissera point. Pas trop de bouteilles, hein, Cruz?

CRUZ

De quoi ne pas manger sans boire, monsieur Vernet, de quoi faire couler.

MONSIEUR VERNET, *levant la serviette du panier.*

De quoi faire couler le bateau. Henri, ayez l'œil sur votre équipage.

HENRI

Oh! il peut me faire chavirer dans ce costume; c'est de la planche.

CRUZ

Avec ça, rien à craindre des paquets d'eau de mer.

MONSIEUR VERNET

Et ça vous habille!

HENRI

Comme une caisse; j'ai l'air d'être emballé. Pour qu'un requin m'avale tout cru, il faudra qu'il ait plus faim que moi.

MONSIEUR VERNET, *bas à Henri.*

Irrévocable?

HENRI

Ne craignez rien.

SCENE XIV

LES MEMES, PAULINE, puis MADAME VERNET

PAULINE

Quel accoutrement! Ces dames vont raffoler de vous... Rien de compromis dans vos petites affaires?

MONSIEUR VERNET

Elles sont en pleine prospérité, bonne belle-sœur! Ah! vous! Je vous promets une fin de saison savoureuse!

PAULINE

Qu'est-ce qu'il a encore fait?

MADAME VERNET

Vous aurez beau temps, Cruz?

CRUZ

Un temps de demoiselle.

MADAME VERNET

Oh! nous n'avons pas d'inquiétude... Cruz et ses hommes sont de vieux loups de mer. *La Jeannette* est solide et il fera clair de lune cette nuit. Prenez seulement garde au froid.

MONSIEUR VERNET *donne le panier à Pauline.*

Vous, portez ça. Marguerite, va chercher ma belle couverture de voyage. Nous lui installerons une niche dans un coin du bateau.

Monsieur Vernet, Cruz et Marguerite sortent.

SCENE XV

MADAME VERNET, HENRI

MADAME VERNET

Cette nuit à la belle étoile rafraîchira votre front. Demain matin, en revenant, vous n'aurez qu'une

chose à faire: vous coucher, après avoir pris une bonne tasse de chocolat.

HENRI

Et tout ira bien.

MADAME VERNET

Très bien, et les dernières semaines de notre séjour ici peuvent être, avec quelques précautions, agréables à tout le monde.

HENRI

Même à moi, sans amour? Oh! ne vous récriez pas, c'est la dernière fois. Sans le moindre mariage!

MADAME VERNET

Il était possible, ce mariage, si vous ne m'aviez pas dit tout à coup des choses folles. Vous auriez pu être, Marguerite étant presque ma fille, presque mon gendre.

HENRI

Heureux au moins de votre voisinage!

SCENE XVI

LES MEMES, MARGUERITE

MARGUERITE. *Elle traverse la scène avec la couverture de voyage.*

Vous serez comme dans votre lit.

HENRI

Oh! mademoiselle!

MARGUERITE

Non, non, laissez, je veux vous préparer ça; je vous borderai moi-même.

MADAME VERNET

Pourvu qu'elle ne vous aime pas!

HENRI

Oui, au fait, si par malheur...

MADAME VERNET

Marguerite ?

MARGUERITE, *qui descendait l'escalier, remonte.*

Ma tante?

MADAME VERNET

Tu sais que monsieur Henri doit nous quitter prochainement.

MARGUERITE, *contrariée.*

Ah!

MADAME VERNET

Ses affaires le rappellent à Paris.

MARGUERITE

Des affaires, lui!

HENRI

Pourquoi pas, mademoiselle?

MADAME VERNET

Des affaires de cœur.

MARGUERITE

Un mariage?

MADAME VERNET

Je crois.

MARGUERITE

Vrai?

HENRI

Il paraît.

MARGUERITE, *joyeusement.*

Nous serons de la noce?

HENRI

Je vous invite.

MARGUERITE

Veine!... Quand rentrez-vous à Paris?

HENRI, *à madame Vernet.*

Madame?

MADAME VERNET

Dimanche peut-être.

MARGUERITE

Si tôt que ça!... Nous n'avons plus guère de temps à rester camarades... Et notre excursion au bois de la Reine?

HENRI, *à madame Vernet.*

Madame?...

MADAME VERNET

C'est aujourd'hui lundi, on peut l'avancer, la faire samedi.

MARGUERITE

Samedi... Entendu?

HENRI

Entendu.

MARGUERITE

Je porte votre matelas au bateau. Je vais faire votre petit ménage, votre chambre à coucher sur la mer.

HENRI

Je vous suis, mademoiselle.

SCENE XVII

MADAME VERNET, HENRI

MADAME VERNET

Il n'y a pas de mal. Tant mieux pour elle!

HENRI

Et tant pis pour moi.

MADAME VERNET

Une piqûre d'amour-propre.

HENRI

Oui, mais c'est ma journée. J'en reçois.

MADAME VERNET

Vous savez, quand on a un endroit sensible, c'est toujours là qu'on s'attrape.

HENRI

Je n'ai pas plus troublé ce cœur d'enfant que votre cœur...

MADAME VERNET

... d'amie... Vous n'avez aucune coquetterie à me reprocher?

HENRI

Je ne vous la reprocherais pas.

MADAME VERNET. *Elle lui prend la main.*

Vous êtes vraiment un homme rare que je suis heureuse de connaître. Je vous jure que je ne ferai jamais allusion... je ne dis pas que j'ai déjà oublié! une femme ne se remet pas si vite d'une déclaration si bien tournée, mais demain il n'y paraîtra plus. Dès demain, je veux être avec vous, comme j'étais avant. Je resterai pour vous...

HENRI

Ne me dites plus rien, ou ce serait de la barbarie inutile, ou vous me feriez croire qu'il y a au fond de votre sécurité apparente quelque chose que vous n'avouez pas; je vous en supplie: par pitié, ne me dites plus rien.

MADAME VERNET

Je ne vous dis plus rien.

SCENE XVIII

LES MEMES, MONSIEUR VERNET

MONSIEUR VERNET

Tout est prêt.

MADAME VERNET

Tu as une figure, comme si monsieur Henri allait faire le tour du monde.

HENRI

Bonsoir, madame.

MADAME VERNET

Bonsoir! Bonne nuit sur la mer! A demain matin!

MONSIEUR VERNET

Moi, je l'embrasse.

MADAME VERNET

Pourquoi?

MONSIEUR VERNET

Parce que je l'aime.

MADAME VERNET

C'est déchirant!

MONSIEUR VERNET

Descends, Julie, moi je ne descends pas. D'ici, je le verrai plus loin sur la mer.

HENRI

Non, non, ne descendez pas, madame, restez près de lui, pour le consoler.

SCENE XIX

MADAME VERNET, MONSIEUR VERNET

MADAME VERNET

Tu as les larmes aux yeux. Ne dirait-on pas que c'est ton fils et que tu ne le reverras plus?

MONSIEUR VERNET

Nous ne le reverrons plus.

MADAME VERNET

Nous ne le reverrons plus!

MONSIEUR VERNET

Demain matin il se fera débarquer par Cruz à Cherbourg et il sera demain soir à Paris.

MADAME VERNET

Demain soir à Paris!

MONSIEUR VERNET

Je t'expliquerai, c'est un homme exquis. Il ne pouvait plus rester. Après un entretien fraternel, nous avons décidé ce départ tous deux. Il n'y avait pas autre chose à faire; je t'expliquerai.

MADAME VERNET

Oh! je sais... Pauvre garçon!

MONSIEUR VERNET

Regarde. Cruz met à la voile. Henri embrasse Marguerite... pas Pauline... Il agite la main vers nous. Disons-lui adieu. Adieu! adieu! Dis-lui adieu, Julie... Mais qu'est-ce que tu as, toi aussi?

MADAME VERNET

Ça me fait de la peine.

MONSIEUR VERNET

Beaucoup de peine?

MADAME VERNET

Beaucoup de peine.

MONSIEUR VERNET

Mais quelle peine?

MADAME VERNET

De la vraie peine.

MONSIEUR VERNET

Ah!

MADAME VERNET

De la peine.

MONSIEUR VERNET

Ma pauvre amie! il était temps.

RIDEAU.

Notes
et
Variantes

Bibliographie

Extrait du *Journal général de l'imprimerie et de la librairie.*

ANNÉE 1898

3183. — *Le Plaisir de rompre*, comédie en 1 acte, par Jules Renard. In-16, 39 p. Saint-Denis, impr. Bouillant, Paris, libr. Ollendorff. 2 fr. (14 février.)

Il a été tiré à part 20 exemplaires sur papier de Hollande.

Extrait du *Catalogue général de la librairie française*. Tome 19. Période de 1901 à 1905.

ANNÉE 1902

Le Plaisir de rompre, comédie en 1 acte. Nouvelle édition. In-12. 1902. Ollendorff. 2 fr.

Extrait du *Journal général de l'imprimerie et de la librairie.*

ANNÉE 1899

4724. — *Le Pain de ménage*, comédie en 1 acte par Jules Renard. 2e édition. In-16, 47 p. Saint-Denis, impr. Bouillant, Paris, libr. Ollendorff. 2 fr. (19 avril.)

Il a été tiré 20 exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 1 à 20, et 2 sur papier du Japon.

Représentée, pour la première fois le 16 mars 1898 au *Figaro*.

ANNÉE 1904

673. — *Comédies*. (*Le Plaisir de rompre, le Pain de ménage, Poil de Carotte, Monsieur Vernet*), par Jules Renard. 2e édition. In-18 jésus, 343 p. Châtillon-sur-Seine, impr. Pichat, Paris, libr. Ollendorff. 1904.

Il a été tiré à part 10 exemplaires sur papier de Hollande numérotés.

ANNÉE 1911

Jules Renard. *Théâtre complet*. (*Poil de Carotte, Monsieur Vernet, le Plaisir de rompre, le Pain de ménage, la Bigote*.) Illustrations de Maillaud et Dudouyt. In-8o. Libr. A. Fayard. 95 c. Relié, 1 fr. 50.

Modern-Théâtre, no 12.

Notes

LE PLAISIR DE ROMPRE ET LA CRITIQUE

Henri Céard, *le Matin*, 17 mars 1897 :

Dans le spectacle donné hier par les *Escholiers* se trouve un chef-d'œuvre en un acte et, en trois actes, une comédie satirique fort intéressante.

Le chef-d'œuvre, c'est le *Plaisir de rompre*, de M. Jules Renard. M. Maurice et Mme Blanche, à l'heure des désabusements, sont devenus des amants reposés. L'amitié, chez eux, l'emporte sur l'amour tellement que, sachant la vanité des liaisons irrégulières, quand Maurice a parlé d'épouser une jeune fille, Blanche ne l'a pas détourné de ce projet conjugal. Même elle a fait pour lui, chez les fournisseurs d'élégances et de fleurs, les petites commissions dont un homme s'acquitte d'ordinaire si mal. Maternellement, elle veut que l'amant qui la quitte ait bonne figure mondaine devant sa fiancée...

Commencée dans la gaieté, la rupture s'achève quand même dans la tristesse, et c'est le charme infini de la comédie de M. Jules Renard, que son ironie a toujours d'exquises larmes dans les yeux. On connaissait l'auteur de l'*Ecornifleur* comme un écrivain d'une rare acuité d'esprit et de style Dans le *Plaisir de rompre*, à ses mérites naturels et reconnus,

il a ajouté cette qualité nouvelle et imprévue : l'émotion, et sa pièce a été triomphalement accueillie. Elle est d'ailleurs jouée avec une rare perfection par M. Mayer et Mlle Granier. Eux aussi, par l'interprétation de l'acte de M. Jules Renard, ont fait leur chef-d'œuvre de justesse et de sensibilité. M. Mayer s'est montré là supérieur encore à ses meilleurs rôles, et on l'a chaleureusement applaudi en compagnie de la fine cigale, laquelle, après avoir chanté tout l'été, quand elle s'avisa de s'appliquer à la comédie, devint sur-le-champ une actrice étonnante de vérité et de grâce.

Catulle Mendès, *le Journal*, 18 mars :

Et c'est une pièce effrayante que la petite comédie intitulée : *le Plaisir de rompre*. A chaque instant, le public souriait, riait même ! j'avais le cœur serré comme par un sinistre drame. Nul autant que M. Jules Renard n'excelle, avec ses apparences d'ironie aimable, d'humour pas méchant, quelquefois même d'attendrissement, à tordre la conscience humaine, éponge dont il fait suinter des larmes de fiel; et tous les lettrés admirent, en s'en épouvantant presque, ses romans tortureurs et ses cruels poèmes en prose qui ont des strophes justicières et des mots bourreaux. Mais jamais encore il n'avait été aussi cruel que dans le *Plaisir de rompre*. O abominable plaisir ! c'est un spectacle déchirant que celui de ces deux pauvres âmes presque banales, et par cela même ressemblantes à presque toutes les âmes — qui croient ne pas souffrir et qui souffrent tant, eh ! non point de leur séparation elle-même, mais de la certitude où cette séparation les oblige, qu'ils n'aimaient pas ce qu'ils perdent, que le néant où ils entrent sera bien peu différent du rien où ils étaient, avec ce désastre de plus cependant que, n'ayant plus l'illusion de l'ancien bonheur, ils n'auront pas même l'illusion de son regret. En cette suprême entrevue, les sourires, les mains qui se joignent, les souvenirs évoqués, et les mots charmants, et les mots tendres, et les gestes qui éloignent avec un air de rappeler, ne sont que des mensonges. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il n'y a rien de vrai, c'est hélas ! qu'il n'y a rien eu de vrai ! et, parmi le deuil que mène Mlle Granier, délicieusement et douloureusement veuve de ce qui n'exista jamais, et M. Mayer, ironique et niais Pleureur, cette pièce est comme une petite tombe où l'on ne jettera que des immortelles depuis longtemps fanées.

Jules Lemaître, *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril :

Le théâtre des " Escholiers " a donné, — avec une comédie

satirique de M. Louis Gleize : *la Charité*, intéressante, et qui n'a que le tort d'osciller entre le drame et le vaudeville, — un petit acte de M. Jules Renard : *le Plaisir de rompre*, qui a extrêmement plu.

Ce petit acte n'est qu'une scène à deux personnages. Deux amants, Maurice et Blanche, — lui, employé à 2.400 francs; elle, d'une condition assez difficile à définir, quelque chose comme une petite bourgeoise à demi entretenue, — ont décidé de rompre pour se marier chacun de son côté, car la raison le leur commande. Ils ont préparé ensemble cette rupture; ils se savent bon gré de leur sincérité mutuelle; ils sentent qu'ils n'ont plus l'un pour l'autre que de l'amitié : ils ont donc tout lieu de croire que leur dernière entrevue sera cordiale, tranquille, décente, et ne manquera même point de distinction morale. Mais cette entrevue est horriblement mélancolique, et risque, à la fin, de devenir vilaine. Blanche, l'aînée, plus sage, un peu maternelle, charmante, souffre plus qu'elle n'avait pensé. Maurice, plus faible, a, malgré lui, des amertumes, une ironie qui sonne faux. Ils sont encore jaloux, bien qu'ils ne soient plus amants. De la jalousie ils passent à l'attendrissement des souvenirs. Et il est tout à coup ressaisi d'un désir brutal, qu'il prend pour un regain d'amour; et elle le repousse tristement; et il ne peut s'empêcher de dire des mots méchants, et il se sent odieux et ridicule. " Ratée, notre rupture ! misérablement ratée ! " Et il s'en va, parce qu'après tout il faut bien s'en aller...

Je ne puis vous dire ici que le dessein de la scène. Elle vaut par la minutieuse, singulière et souvent inattendue vérité des détails. Et le plus remarquable, c'est que M. Renard a su nous faire sentir, dans cette rupture médiocre de deux amants ordinaires, l'infinie et inévitable tristesse de toutes les ruptures, même de celles qui délient ceux qui ne s'aiment plus.

L'auteur de *Poil de Carotte*, de *l'Ecornifleur*, du *Vigneron dans sa vigne*, des *Histoires naturelles* et des *Bucoliques* est un observateur aigu, un ironiste miséricordieux, un écrivain concis et pittoresque et qui a même inventé des métaphores et des comparaisons ! Je serais charmé que le grand succès du *Plaisir de rompre* fît connaître le rare mérite de M. Jules Renard à tous ceux qui ne s'en étaient pas encore avisés.

Francisque Sarcey, *le Temps*, 17 mai :

Et maintenant, ne manquez pas d'aller voir, si on la redonne, une charmante piécette, le *Plaisir de rompre* de M. Jules Renard. Elle avait été jouée une première fois aux Escholiers;

on nous l'a cette semaine resservie à la Bodinière, avec une conférence, en guise de préface, par Jules Lemaître.

Elle a été délicieuse, cette conférence, et Jules Lemaître nous a lu à ravir quelques-uns des croquis de Jules Renard. Ah ! qu'il lit bien ! et comme il fait comprendre, sentir et admirer ce qu'il lit !

Le *Plaisir de rompre* n'est qu'une scène, dont le dessin n'est pas très net; elle flotte au milieu, et il y aurait là quelques coupures et quelque retouche à faire. Mais quel joli dialogue ! Comme tout cela est vrai et sincère !

Il s'agit de deux jeunes gens, amant et maîtresse, qui ont longtemps vécu ensemble, et qui ont pris le parti de se séparer, l'un épousant une fille riche, l'autre accordant sa main à un homme mûr, mais qui lui assure l'aisance.

Séparation à l'amiable ! il revient lui dire adieu; c'est la dernière fois qu'ils se verront; ils se rappellent leurs bons moments, ils s'attendrissent; elle lui demande s'il est amoureux de sa fiancée; il l'interroge à son tour sur l'homme qui le remplacera. Une pointe de jalousie... L'amant se sent repris, il voudrait rester; et comme elle refuse, il s'emporte en propos désagréables. Elle en est toute triste; elle l'évince doucement.

Tout cela fin, discret, exquis.

Et joué ! et joué ! c'est un charme. Jeanne Granier est la sincérité même; Mayer est un comédien qui fouille ses rôles ou plutôt qui vit ses personnages. Tous deux donnaient l'illusion de la vie.

Emile Faguet, les *Débats*, 24 mai :

Je puis enfin vous parler du *Plaisir de rompre* que je vous ai déjà mentionné plusieurs fois. Cette petite pièce, qui fut procurée par la brave petite Société littéraire les Escholiers, il y a un mois, a été reprise par la Bodinière, il y a huit jours, et est en train de faire le tour des salons de Paris. Elle est très agréable. Elle a été accueillie moins fanatiquement à la Bodinière qu'elle ne l'avait été aux Escholiers où elle avait eu absolument un succès d'enthousiasme; mais cela veut dire simplement qu'aux Escholiers elle avait été précédée d'une pièce, qui, sans être mauvaise, certes, l'avait un peu " repoussée ", tandis qu'à la Bodinière elle était précédée de M. Jules Lemaître, et que c'est toujours dangereux d'être précédé de M. Jules Lemaître, même quand il vous précède pour vous introduire, même quand il vous précède pour vous recommander. C'est l'histoire du bon jeune homme qui voulait épouser la belle jeune fille, et qui vous avait prié

de le présenter dans la maison. Vous le présentâtes, vous voulûtes le faire briller, vous fûtes charmant, vous l'éclipsâtes, et c'est vous qui avez épousé la belle jeune fille. Et pourtant vous n'êtes pas une canaille. M. Jules Lemaître, qui est un très honnête homme, a joué un peu votre rôle. Il a fait l'éloge de M. Jules Renard, l'auteur du *Plaisir de rompre ;* il a lu, et comme il sait lire, quelques-unes des plus jolies pages de M. Jules Renard; et il voulait s'en aller, et il se sentait retenu par l'attention et l'applaudissement, et il restait encore un peu; et il a fait un peu de tort au *Plaisir de rompre* par le plaisir qu'on avait à l'écouter. Il ne faut pas que la conférence soit trop bonne. Soyons juste : elle a rarement ce défaut-là.

Le Plaisir de rompre n'en est pas moins une œuvre tout à fait exquise. Elle manque un peu de rythme; la marche, du point de départ au point d'arrivée, n'est pas assez nettement marquée; il y a un peu de flottement au milieu. Et le rythme soit d'un acte, soit d'une scène, encore qu'il soit odieux quand le procédé s'y sent, est une chose à ne pas négliger. Mais la pièce commence bien, elle finit bien, deux points de toute importance, et elle abonde en jolis détails.

LE PAIN DE MÉNAGE ET LA CRITIQUE

La Presse, 16 mars 1898 :

Les Petites Premieres

Notre confrère le *Figaro* a donné hier une petite première qui fut tout aussi brillante que la grande première d'un théâtre parisien.

C'est une exquise comédie nouvelle de M. Jules Renard, le *Pain de ménage*, qui faisait les frais du spectacle. Jouée par Mlle Brandès et par M. Guitry, elle a été justement acclamée par un public choisi qui la retrouvera, cet hiver, en plus d'un salon. Une pièce comme celle-là ne se raconte pas, elle s'écoute. C'est le dialogue mis par un homme d'un esprit infiniment subtil dans la bouche de deux personnages, un homme, une femme; ceux-ci, respectivement mariés, ni mieux ni plus mal que dans la vie, voudraient pourtant renoncer au pain du ménage, pour goûter aux pâtisseries défendues du flirt et du caprice. Ce mot, venu sous ma plume, évoque le souvenir du proverbe charmant de Musset. Et c'est en effet un nouveau " Caprice " que M. Jules Renard a écrit; mais si l'intrigue légère de la pièce est semblable, l'auteur en a renouvelé l'attrait par son dialogue d'un esprit qui jamais ne vise à la virtuosité, qui reste discret et subtil. Et jamais n'est absente, des œuvres de Jules Renard, cette note d'atten-

drissement doux et grave qui marque chez cet homme d'esprit une âme de poete.

On a fêté, applaudi l'œuvre, l'auteur et ses interprètes.Et peut-être le succès très franc que Jules Renard a remporté sera-t-il pour lui l'indication suffisante de l'accueil qui lui serait réservé sur une plus grande scène pour une œuvre de longue haleine.

Thadée Natanson, *la Vie Parisienne*, 19 mars :

Au *Figaro* on a donné, devant un parterre de privilégiés, — corps diplomatique et noble faubourg, chers maîtres, maîtresses, jolies madames et l'Académie d'aujourd'hui et de quoi faire l'Académie de demain, — la première d'une comédie de Jules Renard, *le Pain de ménage*, à quoi l'on peut sans se hasarder prédire une longue carrière de succès.

Elle atteindra, elle passera allègrement la centième dans les salons cette saison. Nous la reverrons à plus d'un bénéfice considérable et dans les beaux concerts. Les plus heureux d'entre nous la retrouveront au répertoire, rue Richelieu, quand pour y jouer des pièces honnêtes, on se décidera à en choisir qui ne soient pas désolantes et quand on y pourra passer pour lettré sans être sot ni prétentieux. Nous l'entendrons encore dans les concours, si menacé que soit le Conservatoire et elle sera dans tous les morceaux choisis.

J. Saint-Cère, *le Cri de Paris*, 20 mars :

Ç'a été une petite révolution parisienne que cette matinée du *Figaro*. Pour la première fois, on a consenti à admettre les dames à ces petites fêtes où, depuis quinze ans, les hommes, seuls, étaient reçus. Et l'on a bien fait.

Tout de même, les fêtes où il y a des dames, c'est toujours plus gai.

Et pour justifier ce changement, qui a paru ravir les invités des deux genres, on a offert au public un nouveau petit chef-d'œuvre de Jules Renard, *le Pain de Ménage*, qui va être joué ce printemps dans tous les salons parisiens par ses deux incomparables interprètes : Marthe Brandès et Lucien Guitry. La pièce de Jules Renard a paru encore supérieure au *Plaisir de rompre*, déjà si fin et si profond. Plus belle que jamais, Mlle Brandès en a dit les répliques avec son charme et son intelligence coutumières, M. Guitry avec son naturel si poignant.

Et si on peut dire que ces deux artistes, les plus modernes de Paris, ont eu la chance de trouver une pièce comme *le Pain de Ménage*, on peut dire tout également que M. Jules

Renard peut marquer d'une pierre blanche le jour où il a rencontré deux êtres qui donnent l'impression morale et physique de l'œuvre elle-même, " on croit que c'est arrivé ", et puis il y a un détail, un mot, un rien, qui nous fait retomber dans l'ironie.

Robert de Flers, *La Liberté*, 12 février 1900 :

GYMNASE. — Série des Auteurs gais. — Conférence de M. Tristan Bernard. — Le *Pain de ménage*, un acte de M. Jules Renard.

Ce fut, samedi soir, grand festin de poésie à l'Odéon et grand régal d'ironie au Gymnase. J'ai dû me contenter de ce second plaisir, non point sans accorder de longs regrets à l'évocation des princesses légendaires du subtil et troublant poète de l'*Ombre ardente*, Jean Lorrain, ainsi qu'à ses interprètes : la haute et noble Mme Segond-Weber, l'infatigable Mlle Sorel, la belle et tragique Mlle Odette de Fehl... J'en passe, et des meilleures.

Au théâtre de Madame, nous avons eu, à défaut de rêve, de la piquante et savoureuse réalité. M. Tristan Bernard passera toute sa vie à nous faire des surprises. Nous y sommes si habitués que cette assertion prend tout de suite l'air d'un paradoxe. Il s'est montré conférencier exquis. Il a dit dans sa belle barbe d'Assyrien souriant d'excellentes choses avec un si bon sens impeccable qu'on était comme étonné d'y découvrir autant de finesse.

M. Tristan Bernard nous parlait de M. Jules Renard, le plus classique des littérateurs contemporains, poète à force de précision, ironiste tant il a de tendresse rentrée, d'orgueil timide et de prudence égoïste; telle est du moins la thèse de Tristan Bernard qu'il a documentée par d'excellentes lectures de fragments empruntés à *Poil de Carotte*, dont nous allons bientôt applaudir chez Antoine la version dramatique, à l'*Ecornifleur*, aux *Bucoliques*, aux *Histoires naturelles*. Il faut dire bien haut — et M. Tristan Bernard a eu grand'raison de le proclamer, que Jules Renard est l'un des deux ou trois écrivains actuels assurés de l'oubli par la solidité de la forme et l'inaltérable sûreté de la langue. Ce n'est pas dans la série des " Auteurs gais " qu'on eût dû réserver une place à l'auteur de *Plaisir de rompre*, mais dans celle des *Grands Ecrivains*, après La Fontaine et Alfred de Musset.

C'est, en effet, du Musset plus précis et moins lyrique que ce joli acte : *Le Pain de ménage*, déjà représenté sur quelques scènes à côté et qui honorerait la Comédie-Française, si elle avait songé à le remarquer. Il s'en dégage je ne sais quel

parfum de sensualité honnête, d'une rare délicatesse. Nous connaissons à fond ces deux personnages, bien que nous ne passions auprès d'eux qu'un court moment. Ils sont humains et vrais, quoiqu'ils disent de jolies choses. Les interprètes ont été charmants. M. Tarride s'est montré, plein de ce flegme précis qui lui donne un comique spécial, à la fois réjouissant et distingué. Mlle Blanche Toutain jouait un rôle d'honnête femme; elle y a été exquise de fine émotion et de trouble intérieur : c'est beaucoup plus difficile que de jouer une grue et c'est aussi bien.

Il convient de féliciter de son heureuse initiative M. Paul Franck qui nous vaut ainsi chaque samedi une heure de divertissement de la bonne qualité.

MONSIEUR VERNET ET LA CRITIQUE

Catulle Mendès, *le Journal*, 7 mai 1903 :

THÉATRE ANTOINE. — *Monsieur Vernet*, comédie en deux actes, de M. Jules Renard; le *Supplice du Silence*, de M. Berr de Turique; l'*Attaque Nocturne*, pièce en deux actes, de MM. de Lorde et Masson-Forestier.

M. Jules Renard, penseur très fin, très subtil, et si délicat, artiste minutieux et rigoureux, à qui quelques lignes suffisent pour faire surgir, inoubliablement, avec une stricte et forte intensité, — comme dans une miniature qui serait une eau-forte, — un sentiment, un instinct, un paysage, M Jules Renard, qui évoque l'idée d'un Gaspard de la Nuit moins pittoresque et moins lumineux, mais plus intellectuel, plus " psychique ", nous offre une comédie qui ressemble un peu à l'un de ses romans, ne lui ressemble pas assez. Si *Monsieur Vernet* valait l'*Ecornifleur*, *Monsieur Vernet* serait un chef-d'œuvre; ce n'est qu'une aimable comédie, assez vivante, aux réels caractères, et où rêve çà et là une mélancolie. — Un jeune poète, Henri Gérard, ni beau ni laid, ni enthousiaste ni ironique, médiocre avec quelque bonne grâce, et pas méchant, quoique bien capable, comme beaucoup de braves gens, d'une petite vilenie, — ce personnage a été admirablement composé par M. Signoret, — devient le commensal, au bord de la mer, de M. Vernet, — à qui M. Antoine n'a pas donné, me semble-t-il, une physionomie bien précise; et M. Vernet, en même temps qu'une fille adorable, — c'est Mlle Miéris, — a une femme charmante, — c'est Mme Cheirel, délicieuse comédienne heureusement évadée du vaudeville. Naturellement, le poète fait la cour à la charmante bourgeoise, et le bourgeois, ingénu, doux et bon, marierait volontiers

sa fille avec le poète. Celui-ci n'aura ni l'une ni l'autre. Ce sont d'exquises scènes, et presque émouvantes, celles où Mme Vernet, sans dureté, si simplement, avec peut-être un regret tendre, éloigne le très hésitant séducteur, pas bien entreprenant, qui consent tout de suite à ne pas insister; où la jeune fille à marier, plus adorable d'être plus gaiement gamine, ne tient pas du tout à retenir le fiancé auquel elle n'a jamais pris garde; où M. Vernet, seul, a quelque chagrin du poète qui s'en va, et garde comme une déception en retrouvant son honnête et paisible bonheur un instant troublé par un pauvre idéal qui passe.

Emile Faguet, *Journal des Débats*, 11 mai :

Monsieur Vernet est une petite pièce de mœurs bourgeoises que M. Jules Renard a tirée de son roman l'*Ecornifleur*. Je dis " tiré " et j'emploie le mot avec propriété. *Monsieur Vernet*, ce n'est pas l'*Ecornifleur*. C'est l'*Ecornifleur* très changé, très remanié, tiré du pessimisme à l'optimisme et où tout le monde est honnête, au lieu que tout le monde soit coupable; mais c'est en son fond l'*Ecornifleur*, et donc je disais bien : *Monsieur Vernet* est " tiré " de l'*Ecornifleur*...

Cette comédie, que l'auteur s'est un peu plus appliqué à rendre inintelligible qu'à faire comprendre, n'a pas déplu, pourtant. Certaines scènes en sont jolies et d'une touche fine. L'auteur a su y introduire de la gaieté, dont il était besoin, par le personnage d'une vieille tante que Vernet crible de plaisanteries absolument contraires à son caractère, mais dont quelques-unes au moins sont très plaisantes et dont les autres nous font rire par entraînement et force acquise. Et puis, je ne sais comment dire, tout cela est si naïf qu'il désarme et même attendrit un peu. C'est touchant à force d'être faux. Cette pièce est infiniment inférieure au fameux et justement fameux *Plaisir de rompre ;* mais elle a encore son agrément et même, si l'on veut, son mérite.

Nozière, *le Temps*, 11 mai :

Jules Renard est l'ami des êtres simples et précis. Il admire sur la route nationale, le bon sens du cantonnier qui réfléchit longuement avant de lui indiquer son chemin et qui tient à observer son allure avant de lui dire, approximativement, le temps qu'il lui faudra pour achever sa promenade. Il cause longuement avec les paysans, et il tient à les entendre se prononcer sur les questions de philosophie ou de politique qui nous divisent. Il s'efforce de deviner les secrètes pensées des animaux. Il ne peut croire que l'homme soit très supé-

rieur aux autres mammifères. Il s'étonne qu'une sotte gravité nous empêche de nous abaisser pour boire l'eau du ruisseau ou pour dîner d'herbe fraîche.

Ce n'est pas un disciple de Rousseau; il est sans doute déconcerté par son éloquence mélancolique. Il a seulement regardé notre société et comparé notre vie avec celle que les bêtes sont libres de mener. Il sourit amèrement de tous les petits soucis qui nous font souffrir chaque jour et que nous avons inventés. Il semblait destiné à exercer un métier qui le rapprocherait de la nature. Il aurait dû être laboureur ou pêcheur. Le hasard ou sa vocation en décida autrement et, pour notre grande joie, il s'engagea dans la carrière la plus artificielle et la plus vaine : il écrivit. Ses vieux amis de la campagne s'étonnent un peu de ce travail puéril. Il en est lui-même toujours surpris et souvent honteux. Il est des moments où il désire être le premier homme de lettres du monde et parfois il aspire à devenir le dernier homme des bois.

Il ne perdit pas, dans l'exercice de sa profession, son goût de l'exactitude. Il s'efforça de ne jamais employer de termes impropres et il s'interdit le luxe de mots inutiles. Il se défia du clinquant des romantiques, des faux joyaux des Parnassiens, des accessoires en carton chers aux symbolistes. Il n'éprouva aucun respect pour les mensonges, quelle que fût leur antiquité. Il est possible, comme il dit, que son éducation sentimentale n'ait pas été assez soignée. Avant de pleurer, il examine de près les causes qui pourraient motiver ses larmes. Il a entendu répéter autour de lui que la famille et l'amour sont les plus nobles sujets qui puissent nous préoccuper sur cette terre. Mais il a vu que toutes les mères ne sont pas tendres pour tous leurs enfants et il nous a montré la détresse de *Poil de carotte*. Il a cherché, dans la *Maîtresse*, pourquoi deux êtres s'aiment et les raisons qu'il a découvertes sont cruellement mesquines. Il nous a rappelé aussi les vilenies de la séparation dans le *Plaisir de rompre*. Il ne s'irrite pas. Il met en regard l'idéal poursuivi et la réalité décevante. Il constate l'écart qui sépare le rêve et la vie : aussi est-il à la fois ironique et pitoyable.

L'humanité souffre profondément de ces désillusions quotidiennes qui détruisent des foyers et qui tuent de pauvres êtres. Les poètes qui répètent les traditionnels refrains sont les auteurs de ce mal sans cesse renaissant : les femmes sont leurs complices et leurs victimes. Jules Renard hait les littérateurs qui travaillent à faire vibrer les nerfs des lectrices; il méprise et plaint celles qui se laissent prendre à ce jeu. Il

sent que le beau est l'ennemi du bonheur sain et conjugal. " *A l'étranger, en province et même à Paris, il y a, dans tout ménage bourgeois, un artiste qui le ronge au cœur.* " Cette pensée indique la leçon qui se dégage du roman de Renard intitulé l'*Ecornifleur*, et de sa comédie en deux actes, *Monsieur Vernet*, que le Théâtre Antoine vient de représenter. Renard ira-t-il jusqu'à maudire, comme Tolstoï, l'influence néfaste de l'art sur notre société ? Il se contente de regretter les effets de la vieille sentimentalité sur les familles bourgeoises. Il estime qu'il n'est pas honnête de répéter les grandes phrases qui conduisent les épouses aux pires aventures : il vaut mieux dépeindre la beauté somptueuse d'un paon qui se promène tous les jours dans ses habits de fête, comme s'il devait se marier, ou nous montrer le bœuf qui s'attarde au bord de l'eau, et " les *sabots plantés en terre, s'oublie à contempler l'image de ses cornes* ".

L'artiste doit accomplir simplement sa tâche. Il est temps d'oublier la légende qui lui attribue des origines célestes. Jules Renard a trop connu et observé ses confrères pour croire que l'écrivain soit supérieur au reste de l'humanité. Il a noté avec âpreté les ridicules des hommes de lettres, leur puissance de haine, leur folle vanité, surtout leur inaptitude à goûter un plaisir innocent et naturel. Il est des ouvriers qui sont empoisonnés peu à peu par les matières qu'ils emploient quotidiennement. La nécessité d'écrire chaque jour altère les cerveaux. Les hommes de lettres souffrent d'une maladie professionnelle qu'ils risquent de communiquer à tous ceux qui les entourent : c'est la manie de la phrase qui fausse la réalité, c'est l'abus des grands mots auxquels ils ne croient pas, mais qui donnent à de faibles créatures le désir malsain de pays chimériques...

Je ne crois pas qu'il soit possible de faire sentir, dans l'analyse de cette pièce, l'émouvante simplicité de ce second acte. Ces bourgeois, grisés par la poésie, par la jeunesse, par la mer, par le soleil, sont grands comme des personnages de tragédie qui obéissent à l'antique fatalité. Certes, ils ne sentent pas toujours très finement la beauté des vers et Marguerite récite comme une écolière une strophe de Victor Hugo. Il est regrettable que les flots leur inspirent des développements littéraires et que la vue d'un pêcheur leur fasse prononcer des phrases de mauvais roman : ainsi, dans un autre ouvrage de Jules Renard, le poète Eloi demande à un paysan de faire le " geste auguste du semeur ". Mais ce sont les efforts maladroits de gens estimables qui veulent sortir de leur plate existence et atteindre le monde de la beauté. Les vastes pensées

et les grands horizons les étourdissent et les enchantent. Inconsciemment, comme une héroïne de Racine, Mme Vernet est tout près de tomber dans les bras d'Henri. Mais elle est énergique et morale; sa clairvoyance réfute les arguments que la littérature a toujours fournis aux amants pour excuser toutes les fautes. Sa netteté d'esprit dissipe les dangereuses équivoques. Quoi qu'il lui en coûte, elle protège, pour une fois, le foyer familial contre les attaques de l'artiste qui a pour fidèles complices la nature et les vieilles chimères chères aux cerveaux féminins.

Variantes

LE PLAISIR DE ROMPRE

Nous établissons les variantes d'après l'édition originale.

Page 11	Ligne 1	L'édition originale ne mentionne pas Paris.
—	— 14	Celle-ci *l'attendrit*. *Celle-là* l'émeut jusqu'à la tristesse.
—	— 19	Maurice entre. *Elégance sobre*.
Page 12 et suiv.	Ligne 27	Il me conseille *de porter décidément des bretelles et me mettra* un peu d'ouate ici. J'ai, en effet, une épaule plus basse que l'autre. Je peux l'avouer, aujourd'hui que ça vous est égal. De là, je suis allé à l'église. Il paraît qu'il va falloir me confesser !
		BLANCHE
		Sans doute,...
Page 13	Ligne 23	Et dites-moi *(avec inquiétude)*.
—	— 29	— Naturellement.

BLANCHE

J'irai.

Page 14 Ligne 1 ... avec la petite en blanc. *Et* malgré moi je pense, faut-il le dire ?...

— — 10 Eh bien ! mon ami, *changez* vos idées.

— — 14 ..., le coude *levé en parapluie*.

— — 32 ..., un bouquet de *six* francs. Oh ! j'ai marchandé. Par ces froids,...

Page 15 Ligne 10 et quelques menus bibelots. *Elle n'avait rien en boutique*. J'ai dit...

— — 25 Une femme *admirable* de tact.

Page 16 Ligne 5 Pourquoi ? Rien ne gronde en moi. Quand je me suis...

— — 13 Nous n'en finissons *pas*.

— — 19 ... la curiosité de voir (comme vous êtes encore jeune !), et un livre prêté.

MAURICE

A la bonne heure ! c'est un plaisir de rompre avec vous. C'est bien, ce que nous faisons-là... Nous nous sommes aimés *autant qu'on peut s'aimer*, et nous nous séparons..... la moindre amertume. Nous donnons l'exemple..., ce ne sera pas moi.

BLANCHE

Vous êtes trop délicat. Pour ma part,... (Page 17 Ligne 10.)

Page 17 Ligne 20 ... d'actrice qui était *très bien*,...

— — 26 ... à fournisseur. Je les garde aussi...

Page 18 Ligne 9 Dites-lui que le bleu *sied aux* blondes.

— — 15 Vous devez l'intimider. Quelle est, en votre présence,...

— — 32 Enfin vous plaît-elle ?

MAURICE

Elle me déplaît...

Page 19 Ligne 8 (... Blanche lui touche le bras.)

MAURICE

Je m'emplis...

— — 31 ..., un peu pour vous *faire plaisir*.

Page 20 Ligne 13 Nous nous casons mutuellement.

BLANCHE

Avec la différence du confort au luxe.

MAURICE

Hé, hé ! Si on comptait ! Et puis nos besoins sont-ils les mêmes !

BLANCHE

Non, je suis plus modeste... mais parlons d'autre chose (Elle s'assied...)

Page 21 Ligne 4 ... de petit nom. Moi je l'appelle monsieur Guireau.

— — 15 Ça *me divertit...* me divertir un brin. Et que faites-vous ?

— — 26 A peine. Nous *bavardons.*

— — 29 ..., il apporte son violon.

MAURICE

Et après,...

Page 22 Ligne 7 Vous pensez tout de suite *aux sottises.*

— — 10 ..., je peux renoncer à l'amour. D'ailleurs, monsieur Guireau sait se tenir...

Page 23 Ligne 10 C'est une catastrophe. Encore une question ..., comme on dit à *un bébé* : ...

— — 17 Si je vous priais, *vous suppliais*, renonceriez-vous...

Page 24 Ligne 8 A quand le mariage ?

BLANCHE

Nous ne sommes pas pressés.

MAURICE

A votre place,...

— — 26 *Tous deux* sont adossés...

Page 25 Ligne 6 M. Guireau connaît la vie.

MAURICE

Vous aussi, chère amie, et vous ferez une excellente épouse. Vous avez les qualités nécessaires.

BLANCHE

Mais, mon cher ami, je suis persuadée que vous serez un mari modèle.

MAURICE

La mère de ma fiancée partage votre avis. Quand elle regarde ma photographie, elle dit : " C'est impossible que ce garçon soit un malhonnête homme; ou je ne suis pas physionomiste ou il rendra *ma fille* heureuse. "

BLANCHE

Vous l'avez conquise. Pourvu que ça dure ! (Page 25 Ligne 29.)

Page 25 Ligne 31 ..., je suis sûr de la mère. *Elle aussi, elle sait la vie, comme monsieur Guireau. Elle ne sait que ça, mais elle le sait bien.* Elle

comprend que j'ai eu des maîtresses. *Elle dit qu'un garçon doit jeter sa gourme. Elle trouverait ridicule un mari vierge. Elle aime mieux que j'aie servi,* que je sois éprouvé au feu, *et il lui suffit que je rompe au moins la veille de mon mariage.*

BLANCHE

Tant pis si sa fille est jalouse du passé !

MAURICE

Sa mère lui expliquerait que ça ne peut pas se comparer, *(il s'éloigne de Blanche et va à droite de la table) et peut-être qu'elle vous remercierait naïvement si je disais : " Chère belle-maman (désignant Blanche) permettez-moi de vous présenter celle de mes amies qui m'a le plus adouci mes devoirs de noceur."*

BLANCHE

C'est une femme supérieure.

MAURICE

C'est une femme de bon sens, simple et gaie. Elle marierait sa fille tous les jours. (Il s'assied à la place qu'occupait Blanche au lever du rideau.)

BLANCHE

Pauvre petite !... (Page 26 Ligne 10.)

Page 26 Ligne 15 Je ne suis pas emprunté.

BLANCHE

Et vous avancez ?

— — 22 ... ça marche. *Car je m'y prends avec elle exactement comme je m'y prenais avec vous.* Il me semble même que je me donne moins de peine et que vous m'avez mieux résisté.

Page 27 Ligne 26 Non, vous affadit. Vous disiez poétiquement...

Page 28 Ligne 1 ..., je me souviens de *Victor Hugo*,...

— — 9 ... à l'oreille. Il paraît qu'il riait,...

— — 23 d'ailleurs, *il est toujours resté* un peu de gaieté...

Page 29 Ligne 13 Oh ! vous n'aviez pas la tête dure et vous n'étiez pas un ingrat. J'en garde une preuve qui m'est chère. Vous savez que chaque fois...

Page 30 Ligne 2 ... et de votre reconnaissance. Elle a quatre pages serrées.
Page 31 Ligne 6 ..., un reste de frémissement. *Je n'ai pas dû l'écrire comme un notaire.*
— — 33 c'est une femme de mérite... Vous ne médisez pas...
Page 32 Ligne 11 comme un loup... Vous êtes paresseuse...
— — 22 C'est vrai... (Il continue de lire la lettre, appuyé au fauteuil de Blanche) " et vous aimez qu'on vous aime finement. (Page 33 Ligne 3.)
Page 33 Ligne 8 à leur cou... Vous ne dramatisez pas la vie... Vous ne vous mettez jamais en colère... une lumière verte... "
Ils rient tous deux. (Page 32 Ligne 29.)

BLANCHE

Ça, c'est exagéré... Après ?

MAURICE

Il lit avec une émotion croissante,... (Page 33 Ligne 11.)
Page 34 Ligne 17 Tes lèvres.

BLANCHE

Pas même mon front.

MAURICE

Ta bouche, vite.

BLANCHE

Rien.
— — 25 Tes *domestiques* sont absents;...
— — 28 Je me défendrai donc toute seule.

MAURICE

J'ai soif de toi.

BLANCHE

Je vous jure que...
Page 35 Ligne 4 Blanche. Je te *veux* une dernière fois. Ce serait délicieux. *Ecoute ?* Ce serait original, ce serait comique.

BLANCHE

Ce serait tordant.

MAURICE

Viens, viens donc.

BLANCHE

Oui, j'entends,...
— — 17 ..., cette idée-là. Ah ! tenez,...
— — 25 Je vous demande à qui nous ferions du

mal *et qui s'en douterait?* Oui, ridicule et mauvaise !

Page 36 Ligne 2 ..., attendait à la porte. La preuve...

Page 37 Ligne 29 Je ne sais pas.

BLANCHE

Allons, vous avez eu...

Page 38 Ligne 12 ..., dans la corbeille de *noce !*... Oui, je sens...

— — 31

MAURICE

Si au moins *i'avais la certitude* que...

LE PAIN DE MÉNAGE

MARTHE

Page 45 Ligne 6 Depuis que vous êtes marié,...

— — 14 *Avez-vous peur* qu'on...

Page 46 Ligne 8 *Pauvre* petite !...

— — 17

MARTHE

Au moins, vous avez eu des tentations ?

PIERRE

Très rares. Je me rappelle *qu'une fois*, à je ne sais quel passage de princes...

Page 47 Ligne 13 Je me rappelle qu'une autre fois, je regardais une petite bonne...

— — 33 Je ne sais pas si elle a *bien* compris.

Page 48 Ligne 25 C'est tout. Ayez pitié...

— — 11 Je crois à la mienne, *forcément*.

MARTHE

Et depuis combien d'années...

PIERRE

Douze. Je me suis marié jeune, *aussitôt après avoir dépassé* l'âge de raison.

Page 49 Ligne 11 Totalement.

PIERRE

Comme on a dû...

— — 25 on a fait *adroitement* une chute de cheval sous mes fenêtres.

PIERRE

C'est quelque chose.

MARTHE

Aussi, je m'en honore; mais depuis, rien. Une fois mariée

Page 50 Ligne 13 On savait bien que mon mari m'aurait défendu de répondre.
— — 31 Mais il y a toujours un signe. *Je ne fais pas de signe*. Voilà mon secret.
Page 51 Ligne 15 ... une honnête femme.

MARTHE

Oh ! Oh !

PIERRE

Ah ! Ah !

MARTHE

Vous êtes trop exclusif. Je suis une honnête femme...

Page 52 Ligne 19 J'accorde seulement qu'il est possible, *mais* il me répugne de préciser...
Page 53 Ligne 12 ... ménages modèles. Nous réalisons...
— — 22 Beau garçon, plus beau garçon que moi. Il a une bonne santé.
Page 55 Ligne 8 ... je ne puisse *aspirer*.
Page 56 Ligne 31 La bonté se moque de la justice.
Page 57 Ligne 29

MARTHE

Bonsoir.

Page 59 Ligne 28

MARTHE

Le plaisir de flirter.

Page 60 Ligne 28 C'est un homme qui me vaut bien et que je place très haut dans mon estime *et mon affection*.

MARTHE

C'est réciproque.

Page 61 Ligne 24 Il vous allait ! Il vous allait comme le Beau Temps à la nature.

MARTHE

C'est gentil, ça.

Page 62 Ligne 2 Il m'en a *dites*.

PIERRE

Il ne vous en dit plus.

MARTHE

Quelques-unes.

PIERRE

Presque plus. Il vous en dira de moins en moins...
— — 25 Je place mon mot... à l'occasion.

PIERRE

Cet air modeste !...

Page 63 Ligne 16 Essayez de vous fâcher *un peu*. Mettez-vous en colère parce que...

Page 64 Ligne 28 ... du fond du cœur, que j'admire, *que je respecte*, mais après douze ans...
Page 65 Ligne 10 ..., j'aurai toujours peur de casser...
Page 67 Ligne 26 Une de mes grand'mères a vécu quatre-vingt-sept ans.

PIERRE

Ah ! nous en viderons...
Page 68 Ligne 2 C'est *désolant*.

— — 7 MARTHE

Comment, qui paraissent ?

PIERRE

Oui,...
— — 28 Venez avec moi faire un tour...

MARTHE

... de promenade à *votre* bras, sous les arbres, au clair de lune ?

PIERRE

Venez, je suis las...
Page 71 Ligne 15 PIERRE

Il va sans dire...
— — 31 Mais troubadour que vous êtes...
Page 72 Ligne 10 ..., partons vite.
— — 25 ..., au bout du monde, *au paradis*.

MARTHE

A Marseille. Le paradis...
Page 74 Ligne 28 ... contre moi ? Qui ne me trouverait...
Page 75 Ligne 14 Oui, peut-être que la violence ! — Oh ! non,...
Page 76 Ligne 30 ... comme une déesse. Vous m'avez presque troublée et si mon amitié...
Page 77 Ligne 28 Oh ! *je vous en prie*, il ronronne à peine.

MONSIEUR VERNET

Les scènes VIII, IX et X de l'acte I ont paru pour la première fois au *Canard Sauvage*, 1903, n° 9, 16-22 mai, où il est écrit par erreur : scènes V, VI, VII.

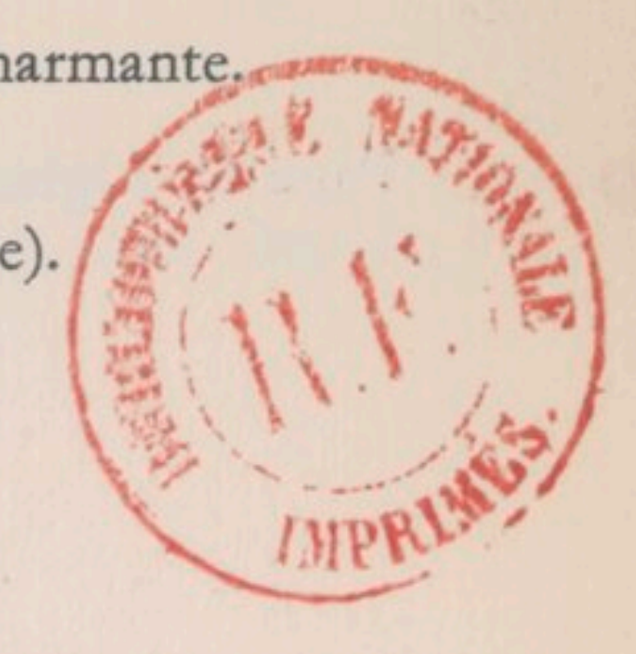
Début :

HENRI

Vous avez une femme charmante.

M. VERNET

Oh ! celle-là...
Page 146 Ligne 16 *La* tante... (éd. originale).



TABLE

Le Plaisir de Rompre 7
Le Pain de Ménage 41
Monsieur Vernet 79
Notes et Variantes 205

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
IMPRIMÉS

Achevé
de typographier
et d'imprimer
pour la première fois
le trentième jour de Décembre
mil-neuf-cent-vingt-six
sur les presses de
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères
(Près la Seine)
PARIS

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01252809 9